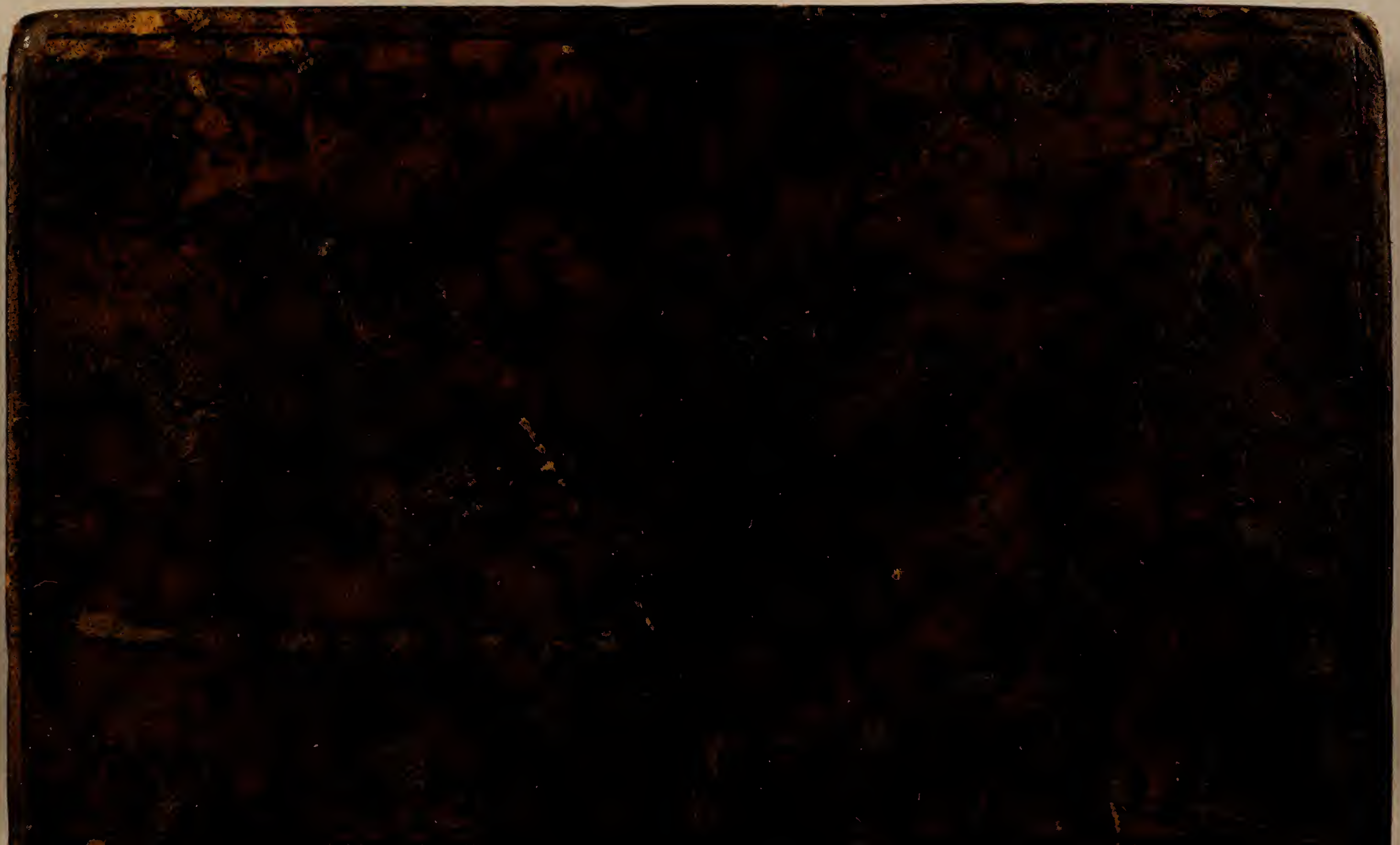


A39d rare
Cage

John Carter Brown
Library
Brown University

G803 Ger
1:35

June 20. 1823.

De Villaroel. Madrid. —

342.11

RPJCB

On l'admire au Parnasse.
On l'adore à Cythere.,

LA COLOMBIADE,

OU

LA FOI PORTÉE AU NOUVEAU MONDE.

POËME

BROWN UNIVERSITY

Par Madame DUBOCCAGE.

A PARIS,

Chez { DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.
DURAND, rue du Foin, vis-à-vis les Mathurins.

M. DCC. LVI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

BIBLIOTECA

A SA SAINTETÉ
LE PAPE
BENOÎT XIV.

TRÉS-SAINT PERE ;

La moitié de l'Univers ſoumiſe à la Foi par un Héros Italien , m'a paru un tableau digne

d'être préſenté au Prince de l'Egliſe ; & la vénération que toute l'Europe a pour les éminentes qualités de VOTRE SAINTETE', *m'a inſpiré le déſir audacieux de lui préſenter cet hommage ; mais ma voix, trop foible pour célebrer ſes louanges, ne peut qu'implorer ſa protection. Mes vœux ſont exaucés ;* VOTRE SAINTETE', *qui daigne ſoutenir de ſa main paternelle la Brebis la plus ſoumiſe de ſon Troupeau, m'autoriſe à lui demander ſa Bénédiction, & la permiſſion de me dire, avec le plus profond reſpect,*

TRÉS-SAINT PERE,

DE VOTRE SAINTETE',

La très-humble, très-obéiſſante,
très-fidelle fille & ſervante,

DUBOCCAGE.

INTRODUCTION.

Un Poëme ſur la Conquête du Nouveau Monde fait d'abord imaginer que Cortèz doit en être le Héros. La haute opinion que Solis nous donne des rares talens de ce Général, m'avoit fait naître la même idée; mais, en examinant l'Hiſtoire du Méxique, j'ai cru que les ſuccès des Eſpagnols, dus à la foibleſſe de Montézume, intéreſſeroient peu; qu'il faudroit changer le caractere de ce Prince infortuné; abréger le détail de ſes batailles, & y joindre des événemens d'un autre genre qui ſe rapportaſſent à un ſeul objet. La conquête du Pérou demanderoit qu'on y ajoutât les mêmes Epiſodes; la cruauté de Pizarre l'a rendu odieux, & les divers combats qui ſubjuguerent les Incas, ne m'ont

point préſenté de fait principal à choiſir. Dans la néceſſité d'inventer preſque tous les incidens qui doivent diverſifier un grand ſujet, j'ai préféré de les rapporter à Criſtophe Colomb qui le premier, par ſes connoiſſances Aſtronomiques, conçut le deſſein de chercher ſur la Mer Atlantique le Continent dont les Anciens avoient parlé. Il fit part de ſes conjectures à pluſieurs Princes de l'Europe. La Cour de Madrid favoriſa ſon projet. Elevé au grade d'Amiral par Iſabelle Reine de Caſtille, il partit en 1492, découvrit d'abord les Antilles, ſoumit aux Eſpagnols l'Iſle vaſte de S. Domingue, & toucha la terre ferme. Les obſtacles que ce Génois intrépide rencontra dans ſa Navigation, l'étonnement des Peuples qu'il vainquit m'ont paru des images plus propres à fixer l'attention, que les

aventures de ceux qui ont ſuivi la route qu'il leur avoit tracée. Ce nouvel Ulyſſe méritoit ſans doute un autre Homere. Je ſens que mon entrepriſe eſt au-deſſus des forces de mon ſexe. Si le Lecteur m'eſt favorable, je regarderai ce ſuccès comme un miracle fait au nom d'un Pontife qui en a publié un traité, auſſi pieux que ſçavant, & qui a daigné me permettre de lui conſacrer cet Ouvrage. Je l'ai rendu conforme à l'Hiſtoire autant qu'il m'a été poſſible. Les Zémès, Démons qu'adoroient les Indiens, m'ont ſervi pour la Fable du Poëme : notre Religion proſcrit les Divinités du Paganiſme ; l'eſprit Philoſophique de notre Siécle ſe prête avec peine aux preſtiges de la Magie, & au pouvoir des Fées. Le ſecours des Anges, & la malignité des Eſprits de Ténébres, conſacrés

par l'Ecriture, ſont donc le ſeul merveilleux qui puiſſe s'accorder avec nos idées. J'eſſaierois en vain de juſtifier l'uſage que j'en ai fait. C'eſt au Public à me juger. Puiſſai-je mériter ſon ſuffrage.

LA COLOMBIADE,

OU

LA FOI PORTÉE

AU NOUVEAU MONDE.

PREMIER CHANT.

ARGUMENT

DU PREMIER CHANT.

INVOCATION à Calliope, mere d'Orphée. Colomb parti des Ports d'Eſpagne, après avoir abordé en des Iſles inhabitées, apperçoit un port favorable. Dénombrement de ſes vaiſſeaux & de ſes troupes. Les Démons du nouveau Monde, allarmés de ſon entrepriſe, aſſemblent leur conſeil. Diſcours de Teules. Il eſt arrêté qu'ils exciteront une tempête. Les Eſpagnols adreſſent leurs vœux au Ciel. Le calme ranime leur eſpérance. Ils abordent en une Iſle habitée. Un Vieillard, chef de cette Nation, s'avance vers Colomb. Leur entretien, par le moyen d'un Interprête que Colomb avoit trouvé abandonné dans une Iſle déſerte. L'Amiral eſt conduit dans la grotte du Vieillard. Zama, ſa fille, y fait ſervir un repas ruſtique. Le Vieillard demande à Colomb ſon origine, & par quels moyens il a été conduit dans ces climats.

El nacimiento de un Poema Epico, es siempre un suceso considerable en el imperio de las letras. Este se debe a los talentos, y gallardo genio de nuestra Francesa: circunstancia q. se añade a la celebridad de la obra. Ay diez cantos en este Poema, y cerca de seis mil versos.

RPJCB

LA COLOMBIADE.

PREMIER CHANT.

JE chante ce Génois (*a*), conduit par Uranie (*b*),
Combattu par l'Enfer, attaqué par l'Envie ;
Ce Nocher qui, du Tage abandonnant les Ports,
De l'Inde le premier découvrit les tréſors :
De l'Aurore au Couchant, ſon art vainqueur de l'onde,
Pour y porter la foi, conquit un nouveau Monde.

= Mere (*c*) d'Orphée, ô toi, qui par la voix d'un fils
= Enchantas ſur les mers & Jaſon & Typhis,
= Pour de plus longs travaux permets à mon audace
= D'imiter les accens du Chantre de la Thrace.
= S'il charma les Enfers, les Monſtres, les Sylvains,
= Ne puis-je par mes ſons attendrir les Humains ?
= Muſe, viens de ton ſexe étendre encor l'empire :
= A mes accords tremblans, joins l'éclat de ta lyre :
= Montre ici qu'au Parnaſſe, auſſi bien qu'à Paphos,
= Nos chants, chéris des Dieux, illuſtrent le Héros.

(*a*) Chriſtophe Colomb, ſuivant l'opinion commune, né à Gênes en 1442, ſelon d'autres, en Lombardie, de la noble famille de Pereſtrello, fut le premier qui découvrit en 1492 le Nouveau monde, qu'il nomma Indes Occidentales, à l'imitation des Portugais, qui, dans le meme temps, ſe frayerent un chemin aux Indes Orientales. Ce continent prit enſuite le nom d'Amérique. *Charlevoix*, Tom. I, pag. 710.

(*b*) Muſe qui préſide à l'Aſtronomie.

(*c*) Calliope, Muſe qui préſide au Poëme héroïque. Elle fut mere d'Orphée qu'elle eut d'Apollon.

Du ſolſtice d'Hyver à la ſaiſon de Flore,
Le Soleil chaque jour précipitoit l'Aurore ;
Depuis que ſur les flots, triomphant des revers,
La flotte Ibérienne erroit loin de nos mers.
D'iſle en iſle, Colomb fuyoit des lieux ſtériles :
A ſes deſirs enfin s'offrent d'heureux aſyles :
Le ſort en ſa faveur ſemble prêt à changer.
Ce Héros, que jamais n'effraya le danger,
Eſt actif dans le calme à prévenir l'orage.
La nuit paroît, il craint les écueils du rivage :
Juſqu'au jour, loin du port raſſemblant ſes vaiſſeaux,
Aux chefs de ſes guerriers il adreſſe ces mots :

Argonautes rivaux des vainqueurs du Boſphore,
Un prix plus noble attend l'ardeur qui vous dévore :
Des maux que nous ſouffrons la palme eſt dans les Cieux.
Qui s'endort à l'abri des faits de ſes aïeux,
Perd dans l'obſcurité l'éclat de ſa naiſſance :
Nous, dont tant de périls éprouvent la conſtance,
Sur cette Iſle inconnue, offerte à nos regards,
Du Roi que nous ſervons portons les étendards.
Si d'un Peuple inhumain nous éprouvons l'inſulte,
Le Ciel eſt notre appui. Pour étendre ſon culte,
Qu'au nombre de nos jours s'égalent nos exploits.
Il dit : la foule ainſi répondit à ſa voix :
Intrépide Amiral, brave l'Enfer & l'Onde ;
Nous te ſuivrons ſans crainte aux deux pôles du monde.
Nos ans ſont paſſagers ; mais les faits éclatans
N'ont rien à redouter des outrages du tems.
Nos Guerriers, dans l'ardeur que ce diſcours inſpire,
D'un nouvel Univers ſe promettent l'Empire,
Et leur eſpoir déjà voit un autre Colchos.

Le nom des Héros Grecs diſtinguoit leurs vaiſſeaux :

Un vieux Pin, qu'enfanta la terre hyperborée,
Sert de mât à l'Argo (*d*), ſur ſa poupe dorée :
Le prudent Mathéos, de Typhis (*e*) le rival,
Guide un nouveau Jaſon (*f*), en ſervant l'Amiral ;
Ce chef qui ſous ſes yeux tient les freres d'Hélêne (*g*),
Sur ces vaiſſeaux ſouvent vit éclater la haine ;
Jule (*h*) y conduit Porras ; Mendez y ſuit Pinzon (*i*).
Le traître Ximénès (*l*) montoit le Télamon.
On cherche en vain l'Alcide, il eſt au fond de l'onde ;
Torrès (*m*), ſon conducteur, ne voit plus l'œil du monde.

O Gênes ! lieu fameux d'où ſortit mon Héros,
Fieſqui (*n*) né dans vos champs partage ſes travaux ;
Il conduit ſur l'Orphée Albe & le ſçavant Boiles (*o*).
On n'y vit point ce ſage obſerver les étoiles,
Ni conſulter l'aiman, ſujet à s'égarer :
S'il regardoit le Ciel, c'étoit pour l'implorer ;
Sa voix le rend propice à la ſainte entrepriſe.

Puis-je oublier la gloire à vos travaux acquiſe,
Audacieux Pizarre (*p*), invincible Cortez (*q*),
L'un ſur le Calaïs, l'autre ſur le Zétès (*r*) ?

(*d*) Non du fameux Navire des Argonautes.

(*e*) Pilote du vaiſſeau qui conduiſit Jaſon à la conquête de la toiſon d'or, où il fut ſuivi par l'élite des Héros Grecs. On lui compare Perez Mathéos, premier pilote du vaiſſeau que montoit Colomb. . . *Charlev*, T. II, p. 163.

(*f*) Fils d'Eſon, Roi de Theſſalie.

(*g*) Ces deux vaiſſeaux étoient nommés Caſtor & Pollux, du nom des deux freres d'Helène.

(*h*) Jule Nugnès & les autres Eſpagnols ici nommés, ſuivirent Colomb dans ſon entrepriſe. *Charlev.*

(*i*) Eſpagnol d'un caractere violent qui conſpira contre Colomb. *Charl.* T. I, p. 80.

(*l*) Navarrois d'un caractere jaloux & emporté qui voulut aſſaſſiner Colomb. *Charlev*, T. I, p. 153.

(*m*) Eſpagnol qui périt dans un naufrage. *ib.* T. I, p. 215.

(*n*) Noble Génois d'un mérite diſtingué, ami de Colomb. *ib.* T. I, p. 246.

(*o*) Le P. D. Boyl, Bénédictin Catalan, ſupérieur des Miſſionnaires qui ſuivirent Colomb en Amérique, T. I, p. 112.

(*p*) Eſpagnol qui montra un caractere ferme & cruel dans ſa Conquête du Pérou. *Charlev.* T. I, p. 439.

(*q*) Eſpagnol né avec de grands talens pour les affaires, auſſi brave Soldat que grand Capitaine. Il fit la conquête du Mexique ſous Charles V, & y maſſacra une multitude innombrable de peuple. *Solis. Herrera.*

(*r*) Deux freres, enfans de Borée & d'Orithie, auxquels les Poetes donnerent des aîles. Ils firent le voyage de la Colchide avec les Argonautes.

De ces Héros aîlés prenant le vol agile,
Vous portiez les courſiers (*s*) d'Afrique & de Caſtille.
L'intrépide Morgant (*t*) enchaîne ſur l'Hilas
Des Dogues, dans l'Ecoſſe exercés aux combats: [hope, (*z*)
Sous ſes drapeaux Haſtings (*u*), Arcy (*x*), Murray (*y*), Stan-
Pour étendre leur gloire, abandonnent l'Europe.
Marcouſſy (*a*), neuſtrien, que chérit le Génois,
Le ſuit ſur le Théſée, y régne; & ſous ſes loix, [ne. (*e*)
Brillent Boulainvilliers (*b*), Amboiſe (*c*), Aidie (*d*), Angen-
Ces Guerriers, dont le bras triompha ſur la Seine,
Cherchent d'autres hazards: ils veulent, ſur les mers,
Par la valeur françoiſe, étonner l'Univers.
Le Pélée & l'Ajax, qu'arma l'Andalouſie,
Avoient pour conducteurs Margarit (*f*) & Garcie (*g*).

(*s*) Colomb embarqua des chevaux pour ſon entrepriſe. Ces animaux inconnus à l'Amérique y cauſerent la plus grande ſurpriſe.

(*t*) Fameux Pirate Anglois qui conduiſoit toujours avec lui une troupe de Dogues exercés aux Combats. *Axmelin*, Hiſtoire des Flibuſtiers, Tome II, page 1.

(*u*) Une très-noble maiſon d'Angleterre alliée à celle de Lancaſtre; elle ſubſiſte dans la perſonne de Milord Huntingtovvn, jeune Seigneur encore plus diſtingué par ſes qualités perſonnelles que par ſa haute naiſſance.

(*x*) Anglois d'une maiſon diſtinguée, originaire de Normandie, qui conſerve ſon éclat dans la perſonne de Milord Holdernefs, que ſon mérite reconnu dans pluſieurs Ambaſſades a élevé à la place de Secrétaire d'Etat.

(*y*) D'une ancienne nobleſſe d'Ecoſſe, perpetuée dans la perſonne de Milord Stormont, choiſi dès ſa jeuneſſe pour un des Pairs députés au Parlement d'Angleterre; ſa capacité vient de le faire nommer Ambaſſadeur en Pologne.

(*z*) D'une illuſtre maiſon d'Angleterre, qui brille encore dans la perſonne de Milord Comte de Cheſterfield, ſon mérite diſtingué dans les plus grandes places de l'Etat, ſon érudition, l'agrément, l'étendue de ſon eſprit ont pour prix la gloire rare de réunir en ſa faveur le ſuffrage de tous les gens de goût de l'Europe.

(*a*) François, de la Province de Normandie, & de la même Maiſon que Louis Mallet de Graville, Seigneur de Marcouſſy, Gouverneur de Picardie, de Normandie, & Amiral de France, ſous Charles VIII. *V. Moreri.*

(*b*) D'une illuſtre maiſon de Picardie.

(*c*) De la même famille du Cardinal George d'Amboiſe, premier Miniſtre ſous Louis XII.

(*d*) De la même maiſon que celui à qui le Roi, Louis XI, donna le Comté de Cominge, qui fut Amiral de France, & Gouverneur de Guyenne. *V. Moreri.*

(*e*) D'une ancienne maiſon de France qui rendit de grands ſervices à Charles V. contre les Anglois. *Voyez Moreri.*

(*f*) Le Commandeur D. Pedro Margarit, Seigneur Catalan. *Charlevoix*, Tome I, page 124.

(*g*) Noble Eſpagnol.

De plus légers vaiſſeaux, dont je tairai les noms,
Autour de l'Amiral rangeoient leurs pavillons.
Des chefs qu'il a perdus s'il plaint le ſort funeſte,
Conſolé par le prix du nombre qui lui reſte,
Sans crainte il vogue au Port, & croyant y toucher;
La voile ſe replie à la voix du Nocher.

Tandis qu'aux Caſtillans l'eſpérance trompeuſe
A promettre des biens ſe montre ingénieuſe;
Que Diane, en lançant ſes rayons incertains,
A bondir ſur les eaux invite les Dauphins;
Sur les flots argentés, où brille ſon image,
Les vaiſſeaux à pas lents s'avançoient au rivage.
Mais les Démons qu'en Gréce adoroient les mortels,
Sous d'autres noms dans l'Inde encenſés aux autels,
S'oppoſent aux Génois que leur pouvoir redoute.
Pour peindre ces faux Dieux, ma Muſe peut ſans doute
Rendre à Vénus Cythere, & l'Olympe à Junon:
Satan, ſous mes pinceaux, prend les traits de Pluton.
Du Cocyte les Morts paſſent les eaux fatales.

Boia (*h*), Teule, Zémès, Déités infernales,
Qu'implorent ces climats de l'Europe ignorés,
Raſſemblent de leur Roi les drapeaux révérés.
Par le bruit de leurs fers s'annonçoient leurs armées:
Les ſerpens, qu'enfantoient leurs têtes enflammées,
Formoient les ſifflemens qu'on entend à Lemnos,
Quand le fer embraſé s'éteint au ſein des eaux.

Teule qui, ſur le Styx, d'Eole tient l'empire,
Porte aux pieds de Satan la haine qu'il inſpire;

(*h*) Dieux malfaiſans, dont les Indiens appaiſoient la fureur par des ſacrifices de victimes humaines.
Ces Peuples, très ſuperſtitieux, croyoient aux ſpectres, aux taliſmans, à la magie, aux oracles, & adoroient leurs dieux ſous la figure des crapaux, des ſerpens, des crocodiles & autres repréſentations monſtrueuſes: *Charlev.* Tome I. page 54.

Esta Poe=ma nueva el autor, las divinidades Paganas, como Dios, Ve=nus, Diana, Pluton, las Gra=cias, &c. pervirtiendo el Amor que hasta ahora Pap.s en el Ar.o Canto: con=tra la ley. prohibe=se exercisim=el hazer imitacion los dioses del Paganismo, en los asumptos christianos. Assi se disculpa aqui la Esta=ma, deg.o no usa de aquellas divinidades, sino en el sentido alegorico, y para caracterizar â los demonios. Pero la diculpa no es suficiente.

Le feu ſort de ſes yeux, de pleurs enſanglantés ;
La Terreur & la Mort marchent à ſes côtés ;
Pour Sceptre, dans ſes mains eſt la clef des Tempêtes.
D'un nuage de ſoufre, où flottent mille têtes,
Sort ſon front impoſant : & l'Enfer agité
Devient calme à ſa voix, comme l'eau du Léthé :
Même au ſein de l'Ingrat, du Traître, du Parjure,
Le Remords, un moment, étouffe ſon murmure.

Roi de ces ſombres bords, dit le Démon des Vents ;
Dans l'Inde, où vos autels ſont parfumés d'encens,
Souffrirez-vous qu'en paix régnent les fils du Tage ?
L'autre moitié du Globe a ſes Dieux en partage ;
Notre grand Ennemi l'a conquis par ſes dons.
Ah ! s'il creuſa jadis l'abîme où nous ſouffrons,
Parons du moins le coup que ſa main nous apprête.
Il veut au nouveau Monde étendre ſa conquête,
Y tranſmettre ſes loix, & s'y voir adoré :
Quoi ! nos Temples détruits ſous le ſien révéré
Verroient ſur leurs débris éterniſer ſa gloire !
Sans défendre vos droits, cédez-vous la victoire ?
Songez qu'un vil mortel, au mépris des Enfers,
Contre notre pouvoir oſe armer l'Univers.
Ce Génois éclairé, ferme dans les déſaſtres,
Connoît le fond des mers, ſçait meſurer les aſtres,
Réduire les eſprits, & conquérir les cœurs.
D'un ſi vaillant Guerrier craignons les traits vainqueurs.
Vanter un ennemi m'eſt un cruel ſupplice :
Mais l'orgueil allarmé parle ſans artifice.
Vaincu par la terreur, s'il péſe les hazards,
L'intérêt, le danger, fixent ſeuls ſes regards.
La flotte que je crains touche au but de ſa courſe ;
L'enſévelir dans l'onde eſt ma ſeule reſſource.

Livre aux Vents, dit Satan, ce peuple audacieux :
Que tous les Elémens ſe déchaînent contr'eux :
Répands dans l'Univers la fureur qui t'anime.
La Mer tremble à ces mots, tout frémit dans l'abîme ;
Le choc de mille mains étincelle dans l'air,
Comme le ſein d'un roc frappé des coups du fer,
Ou les corps embraſés par le choc électrique.
L'enfer, qui par échos répond au bruit magique,
Reſſemble au Ciel qui tonne à coups précipités.
Teule à pas de Géant marche aux antres voûtés,
Où des Vents orageux gémiſſent les cohortes.
Sa clef d'airain à peine en deſſerre les portes,
Que, ſur leurs gonds tournant avec rapidité,
Ce Démon intrépide en eſt preſqu'emporté :
Les Autans ſouterreins, qui menacent les nues,
Des ſoupiraux profonds ſortent par mille iſſues,
Soulevent l'Océan, portent aux Cieux les flots.
Dieu permit aux Enfers d'éprouver ſes Héros :
Le Calme au même inſtant ſe transforme en Tourmente ;
L'effroi des Alcyons rend leur voix gémiſſante ;
Sur les flots écumeux les vaiſſeaux emportés,
Des Cieux au fond des Mers ſemblent précipités ;
Au milieu des torrens qui fondent des nuages,
La peur glace les bras ſuſpendus aux cordages ;
Tout ſe briſe ; & la voile, abandonnée aux vents,
Implore en vain les ſoins des pâles Caſtillans.
Mathéos vit trois fois l'heure où la nuit s'envole,
Depuis que cette flotte, errante au gré d'Eole,
S'écarte du rivage où Colomb crut toucher.
L'art manque à tant de maux ; & les cris du Nocher,
Mêlés au bruit des Mers, juſqu'aux Cieux vont ſe rendre ;
L'Amiral, dont la voix ne ſe fait plus entendre,
Par les vœux du Pontife, implore ainſi ſon Dieu.

Souverain Créateur, qui, préſent en tout lieu,

Tiens les aſtres, les airs, la terre en équilibre ;
Toi, qui fendis les eaux pour rendre un Peuple libre ;
D'un ſeul de tes regards tu peux calmer ces flots.
Voudrois-tu, dans ce gouffre, abîmer nos vaiſſeaux ?
Si notre découverte eſt à jamais perdue,
Qui portera tes Loix ſur cette onde inconnue ?
Par ton ordre & pour toi, nous bravons le danger.
Le ſort qui nous pourſuit, à ton gré, peut changer :
Grand Dieu ! ton ſeul appui ſoutient notre entrepriſe :
Fais-nous toucher la terre à nos travaux promiſe.

Chacun à ces accens joint des cris douloureux :
La crainte du péril, mere de tant de vœux,
Aux yeux de la Pitié, dans le Ciel trouva grace.
Bientôt l'Onde élevée applanit ſa ſurface ;
Les Autans furieux, par un Ange enchaînés,
Sous des antres profonds rentrérent conſternés.
Dès que les Aquilons permirent au Zéphyre
De ramener la paix ſur le liquide Empire,
Dans un nuage ouvert, le Nord fit entrevoir
L'Etoile (*i*) des Nochers, leur guide & leur eſpoir.
Ce flambeau les conſole : & tel que de la nue
Une douce vapeur ſur les fleurs deſcendue
En redreſſe la tige & ranime les fruits ;
Le calme heureux des airs, paſſé dans les eſprits,
Releve le courage abattu par la crainte.
L'Amiral, qui jamais n'en reſſentit l'atteinte,
Remet à ſon Typhis les rênes de l'Argo,
Ordonne qu'à ſa droite il laiſſe Caliſto (*l*),
Et qu'il vogue au couchant en attendant l'Aurore.
L'Orient s'éclaircit : le Soleil, prêt d'éclore,

(*i*) L'Etoile polaire.

(*l*) Fille de Lycaon, Nymphe de Diane. Jupiter, ſous la figure de cette Déeſſe, la ſéduiſit : Diane la chaſſa de ſa Cour. Caliſto alla dans les bois accoucher d'Arcas. Junon, jalouſe, la métamorphoſa en Ours, ainſi que ſon fils ; mais Jupiter les plaça dans le Ciel. Ces Conſtellations ſont nommées la grande & la petite Ourſe.

Sur ſon char matinal, brille, rougit les flots,
Et d'un jour plus ſérein flatte les matelots.
L'air ſe remplit d'odeurs telles que l'Arabie
En exhale aux confins & d'Afrique & d'Aſie.
Pour combler les deſirs du voyageur ravi,
Ce bien inattendu d'un autre fut ſuivi :
L'Aſtre du Jour éclaire une côte étendue,
Dont la diverſité charme & ſurprend la vue.
D'un côté des Rochers, ſuſpendus ſur les eaux,
Sans le ſecours de l'art imitent ſes travaux :
En Monſtres, en Géants, taillés par la Nature,
D'un mêlange de voix ils forment le murmure : (*m*)
Les Peuples de ces bords y ſemblent raſſemblés :
Le mouvement des Mers par des coups redoublés,
En creuſant les Rochers, y rend ce bruit ſauvage
Que ſur l'aîle des Vents l'Echo porte au rivage.

L'autre côté du Port, ouvert aux voyageurs,
Eſt un amphithéâtre & de fruits & de fleurs,
Bordé d'un ſable d'or, où l'onde toujours pure
Du plus beau coquillage étale la parure :
Là, de nombreux Pêcheurs pour remplir leurs Canots (*n*)
Ne cherchent point en vain leur moiſſon dans les flots.

Fortunés habitans de ces rives fécondes
Quel effroi notre Flotte apporte ſur vos ondes !
Vos filets ſurchargés échappent de vos mains.
Tandis que, pour gagner vos eſprits incertains,
On vous montre les dons que Colomb vous deſtine,
La voile vers vos bords par ſon ordre s'incline :

(*m*) Quand on ſe promene aux bords de la mer, le murmure des flots ſemble ſortir des rochers qui bordent le rivage.

(*n*) Les Canots des Indiens, faits du tronc d'un ſeul arbre creuſé par le feu, contenoient juſqu'à vingt hommes. *Solis*, Hiſtoire du Mexique, Tome I. page 137. *Charlevoix*, Tome I, page 48.

La Sonde conſultée annonce un heureux Port ;
Et la Proue au rivage, en voguant ſans effort,
Dans un fleuve profond s'ouvre un accès facile.
Des arbriſſeaux fleuris ombragent cet aſyle :
Sur les côteaux voiſins, mille brillans ruiſſeaux
De rochers en rochers précipitent leurs eaux ;
L'Art peint dans nos Jardins ces jeux de la Nature.
Là, l'Onde par caſcade arroſe la verdure ;
Des torrens, dont le cours creuſe divers vallons,
Fertiliſent les champs, font germer les moiſſons.
Quoiqu'au même dégré du ciel des Heſpérides,
L'Eté de ces Climats ne les rend point arides ;
Et des lieux où la Fable a feint tant de beautés,
Les Iſles que je chante ont les réalités.
L'Automne, qui ſouvent les couvre de nuages,
N'en vit jamais la chûte inonder ces rivages :
Sans qu'aux regards le jour y perde ſa ſplendeur :
Ce voile ſecourable en modere l'ardeur.
Dans le chaud du Midi, des Zéphyrs tutélaires
Venoient dans leurs travaux conſoler les Ibéres ;
Ils toucherent au Port ; & l'eſpoir du repos
Leur fit au même inſtant abandonner les flots.

Sur le Rocher voiſin une troupe apperçue
Détermine leur marche, & s'étonne à leur vue.
Le Chef qui la conduit ſuit un ſentier profond :
Ses cheveux blancs épars, les rides de ſon front,
Sans art, ſans vétemens, ſa taille avantageuſe,
Annoncent mieux ſon rang qu'une marche pompeuſe ;
Sa candeur brille plus que l'or des Rois Perſans.
Si les habits, les traits, les vaiſſeaux Caſtillans,
Par leur nouvel aſpect attirent le Sauvage ;
Du Peuple qui le ſuit, les geſtes, le langage,

De nos Européans étonnent les eſprits ;
Et ces divers humains, également ſurpris,
Contemplent à l'envi leur figure inconnue.
Les Indiens, ſans trouble & d'une ame ingénue,
Expriment à Colomb, en lui montrant les Cieux,
Qu'on le croit deſcendu de ce ſéjour des Dieux.

L'Amiral vers leur Chef, en s'inclinant, s'avance ;
Et, pour l'entretenir, emprunte l'aſſiſtance
D'un jeune Européan, qu'en ce Monde nouveau
Dans une Iſle déſerte il prit ſur ſon vaiſſeau.
Quel bonheur imprévu ! (Dieu le permit, ſans doute.)
L'Interprête entendu du Vieillard qui l'écoute,
De l'illuſtre Génois exprime ainſi les vœux.

esto es inventado por la autora para antes de Colombo ninguno Europeo había arribado á America

O vous ! qui paroiſſez régir ce Peuple heureux ;
Si l'hoſpitalité dans vos champs eſt connue,
Par votre air vertueux mon ame prévenue
D'un œil rempli d'eſpoir voit ces lieux enchantés.
Sur l'onde où vers vos bords les vents nous ont portés ;
Nul projet dangereux ne dirige ma courſe :
Le malheur m'y conduit, ſoyez-y ma reſſource :
Et bientôt dans ma route, au-delà de vos mers
J'irai de vos bienfaits inſtruire l'Univers.
Les yeux des Caſtillans fixés ſur le Sauvage,
Aux diſcours de leur Chef uniſſoient leur hommage.

A leur voix l'Indien donne une entiére foi :
Son cœur, né ſans détour, eſt auſſi ſans effroi.
Il dit à ſes amis (c'étoit ſa ſeule ſuite) :
Pour charmer l'Etranger qu'à nos repas j'invite,
Mêlez dans nos liqueurs les parfums les plus doux.

Vers la terre, à ces mots, il courbe les genoux,

Autant qu'il eſt permis dans le déclin de l'âge.
Joignant à pas tardifs Colomb qu'il enviſage :
Etre divin, dit-il, que ces côteaux peuplés
Virent franchir les mers ſur des monſtres aîlés,
La rive, où tu deſcends, t'offrira ſans meſure.
Les douceurs & les biens qu'y verſe la Nature.
J'y regne, & mon deſir eſt d'y combler tes vœux :
Suis-moi dans nos Vallons : vois ce ſéjour heureux :
Là, les tiens, par mes ſoins, auront un ſûr azile.

Du Vieillard l'Amiral ſuit la marche tranquille,
L'interprête l'eſcorte ; en foule ſur leurs pas
S'avancent Marcouſſy, Morgant, Fieſqui, Porras,
Et les plus fameux Chefs que ſur l'Ebre on vit naître.
A leurs yeux, dans ces bois, tout prend un nouvel être :
Les animaux, les fruits, les arbres pleins d'encens
N'ont rien dans leur aſpect qui reſſemble à nos champs.
Le Soleil y répand une clarté plus vive.
Si des plaines de l'air la troupe fugitive
De l'ambre & des rubis y porte les couleurs,
Leur ramage farouche a des ſons moins flatteurs (*o*)
Que le doux Roſſignol & la tendre Fauvette.

Sur ces bords, l'Oiſeau-Mouche (*p*) a choiſi ſa retraite :
Juſque dans nos climats ſon plumage apporté,
Par l'art des Réaumur (*q*) conſerve ſa beauté.
Aux lieux que je décris un animal ſauvage (*r*)
Des humains a les traits, l'adreſſe & le courage.

(*o*) Le gazouillement des oiſeaux ne fait pas, aux Antilles, un des agrémens des boi ; s'ils charment les yeux par la beauté de leur plumage, ils flattent peu les oreilles. *Charlevoix*, Tome I, page 30.

(*p*) Le Colibri, oiſeau de l'Amérique, gros comme un hanneton, dont le plumage eſt émaillé des plus riches couleurs. Il porte ſur la tête une petite aigrette noire ; a le bec un peu crochu, noir, & poli ; les yeux brillans comme des diamans. *Charlev.* p. 31.

(*q*) M. de Réaumur, de l'Académie des Sciences, dont le mérite, les ouvrages, & le riche cabinet d'hiſtoire naturelle ſont connus de toute l'Europe.

(*r*) Le Singe. Il y en a de quatre à cinq pieds de haut, qui ont les épaules larges comme les hommes. Quand

A grand bruit l'Aloës (*s*) chaque ſiécle y fleurit.
L'Inde, qui du Coco (*t*) tire un lait qui nourrit,
Des vapeurs d'un feuillage (*u*) enivre la pareſſe.
Le fruit du Cotonnier (*x*) y ſert à la molleſſe.
Le Cacao (*y*) fournit le nectar des repas.
Le Mangle (*z*), l'Acajou (*a*), le Cédra (*b*), l'Ananas (*c*),
Répandent leurs parfums dans l'air qu'on y reſpire;
Et, ſous mille autres noms, Flore y charme Zéphyre.

Les Eſpagnols ravis, en parcourant ces bois,
Du Neſtor qui les guide interrogent la voix.

ils vont aux cannes de ſucre, ils ſe rangent en corps de bataille, & envoient des avant-coureurs pour découvrir les embuſcades. *Le P. le Comte. Frezier.*

(*s*) Plante de la figure d'un artichaut. L'opinion commune eſt que tous les cent ans ſa tige à fleur ſort avec grand bruit. En 1754, dans le jardin du Comte de Lymbourg Styrum à Carlsback, il en fleurit un qui s'éleva de vingt ſix pieds: il en ſortit vingt-huit rameaux qui portoient plus de trois mille fleurs. *Journal de Verdun* 1754.

(*t*) Eſpece de Palmier, haut de trente à quarante pieds, dont le ſommet eſt orné de feuilles de dix pieds d'étendue. On s'en ſert à couvrir les maiſons & à faire des nattes. Du haut de cet arbre, ſortent un gros germe en forme de choufleur, excellent, & des rejettons de la groſſeur du bras qui, étant coupés, diſtillent une liqueur agréable. Elle ſert de vin & enyvre. En fendant ſon écorce, on en tire une eau rafraichiſſante.

(*u*) Le Tabac.

(*x*) Le Coton vient d'un arbre en forme de buiſſon. La feuille en eſt ſemblable à celle du Sicomore. La fleur violette ou jaune, a la figure d'une cloche, & produit des fruits de la groſſeur d'une noix, couverts d'une écorce dure & noire, qui ſe fend à l'ardeur du ſoleil. Alors on apperçoit le coton dont elle eſt remplie. Il y a dans chaque fruit de petites féves, ſemence de l'arbre cotonnier.

(*y*) Fruit du Cacaoyer, arbre de la figure d'un ceriſier, dont la feuille reſſemble à l'oranger. Il eſt ſi délicat, qu'il ne peut croître qu'à l'ombre d'autres grands arbres apellés les meres du Cacaoyer. Le fruit eſt renfermé dans une gouſſe, de la groſſeur d'un concombre, qui contient juſqu'à quarante grains. C'eſt de cette ſemence qu'on fait une eſpéce de pate, qui, mêlée avec de la vanille & du ſucre, compoſe la liqueur qu'on nomme Chocolat.

(*z*) Le Mangle, arbre qui croît dans les lieux marécageux, dont les feuilles reſſemblent au Poirier. Il porte des gouſſes longues comme des bâtons de Caſſe, remplies d'une moëlle blanche & amére, que les Indiens mangent comme une nourriture ſaine. Le bois en eſt ſolide & ſert aux bâtimens. La maniere dont le Mangle ſe perpétue eſt admirable. Ses rameaux, après s'être élevés & étendus, ſe recourbent à terre, où ils reprennent racine & forment de nouveaux arbres.

(*a*) Arbre de la hauteur d'un Pommier chargé de feuilles. Le bois en eſt rougeâtre. Des extrémités des branches, il ſort un bouquet de fleurs panachées de rouge & de verd, qui produit un fruit de la forme d'une poire, qui renferme une amande bonne à manger. Il coule du tronc de l'Acajou une gomme pareille à celle qu'on aporte du Sénégal.

(*b*) Eſpece de Citronier, dont le fruit eſt doux & odoriférant Les feuilles ont le meme goût que le fruit, & pourroient ſervir à faire de la limonade.

(*c*) Fruit gros, pyramidal & jaune quand il eſt mûr. Il eſt compoſé de pluſieurs tubercules unis enſemble & couronnés de feuilles vertes, pointues, & dentellées. Ce fruit a une odeur & un goût ſi agréable, qu'il paſſe pour le meilleur des Indes.

Au milieu de ſes fruits, des oiſeaux, de l'ombrage ;
De tant d'objets nouveaux il leur apprend l'uſage :
On l'écoute ; on le ſuit ; s'il avance à pas lents,
Ses diſcours, dans la route, en abrégent le temps.
Sous des Pins, de ſon antre on trouve enfin l'iſſue :
A l'Inſecte importun cette grotte inconnue,
Laiſſe les yeux, ſans trouble, y goûter le ſommeil :
Par le ſommet ouvert, les rayons du Soleil
Sur l'albâtre des murs répandent la lumiére.
La main du Tems creuſa cette vaſte carriére :
Sa défenſe eſt la Paix, la Candeur, l'Equité ;
Et ſon ſeul ornement une jeune beauté
A qui l'heureux Vieillard avoit donné naiſſance.
Comme Eve, elle étoit nuë (*d*) ; une égale innocence
L'offre aux regards ſans honte, & voile ſes appas ;
Les Graces qu'elle ignore accompagnent ſes pas ;
Et pour tout vêtement, en formant ſa parure,
D'un plumage azuré couvrirent ſa ceinture :
Mais elle a plus d'attraits que celle de Cypris ;
L'objet qu'elle embellit n'en connoît point le prix :
Ses longs cheveux flottoient ſur ſon ſein prêt d'éclore
Que ce climat brûlant n'obſcurcit point encore :
Et l'aſpect imprévu de tant de Caſtillans
D'étonnement, d'effroi, peint ſes regards brillans :
Ses mains du choix des fruits ſe formant une étude,
Demeurent un moment dans la même attitude.

Ne tremble point, Zama, dit le tendre Vieillard,
Ces Etres nés du Ciel, des Mers, ou du Hazard,
Sans troubler notre aſyle, entreront en partage
Des mets que ton adreſſe apprête à mon uſage.

(*d*) Avant la découverte du Nouveau Monde, tous les Peuples de ce Continent alloient nuds, ou ne portoient pour ornement qu'une ceinture de plumes.

Bientôt

Bientôt ſur des tiſſus d'écorces de Palmiers
On joint, aux Poiſſons ſecs, des Micos (*e*), des Ramiers,
Et pour dons de Cérès la fertile Banane (*f*).
Le Vieillard & ſa fille, aſſis ſous leur Cabane,
La jeuneſſe Indienne & les Ibériens
De ce feſtin frugal ſe partagent les biens.
Le beſoin indulgent en chérit l'abondance.
Déjà dans ce repas régnoit la confiance
Qu'une longue habitude ajoute à nos plaiſirs.
Dès que la faim ardente eut calmé ſes deſirs,
Le pere de Zama, dans ſa ſurpriſe extrême,
Occupé de ſon hôte & s'oubliant lui-même,
L'œil fixe ſur Colomb, l'interroge en ces mots;
(L'Interprête l'écoute, & les rend au Héros).

Etranger, dont l'air noble & la douce éloquence
Annoncent que des Dieux ta race a pris naiſſance,
Voyant qu'à nos beſoins t'ont ſoumis les Deſtins,
J'oſerois te compter au nombre des Humains,
Si nos Peres n'avoient appris de leurs Ancêtres
Que, ſeuls (*g*) dans l'Univers, nous en ſommes les Maîtres.
Dans le ſein de la Terre engendrés du Soleil,
Chaque jour par nos vœux nous hâtons ſon réveil;
On ſent, à ſon lever, que par lui tout reſpire:
Les flambeaux de la Nuit reſpectent ſon empire:
Tu vois, dans ſes rayons, leur éclat s'abſorber.
Ces Feux du Firmament, qu'en l'air on voit tomber,
T'auroient-ils donné l'être? Arrives-tu des Mondes
Où la Mort nous conduit par des routes profondes,

(*e*) Sorte de Sapajou que mangent les Indiens. Voyage de Ulloa, p. 50, v. 1.

(*f*) Fruit d'une plante qui a la figure d'un gros roſeau, haut de douze à quinze pieds. La feuille eſt ſi grande, qu'une ſeule ſuffit pour emmailloter un enfant. Le fruit du Bananier eſt au ſommet de la tige, en grappe groſſe comme le bras, d'une chair propre à cuire ſous la cendre. Les Indiens s'en ſervent au lieu de pain. Lorſque le fruit eſt mûr, on coupe la plante, qui ne ſe perpétue que par des rejettons.

(*g*) On a trouvé pluſieurs Iſles dont les habitans croyoient que leur terre étoit le monde entier, n'ayant eu commerce avec aucun autre peuple.

Où des femmes ſans nombre enchantent les deſirs ?
Les fruits de ces beaux lieux, les liqueurs, les plaiſirs,
En te prêtant peut-être une nouvelle eſſence,
Ont de nos traits aux tiens changé la reſſemblance.
Apprends-moi tes deſtins : dis quels ſecrets reſſorts
T'ont porté, par les airs, ſur nos terreſtres bords.
Senſible à tes malheurs, charmé de ta ſageſſe,
Une amitié naiſſante à ton ſort m'intéreſſe.

Fin du premier Chant.

LA COLOMBIADE,

SECOND CHANT.

ARGUMENT

DU SECOND CHANT.

DISCOURS de Colomb ſur ſon origine, ſur l'Etre ſuprême, ſur l'étendue de l'Afrique, de l'Aſie & de l'Europe. Deſcription des mœurs, des loix, & de l'induſtrie des habitans de ces trois parties du Monde. Réponſe du Vieillard. Peinture des mœurs des habitans de ſon Iſle. Pour lui donner une idée des Arts, du Commerce & de la Navigation, l'Amiral reprend ſon récit. Sage réflexion du Vieillard. Zama, qui commence à s'intéreſſer pour l'Amiral, lui demande le récit de ſes aventures.

RPJCB

SECOND CHANT.

VÉNÉRABLE Vieillard, répondit le Génois,
Ici la vérité va parler par ma voix :
Vous montrez des vertus dignes de la connoître.
Sçachez que dans les Cieux on ne m'a point vu naître ;
Mais que tout eſt ſoumis au Dieu qui me conduit.
L'Aſtre brillant du Jour, les Flambeaux de la Nuit,
La Terre & ſes enfans de ce Dieu ſont l'ouvrage :
J'en ſuis un tel que vous, mais d'un autre rivage.
Vous donnez à ce Monde un cercle trop borné.
Avant de vous nommer les lieux où je ſuis né,
Je dois de l'Univers vous peindre l'étendue.
Auſſi prompt qu'un oiſeau qui ſe perd dans la nue,
Un voyageur ardent à précéder le jour
Mille fois dans ſa courſe en verroit le retour,
Avant qu'il parcourût l'enceinte de la Terre.
Ce globe, ſuſpendu dans l'Æther qui l'enferre,
Y tourne ſur ſon axe ; & depuis ſix mille ans
La marche du Soleil y partage les tems.
Son oblique carriére au-tour de notre Monde
Diviſe en cinq Climats les Cieux, la Terre & l'Onde.
La Zône (*a*) où vous regnez, ſous ſes brûlans aſpects,
Reçoit des jours égaux de ſes rayons directs.
Cet Aſtre, deux fois l'an, cherchant le Sud ou l'Ourſe,
Paſſe à votre Zénith, pourſuit au loin ſa courſe,
D'un pas alternatif y tempere (*b*) les jours,
En abrége l'eſpace, ou prolonge le cours ;

(*a*) La Zône torride, où le jour & la nuit ſont égaux, eſt terminée par les deux Tropiques, & diviſée en deux par l'Equateur, que le Soleil traverſe deux fois dans l'année pour aller du Tropique du Cancer au Tropique du Capricorne. C'eſt dans cet intervalle qu'il parcourt les douze Signes du Zodiaque.

(*b*) Les deux Zônes tempérées, où les nuits & les jours ſont inégaux, s'étendent depuis les deux Tropiques juſques aux Cercles polaires.

Mais ſa clarté perçant au travers de la nue,
Aux deux Pôles du monde à peine eſt apperçue (c) :
Le Jour fuit ces déſerts, le globe lumineux
Qui pendant deux Saiſons les prive de ſes feux,
N'y laiſſe pour flambeau qu'un foible crépuſcule :
La Terre, aride alors, trompe l'eſpoir crédule ;
Et les Fleuves, dont l'Air cryſtalliſe les eaux,
Sans fléchir ſous leur poids y portent des fardeaux ;
A leur rapidité le froid donne des chaînes.

O Mort ! ton ſouffle ainſi glace le ſang des veines,
Et ton ſceptre de fer triomphe en ces Climats.
La faim voit les moiſſons s'y changer en frimats :
L'haleine des humains dans les airs ſe congelle :
Sous des antres profonds, un feu qu'on renouvelle
Y tient lieu du Printemps, qu'après de longs Hyvers,
A pas lents, le Soleil ramene en ces déſerts.
Vous, qu'un heureux deſtin plaça ſur ce rivage,
Vous tremblez des horreurs dont je trace l'image ;
Je vois, à ce tableau, vos eſprits incertains
Douter qu'en de tels lieux on trouve des humains.
Admirez du Très-Haut la ſageſſe profonde.
Du Nord au Pôle Auſtral s'il a peuplé le monde,
Il grave dans nos cœurs un invincible amour
Pour la Terre où d'abord nous recevons le jour.
Du rivage où l'Aurore à vos yeux prend naiſſance,
Tournant où le Soleil vers le Midi s'avance,
Sous ſes rayons directs, s'étend loin de vos mers
Un des trois Continens qui forment l'Univers.
Afrique en eſt le nom. Cette Plage brûlante
Plaît, malgré ſes rigueurs, aux humains qu'elle enfante.
Le centre y reſte en proie au Tigre, aux Léopards.
Les bords, plus habités, s'ouvrent ſeuls aux regards.

(c) Sous les Pôles, il y a ſix mois de jour & ſix mois de nuit de ſuite.

Des Idoles ſans nombre & d'un aſpect biſarre
Y reçoivent l'encens d'un Peuple auſſi barbare
Que les monſtres nourris dans cet affreux ſéjour.
Un Iſthme (*d*) unit l'Afrique à l'Aſie, où le jour
S'éteint au ſein des Mers quand vous voyez l'Aurore (*e*):
Là, dans ſes vaſtes champs, la Chine voit éclore
Autant de Citoyens que vos prés ont de fleurs;
Quoique de mille Dieux ils ſoient adorateurs,
Un grand Légiſlateur (*f*) a tranſmis à leurs Sages
Que le reſſort des corps, vivans d'âges en âges,
Eſt l'unique pouvoir qui régit l'Univers;
Et qu'un cœur vertueux, ferme dans les revers,
Trouve ſeul du bonheur les véritables ſources.
Aux bords voiſins, le luxe épuiſant ſes reſſources
Envain dans les plaiſirs met la félicité,
Chez l'Indien oiſif languit la volupté:
Croyant qu'après la mort, dans la matiere errante,
L'ame de ſes Aïeux, à jamais renaiſſante,
Anime les poiſſons, les brutes, les oiſeaux,
Il n'oſe ſe nourrir du ſang des animaux (*g*).

Ces erreurs, qui du tems ont la viciſſitude,
Des plus ſubtils eſprits épuiſerent l'étude.
Chacun crut dévoiler aux regards curieux
L'ordre de la Nature & l'eſſence des Dieux.
Sur des Atômes (*h*) vains, le Feu, l'Æther, ou l'Onde,
Tour-à-tour on fonda l'origine du Monde.

(*d*) L'Iſtme de Suez, entre la Méditerranée & la mer rouge, a environ ſoixante milles d'étendue, & ſépare l'Aſie de l'Afrique.

(*e*) Quand le Soleil ſe couche à la Chine, il ſe leve aux Antilles.

(*f*) Confucius, fameux Philoſophe Chinois, qui vivoit 550 ans avant Jeſus-Chriſt, condamnoit l'Idolâtrie, & diviſoit ſa doctrine en quatre parties. 1°. Les moyens d'acquérir les vertus. 2°. L'art de raiſonner. 3°. La politique du Gouvernement. 4°. La ſcience des mœurs. Il reſtoit encore, en 1646, un de ſes deſcendans que l'Empereur de la Chine traitoit avec diſtinction.

(*g*) La Métempſycoſe, opinion des anciens Brachmanes, dure encore parmi les Banians & autres idolâtres de l'Inde & de la Chine. Ils ne tuent ni ne mangent aucun animal qui ait eu vie, dans la crainte d'y rencontrer l'ame de leurs peres. Pythagore avoit pris d'eux cette opinion.

(*h*) Epicure attribuoit la formation du monde au concours des atômes ou par-

Ce ſecret eſt connu du ſeul Dieu que je ſers,
Qui voit naître & tomber ces ſyſtêmes divers,
Comme au pied d'un rocher une vague formée
Sous l'autre qui s'éléve eſt ſans ceſſe abîmée.
Les Mages (*i*), qui jadis gouvernoient les Perſans,
Comme vous au Soleil préſentoient leur encens :
Aujourd'hui le vrai Dieu dans leurs Temples préſide ;
Mais leur culte obéit au penchant qui les guide.
Le nôtre, aux nœuds d'Hymen reſſerrant les plaiſirs,
Veut qu'un unique objet y comble nos deſirs.
Par des femmes ſans nombre irritant leur tendreſſe,
Ali (*k*), leur faux Prophête enchanta leur molleſſe :
Morale qu'il reçut d'un fameux impoſteur (*l*)
Des Arabes voiſins & Pontife & vainqueur.

Ses ſujets, que la guerre aſſervit aux Tartares,
Des rivages glacés prirent les mœurs barbares.
Ces Ottomans jaloux peuplent de vaſtes champs
Où brillerent jadis des Empires puiſſans ;
Le berceau des Beaux Arts, l'Egypte (*m*) utile au Monde ;
L'opulente Aſſyrie (*n*) en voluptés féconde,

celles de matiere de différentes formes, qui, après avoir ſubſiſté éternellement, s'étoient depuis un certain temps accrochées dans le vuide.

Parménide a dit le premier que la terre étoit ronde ; qu'il y avoit deux Elémens, le feu & la terre ; & que la génération des hommes venoit du Soleil.

Thalès ſoutenoit que l'eau étoit le principe de toutes choſes, & que le monde avoit une ame. Il prédit le premier les Eclypſes. Selon Anaximandre, le principe des Etres étoit un Elément infini dont les parties ſe changeoient, mais dont le tout étoit immuable. Il inventa la ſphere, au rapport de Pline.

(*i*) Zoroaſtre s'acquit, par le moyen de ſes prédictions, l'Empire des Bactriens du temps de Ninus roi des Aſſyriens. Les Perſans ſont encore Sectateurs de Zoroaſtre, & croient à l'Aſtrologie judiciaire.

(*k*) Aly Gendre & Sectateur de Mahomet, réforma ſa Loi, qui eſt encore ſuivie par les Perſes.

(*l*) Mahomet, après avoir ſoumis l'Arabie dans le ſixiéme ſiécle, fut légiſlateur & fondateur de l'Empire des Muſulmans, nom qu'il donna à ceux qui embraſſoient ſa Religion. Cet Empire eſt à preſent celui des Turcs, depuis que les Tartares, qui venoient des bords glacés de la mer Caſpienne, s'en rendirent les maîtres en 1298, ſous Ottoman leur premier Empereur, qui en établit la Capitale à Burſe en Bithynie, transférée depuis à Andrinople, & enfin à Conſtantinople.

(*m*) Les Egyptiens ont les premiers cultivé les ſciences & les arts. Les inondations du Nil leur firent inventer la Géométrie. Les plus fameux Philoſophes Grecs furent s'inſtruire en Egypte. On prétend que Moïſe y puiſa beaucoup de ſes connoiſſances.

(*n*) L'Aſſyrie, Pays arroſé par le Ti-

La Phœnicie (*o*) où l'homme oſa braver les mers ;
Et tant d'autres Etats, dont l'éclat, les revers
Dans l'abîme des temps ſe perdent comme une ombre.
La renommée oublie & leurs faits & leur nombre :
Tout périt, tout varie ; & la courſe des ans
Change le lit des eaux & la face des champs.
Des Empires détruits dont on vante la gloire
Les fabuleux récits obſcurciſſent l'hiſtoire.
Nos préceptes ſacrés, que du maître des Cieux
Sur les bords du Jourdain (*p*) reçurent nos Aïeux,
Sont, des antiques Loix, les ſeules immuables.
Loin de les adopter, les Grecs (*q*) amis des Fables,
Cherchant de nouveaux Dieux chez les Egyptiens,
Y trouverent les Arts, & les Athéniens
De leurs Maîtres bientôt paſſerent la ſcience.
Les Talens, la Valeur, vantés par l'Eloquence,
Elevent leurs Héros au rang des Immortels,
Et toute la Nature a chez eux des Autels.
Un Fleuve eſt un Vieillard qui, d'une main divine,
Verſe à jamais les eaux d'une urne qu'il incline :
Le Printemps naît des feux du Zéphyre & des Fleurs :
Les Vents ſont immortels : l'Amour, le Dieu des cœurs,
A tiré du Néant l'Univers qui l'adore :
Quand au frais du matin, né des pleurs de l'Aurore,
Le concert des Oiſeaux retentit dans les Bois,
Une Nymphe eſt l'Echo qui répond à leur voix :

gre & l'Euphrate. Les Anciens n'ont pas toujours entendu par ce nom une meme étendue de pays. Cet Empire fameux, qui avoit duré depuis Nemrod 2500 ans, & depuis Ninus fils de Belus 250 ans, a été détruit ou diviſé ſous Sardanapale, qui ſe brûla dans ſon palais avec ſes richeſſes & ſes concubines.

(*o*) Les Phœniciens, poſſeſſeurs du terrein qui contient les villes de Béryte, Tyr, Sidon, Héliopolis & Damas, au long de la Méditerranée, inventerent la Navigation, & enſeignerent à donner des Batailles navales.

(*p*) Fleuve de la Judée ou Terre-Sainte, connue ſous le nom de Paleſtine, ſituée dans la Syrie, Royaume de l'Aſie. Le Sauveur du monde eſt né dans cette contrée, l'an de Rome 753. Premiere Epoque de l'Ere Chrétienne.

(*q*) Les Grecs ont pris des Egyptiens les beaux arts & la Theologie, que l'imagination des Poëtes a embellie.

L'Océan eſt un Dieu, la Terre une Déeſſe.

L'Europe abandonna ces erreurs de la Gréce ;
Mais les Arts qu'elle y prit triomphent dans nos mains.
Sous un Ciel tempéré, propre aux foibles humains,
Dans cette fiére Europe où l'amour de la Guerre.
Arme vingt Rois jaloux de conquérir la Terre,
L'Italie eſt l'Empire où j'ai reçu le jour (*r*) :
On m'y nomma Colomb. Vous qui, dans ce ſéjour,
De la ſeule Vertu tirez tout votre luſtre,
Vous ſçauriez vainement qu'au rang le plus illuſtre
Le caprice du ſort éleva mes Aïeux.
Mais ma gloire ſe plaît à décrire à vos yeux
La ſplendeur qui toujours diſtingua ma Patrie.
Sur un Trône où jadis régnoit l'Idolâtrie
Un Pontife ſacré préſide à notre foi.
L'Humilité triomphe où l'Orgueil fit la loi ;
Où des Républicains, fameux par leur vaillance ;
Forcerent l'Univers d'encenſer leur puiſſance.
Vainqueurs de l'Orient, ils en prirent les Arts,
Au luxe qui les ſuit Rome ouvrit ſes remparts.
La ſoif d'y régner ſeul y couronna le Vice :
On obtint les honneurs des mains de l'Artifice :
La Liberté périt ; &, ſoumiſe aux Tyrans,
L'Europe déchirée eut mille Conquérans.
Les Peuples que le Nord arma pour tout détruire
Des champs qu'ils ravageoient partagerent l'Empire. . . . .
Abrégeons ce récit. Les faits que je décris,
Sage Indien, ſans doute, irritent vos eſprits.
Pour concevoir les maux que l'Orgueil a fait naître,
Apprenez que la Terre à peine eut reçu l'être,
Que le Ciel, pour punir l'homme ingrat & ſans foi,
Permit que le plus fort au foible fit la loi.

(*r*) Voyez la remarque premiere du premier Chant.

Le partage des biens enfanta l'Injuſtice.
Le grand nombre, forcé de ſervir l'Avarice,
Eut recours au Travail pour remplir ſes beſoins.
Cent Tyrans, que l'Eſclave enrichit par ſes ſoins,
Prodiguant des tréſors au bonheur inutiles,
Tranſportent des rochers, y creuſent des aſyles:
Dans un vaſte terrein entouré d'un rempart
Les travaux des humains, joints aux reſſorts (s) de l'art,
De marbres entaſſés forment des Edifices:
Là, le Luxe, l'Orgueil, raffinent tous les Vices:
Et l'Indigent, réduit à bâtir ces Palais,
Y travaille ſans ceſſe & n'en jouit jamais;
Mais, pour le conſoler, il voit que la Molleſſe
N'a pour ſes ſectateurs qu'une douceur traîtreſſe:
Par les moindres efforts leur courage accablé
Sur un lit de duvet goûte un ſommeil troublé;
L'Ennui compte leurs jours; & leur peu de durée
Détruit les vains projets de leur ame enyvrée:
S'ils cherchent le bonheur dans la variété,
Bientôt du Superflu naît la Satiété:
Ce monſtre dégoûté, qui ſans deſirs ſoupire,
Change en venin les biens où ſa langueur aſpire:
L'Art lui ſert des feſtins, la Faim manque à ſes vœux:
Pour ranimer ſes ſens, il cherche envain les jeux;
Qui peut d'un cœur uſé réveiller les caprices?
La foule des Plaiſirs en détruit les délices;
Et dans l'inaction le corps foible, engourdi,
Y laiſſe aux Paſſions un eſſor plus hardi;
Leur vol ambitieux porte en tous lieux la guerre
Mais la rigueur des Loix rend le calme à la Terre,
Et prévient les débats qui naîtroient entre nous
Du partage inégal des biens communs à tous.

(s) L'induſtrie des hommes leur a fait inventer des machines pour multiplier les forces par les Leviers & les Poulies, au moyen deſquels ils tranſportent des carrieres de pierre pour en former un aſſemblage d'Edifices qu'on nomme Villes.

Notre culte ſacré joint, par des Mœurs plus pures
Le mépris de ſoi-même au pardon des injures:
Vertus dignes du Dieu qui punit nos forfaits.

Le portrait dont Colomb crayonne ici les traits
Aux doutes du Vieillard ouvre un ſi vaſte abîme
Que, malgré lui, ſa voix par ces mots les exprime.

Merveilleux Etranger, tu dis que ſous tes Rois
La Valeur, les Talens ont pour appui les Loix;
Et que l'oiſif, nourri par l'Indigence active,
Prive de vos moiſſons la main qui les cultive:
Cet injuſte pouvoir étonne mes eſprits!
Ici les biens communs des Vertus ſont le prix;
Le Vice y fuit en vain le Mépris qui l'accable:
La Raiſon nous gouverne, & ce juge équitable
Des rangs & des honneurs défend l'ordre inégal.
L'appétit ſatisfait par un repas frugal
Renaît par l'exercice, & des Plantes vulgaires
Sont à nos maux légers des baumes ſalutaires.
Nous goûtons le préſent, ſans craindre l'avenir.
Ainſi ſe ſont paſſés mes jours prêts à finir.
Pour l'inſtant fugitif de cette courte vie
Si de ruſtiques toîts contentent notre envie,
Nous conſacrons nos ſoins à parer nos tombeaux,
Lieux où nous jouirons d'un éternel repos.

A ces mots l'Amiral interrompt ce Sauvage
Que dans Athène & Rome on eut vanté pour ſage.
Heureux Vieillard, dit-il, ſur vos bords fortunés,
Je vois que le bonheur naît des deſirs bornés.
Dans nos champs, il eſt vrai, par l'orgueil & le faſte
Le goût pour les Plaiſirs prend un eſſor trop vaſte:
Nos Peuples, qui dans l'Art cherchent la Volupté,
De la ſimple Nature ont perdu la beauté.

Mais, pour juſtifier des mœurs qui vous étonnent,
Voyez, au ſein des maux, les biens qui nous couronnent.
De la Néceſſité naquirent les Talens,
Le Luxe les nourrit, & pour charmer nos ſens
Nos ſoins ingénieux ſurpaſſent la Nature.
Du travail d'un inſecte (*t*) ils ſont notre parure;
Nos Rois doivent la Pourpre (*u*) aux habitans des Eaux;
Les Arts, pour l'enrichir, ont filé (*x*) les métaux;
Et d'un ſable apprêté, que le feu liquéfie,
Sort ce vaſe (*y*) éclatant que ma main vous confie.
Daignez en accepter le trop fragile don.
Le tiſſu qui me couvre eſt la riche toiſon
Qu'à nos troupeaux nombreux emprunte l'induſtrie.
Enfin, pour détailler le bien qu'en ma Patrie
Aux vœux de l'opulent le Beſoin a produit,
Il faudroit plus de temps que l'Aſtre de la Nuit
N'en met à varier ſon front à triple face (*z*).
L'Ennui, qui des oiſifs ſuit ſans ceſſe la trace,
S'épuiſant en projets, civiliſa nos mœurs;
Tout, juſqu'aux Paſſions, modéra ſes ardeurs;
La Guerre avec plus d'ordre aſſouvit ſa vengeance;
L'Amour fut malgré lui ſoumis à la Décence,

(*t*) Vers qui produit la Soie dont on fabrique des Etoffes.

(*u*) La Pourpre, petit poiſſon de mer à coquille que les Anciens appelloient *Murex*. Une veine de ſon goſier renferme une liqueur rouge dont on teignoit des Etoffes pour les Rois. On ſe ſert à préſent de Cochenille, inſecte qui s'engendre & ſe nourrit ſur la feuille du Nopal, arbriſſeau des Indes.

(*x*) Pour tirer le fil d'or, on prend un lingot d'argent doré d'autant de couches qu'on le veut plus ou moins beau. On le fait paſſer par les trous d'un inſtrument, nommé *Filiére*, morceau de fer percé de pluſieurs trous d'inégale grandeur, pour le réduire en fils propres à faire des galons & des étoffes. Ce qu'il y a d'admirable dans cette opération, eſt que l'argent, en paſſant par ces petits trous, n'entraîne d'or qu'autant qu'il lui en faut pour le couvrir en proportion des couches dont le lingot d'argent eſt chargé. Cette diſtribution ſe continue également juſqu'à la conſommation du lingot.

(*y*) Le Verre, corps diaphane, eſt le dernier ouvrage que l'art peut produire par le moyen du feu qui vitrifie tous les métaux, meme la terre. Le beau verre ſe fait avec la ſoude d'Alicant ou du Levant, plante qui ſe pétrifie au feu, & un peu de Magnéſie, minéral qui contient du ſouffre fixe. Il y a différentes manieres de donner de la couleur au verre, en y mêlant différens métaux.

(*z*) On entend par triple face, le *Croiſſant*, le *Plein*, & le *Déclin* de la Lune Les Anciens l'appelloient la Triple Hécate.

La Vérité, trop dure à l'oreille des Rois,
Apprit de l'Eloquence à déguiſer ſa voix :
Pour les flatter, l'Egypte inventa la Sculpture (*a*).
Un bloc de marbre, où l'Art imite la nature,
Des plus fameux Héros nous rend les vrais portraits ;
Sur l'airain, la Gravûre éterniſe leurs faits ;
Et, de ces traits parlans multipliant l'image,
Raconte leurs exploits au plus lointain rivage.
Cet Art rend le paſſé préſent à nos regards ;
Mais l'avenir, terrible à qui craint ſes hazards,
A pour notre bonheur un voile impénétrable.
L'homme en vain juſqu'aux Cieux éléve un œil coupable ;
Les Aſtres (*b*) ſur ſon ſort ne l'ont point éclairé.
Mieux inſtruit de leur cours, trop long-tems ignoré ;
Contemplateur des Loix qu'obſerve la Nature,
Il la rend plus fertile à force de culture.
Les reſſources de l'Art, jointes à nos efforts,
De tous les Elémens empruntant les reſſorts,
Applaniſſent (*c*) les Monts, aux Cieux élevent l'Onde (*d*).
Mais le ſuccès rend l'Ame en deſirs plus féconde :
Rien n'en borne les vœux ; & nos champs & nos ſoins
Ne peuvent ſatisfaire à nos vaſtes beſoins.
De contrée en contrée on voit l'Europe avide
Echanger ſes moiſſons contre un Métal aride,

(*a*) La Sculpture a pris naiſſance chez les Egyptiens, à en juger par leurs Idoles encore informes. Les Grecs perfectionnerent cet Art qu'ils prétendirent avoir inventé.

(*b*) L'Aſtrologie judiciaire, ou la connoiſſance de l'influence des Aſtres ſur les objets terreſtres, inventée par les Chaldéens, a paſſé juſqu'à nous par les ouvrages des Arabes. On en étoit tellement infatué à Rome, que les Aſtrologues s'y maintinrent long-temps, malgré les Edits des Empereurs. Du temps de Catherine de Médicis, on ne faiſoit rien en France ſans conſulter les Aſtrologues.

Les Brames ont introduit cette ſcience dans les Indes, par laquelle ils ſe ſont rendus les arbitres ſouverains des bons & des mauvais jours.

(*c*) On a coupé des montagnes pour faire des chemins & des canaux de communication à travers le Royaume : tels ſont le Canal de Briare & celui de Languedoc, par lequel on tranſporte les marchandiſes de l'Océan à la Méditerranée.

(*d*) La machine de Marly éléve les eaux de la Riviére de Seine au haut d'une montagne, d'où, par ſa chûte, ſe forment des jets d'eau & des caſcades. Le feu éléve auſſi l'eau par le contraſte de l'eau bouillante & de l'eau froide, qui, en dilatant & condenſant l'air tour-à-tour, fait mouvoir les machines qui ſervent à diſtribuer l'eau de la Tamiſe dans la Ville de Londres.

Devenu précieux par l'uſage impoſteur
De ne peſer les biens qu'au poids de ſa valeur.
Combien la ſoif de l'or produiſit d'Arts utiles !
Je lui dois le ſecours de ces Châteaux mobiles
Tranſportés par les Vents ſur vos bords fortunés.
Leur vol tient en ſuſpend vos eſprits étonnés ;
Ma voix, pour l'expliquer, cherche un objet ſenſible.

Ces Monſtres, qu'à vos yeux guide un ſouffle inviſible,
Sont des canots flottans, tels qu'en portent vos Mers ;
Mais dont la forme altiére a des flancs plus ouverts.
La Rame offre à vos mains des nageoires certaines :
Sur les ondes, les Vents nous prêtent leurs haleines.
Si leur cours inconſtant trompe ſouvent nos vœux,
Il épargne à nos bras des travaux rigoureux.
Vous voyez ſous vos fruits ces nattes étendues ;
De ſemblables tiſſus, qu'un arbre éléve aux nues,
Servent d'ailes dans l'air à nos palais flottans :
Ainſi le Nautonnier vogue à l'aide des Vents,
Touche aux Pôles du Monde, & quand, loin de la Terre,
Il ne voit que les flots & le lieu du Tonnerre,
Errant au ſein des Mers, ſans guide & ſans chemin,
Sur le cours (*e*) du Soleil il régle ſon deſtin.
Un Globe (*f*) où ſont décrits les Cieux, la Terre & l'Onde,
Sous autant de dégrés que ce flambeau du Monde
Chaſſe de fois la Nuit dans ſa courſe des ans,
En marque chaque jour les lieux & les inſtans.
L'eſpace qu'à midi l'Aſtre qui nous éclaire
Laiſſe entre l'Horiſon & ſon point de lumiere,

(*e*) Un Pilote prend tous les jours la hauteur du Soleil à midi, qui eſt l'axe du Méridien compris entre le Soleil & l'horiſon.

Par la hauteur méridienne du Soleil, on connoît ſurement la hauteur du Pôle, pourvu qu'on ſçache la déclinaiſon du Soleil pour le lieu & le jour de l'obſervation

(*f*) Le Globe Terreſtre ſe diviſe par différens cercles en Latitude & en Longitude, & par 360 Dégrés comme tous les Cercles.

Meſuré ſur un cercle, enſeigne aux Matelots
L'éloignement des lieux où tendent leurs travaux.

Sur ces ſecrets ſçavans, la ſeule expérience
Eſt en droit d'éclairer votre heureuſe ignorance ;
Mais, d'un œil étonné, voyez les dons divers
Qu'aux Voyageurs le Ciel prodigue ſur les Mers :
Quand ſur l'éclat du Jour la Nuit étend ſes voiles,
Sçachez qu'on trouve un guide (*g*) au milieu des Etoiles.
Cét Aſtre eſt le dernier des ſept qu'en ces beaux lieux,
En razant l'Horiſon, le Pôle offre à vos yeux.
Si ce flambeau du Nord ſe couvre d'un nuage,
Un métal (*h*), toujours fixe au point qu'il enviſage,
Vers ces climats glacés guide nos mâts errans.
Paul qu'enfanta Veniſe, ô toi qui, de nos ans
Découvris de l'Aimant la puiſſance ignorée,
Un Aſtre ſous ton nom doit orner l'Empirée.
Son Art, ſage Vieillard, ſçut régler dans les flots
L'Arbre (*i*) modérateur de nos vaſtes Canots :
Il offre en plein la voile au gré des Vents fidéles,
Ou, par ſon tour oblique, en reſſerre les aîles.
Mille bras attentifs à diriger leur cours
En eſtiment le vol (*k*), en comptent les détours,
Et le ſable (*l*), que verſe une urne meſurée,
Du tems qui la remplit partage la durée.

Tout

(*g*) L'Etoile du Nord, la derniere des ſept de la petite Ourſe, raſe l'horiſon, en l'obſervant ſous l'Equateur comme la plus près du Pôle.

(*h*) L'Aiguille aimantée, dont la propriété eſt de tourner toujours ſa pointe au Nord, eſt enfermée dans une boëte appellée Bouſſolle, où elle ſe meut ſur un pivot. On en attribue l'invention à *Marc-Paul* de Veniſe.

(*i*) Le Gouvernail d'un vaiſſeau eſt une longue piéce de bois horiſontale, qui en fait mouvoir une autre qui eſt à plomb, attachée à la poupe d'un Navire par des ferrures mobiles, dont le mouvement fait tourner le Vaiſſeau au gré du Pilote.

(*k*) Pour eſtimer le chemin qu'on fait en mer, on ſe ſert d'un *Loch*, qui eſt un morceau de bois chargé d'un peu de plomb, & attaché à une longue ficelle diviſée en pluſieurs parties égales diſtinguées par des nœuds. La diſtance de ces nœuds doit être de quarante-ſept pieds & demi, ce qui eſt la cent vingtiéme partie d'un tiers de lieue marine. Pour l'expérience, on lâche la ficelle ; & l'on voit, avec des Sabliers de trente ſecondes, combien, durant la demi-minute, il s'eſt écoulé de nœuds, c'eſt-à-dire, combien de fois on a fait la cent vingtiéme partie d'un tiers de lieue marine.

(*l*) Horloge de mer en uſage pour meſurer

Tout aux loix du Calcul eſt ſoumis parmi nous :
De peſer l'Univers notre Sçavoir jaloux
Ignore notre Eſſence & voudroit tout connoître.
Ce deſir, qui m'enleve aux lieux qui m'ont vu naître,
Me découvrant vos Mers, couronne mes Deſtins.
Malgré nos vœux, le Sort qui ſe rit des Humains,
Il faut vous l'avouer, en comblant mon attente,
N'en a point aſſouvi l'ardeur entreprenante.

Il dit ; & de nos Arts, par ce foible tableau,
Penſe inſtruire un Mortel pour qui tout eſt nouveau ;
Mais à ſes yeux ſurpris la Vérité dépeinte
D'un portrait fabuleux n'eût offert que l'empreinte,
Si l'Art perſuaſif, naturel au Génois,
N'eût animé ſes traits & parlé par ſa voix.
J'admire, dit aux ſiens le Vieillard équitable,
De quel rafinement l'Ame humaine eſt capable.
Faut-il que ces Clartés, au lieu de l'éclairer,
Ebloüiſſent ſa vue & ſemblent l'égarer !
Toi, qui dis que la Mort doit terminer ta vie,
Sçavant Navigateur, quelle eſt donc ta manie,
D'entaſſer, aux dépens de ta tranquillité,
Des biens & des projets pour une Eternité ?
La Terre qui par-tout offre ſes dons fertiles,
Nous cache dans ſon ſein les tréſors inutiles.
Et pour flatter nos ſens, la Nature, avec ſoin,
Aux mets les plus communs, joint le goût du Beſoin.
Quand je te vois privé, par ta ſoif de connoître,
Du plaiſir d'habiter les Champs qui t'ont vu naître,

ſurer le temps avant l'invention des montres & horloges à roues & à contrepoids, eſt faite de deux petites phioles jointes enſemble par les extrémités de leur col, dont l'une eſt pleine de ſable très-délié qui s'écoule dans celle qui eſt au-deſſous par le petit trou d'une lame de cuivre qui eſt à la jointure des deux phioles. Cet écoulement dure une heure : & quand il eſt fait, on renverſe les bouteilles, en mettant celle qui eſt pleine au-deſſus, ce qui recommence l'heure de l'écoulement.

Je préfere nos Mœurs dans leur ruſticité
A l'Art qui de vos cœurs corrompt l'humanité.
Sans Maître, ſans Eſclave, ennemi de la Guerre,
L'Homme en ces lieux jouit des fruits qu'offre la Terre :
Exempt d'Ambition, loin de la ſoif de l'Or,
Dans ſon peu de beſoins il trouve un vrai tréſor ;
Et nos Chefs, ſans orgueil, des Loix ſont peu d'uſage.
L'amour de mes Sujets eſt l'heureux avantage
Qui m'éleva ſans brigue au Pouvoir ſouverain ;
Il ne décide ici que du droit incertain
De deux Rivaux jaloux du prix de la Viteſſe,
Ou des feux d'un Objet que chérit leur Tendreſſe :
Jamais d'autres débats ne réclament ma voix ;
L'Eſtime, & non la Crainte, en reſpecte les Loix.
Et dans ces Champs ſoumis, fertiles ſans culture,
Le plus rare préſent que m'ait fait la Nature
Eſt ce gage chéri de mon dernier Amour,
Qui vit périr ſa Mere en recevant le jour.
Je retrouve en ſes traits une Epouſe chérie ;
Cette fleur de ſon ſein dans la Vertu nourrie,
Mérite que mes ſoins en conſervent l'éclat,
Comme on cultive un fruit né d'un heureux Climat.
Prêt à ſuivre la Mort dans ſa ſombre retraite,
Ce tréſor eſt le ſeul que mon Ame regrette.

A ces tendres accens, Zama verſant des pleurs,
D'un Pere qui l'adore enchante les douleurs ;
Mais la voix du Génois, pour ſon Ame étonnée,
A l'attrait que Didon trouve aux récits d'Enée.

Jeune Indienne, hélas ! un feu ſecret & doux
Déjà dans vos eſprits, s'allume malgré vous.
Sage Auteur de mes jours, oſerions-nous, dit-elle,
Eſpérer de notre Hôte une faveur nouvelle ?

Voudroit-il dévoiler à nos regards discrets
L'espoir qui, vers nos Bords, a conduit ses Projets,
Et le but des travaux qu'entreprend son courage?

Colomb flatté des vœux de la belle Sauvage;
Oubliant que le Sort l'appelle en d'autres lieux;
Satisfait par ces mots ses desirs curieux.

Fin du second Chant.

Lexa juzgar bien del desempeño de ésta Theogonia, en
primero lugar, si esta Composicion es verdaderam.te un Poema
Epico: esto es, si es Relacion poetica de una Accion
maravillosa; porque tal es, la definicion que los Maestros
del Arte, dan dela Epopeya. En la proposicion del 1.º
Canto, se ve, que el designio dela Colombiada, es llevar
la fee alos Indios: y todo el discurso del Poema
todas las acciones del Heroe conspiran assi á ésta. Vease
aqui la Accion que es una, y todas las demas le son
Subordinadas: log.º sin embargo, no impide los Episodios,
como los ay en la Iliada, y en la Odysea de Homero, en
la Eneida de Virgilio, y en ningun Poema Epico, se
forma sin estas bellas accesorias. La Colombiada
esta llena de ellas; pero al egemplo delos Antiguos, y confor-
me á las reglas del Arte, ha cuidado el Autor, de unir, y
ligar estos pedazos del fondo dela obra. La conversion
y el bautismo de Zama, y su casam.to ajustado con Colom,
su prodigiosa muerte, y el misterioso sueño que ella procura
a Colom su conquistador esposo, todo esto ingeniosam.te
manejado, y bien prevenido, en el Canto 3.º atrahe
el Episodio, á la accion principal del Poema. La accion
del Poema epico, debe ser pues una de tal modo, q.e no obstan-
te, debe encerrar diversos incidentes, y admitir diversos

Catharzophes, porq.e la Epoyèya, no es vna historia que procede desnuda, y simplemente segun el orden de los echos; ni no vna Pintura, y vna Scena, donde se presentan los caracteres, y los sucesos de todas clases, y especies. El interes de la Fabula, el dela Religion, el delas costumbres, y el dela virtud, deve hallarse, y deve hacer su impresion en los Lectores. No se pueden escluir dela empresa, los obstaculos, los embarazos, las aventuras q.e forman el Nudo dela Accion, y la sobtienen, Dilatan la Conclusion, la suspenzan, y la dejan perecivir. En este Poema, el grande interes, es la Religion; Colon sobre se manifiesta animado del, sea quando esorta (1.er canto) a sus compañ.s a despreciar los peligros dela empresa: sea quando le gimna sus aventur.s con Jeffe Indio, q.e hase ynorar pap.s en los Cantos 1.o 2.o 3.o y 4.o sea quando da la señal (8.o canto) de combatir contra vna multitud infinita de Barbaros. vease en Cast.a pag.a 138. quando dize. Fieros castillanos.....

En vn Poema epico, los obstaculos, y los catharzophes forman vn interes q.e pria la curiosidad. El heroe de la Epopeya es sobre vn hombre espuesto a los contrastes, a las tempestades, a los combates, al esfuerzo delas pasiones humanas: al paso q.e sera adelantando a tram.s de sus empresas, parese que crecen las dificultades, q.e se multiplican los adversarios, y las contradiciones se hacen mas inveniblas. Pero la virtud del heroe se fortifica entre las ocasiones de vencer, y de sufrir. Este Combate entre el mismo personal de vn grande hombre, y mil incidentes acumulados vnos sobre otros, es facilmente, log.e interesa al lector, log.e le tiene pendiente, log.e le liga ala Relacion del Poema, y log.e le hase Decir q.e la accion esta imaginada con entendim.to y conducida con inteligencia.

LA COLOMBIADE,

TROISIEME CHANT.

ARGUMENT

DU TROISIEME CHANT.

RECIT de Colomb ſur ſon entrepriſe. Caractere des différens Princes de l'Europe, à qui il propoſa ſon projet. Les obſtacles qu'il rencontra. Iſabelle, Reine de Caſtille, entre dans ſes deſſeins & le fait Amiral. Regrets du peuple au départ de la Flotte. Phénomènes apperçus en mer. Le Vaiſſeau l'Alcide coulé à fond par une colomne d'eau. Un long calme ſurvient. Les vivres ſe corrompent & engendrent le Scorbut. Deſcription de cette maladie. L'eſprit de révolte ſaiſit les Matelots ; des ſignes d'une terre prochaine les appaiſent. Leur joie en découvrant des Rochers. Après avoir abordé en une Iſle dangereuſe, ils en trouvent une autre plus fertile : leur ſurpriſe d'y rencontrer un Européan qu'ils emmenent avec eux. Colomb quitte Zama pour retourner à ſes Vaiſſeaux, & laiſſe l'Inconnu raconter ſes aventures. Récit de cet Européan nommé Cerrano.

RPJCB

TROISIÉME CHANT.

ROI de ce Peuple heureux, & vous Beauté divine,
Qui voulez d'un Mortel apprendre l'origine,
Vos desirs sont ma loi. Connoissez les travaux
Qui m'ont conduit à vous par des sentiers nouveaux.

A parcourir les Mers destiné dès l'enfance,
De la Sphere étoilée on m'apprit la science.
Tous les jours, du Soleil observant le retour :
Luiroit il, me disois-je, en cent lieux tour à tour,
S'il étoit des Climats où sa clarté féconde
N'eût pour admirateurs que les Peuples de l'Onde ?
L'Antiquité m'apprend qu'au couchant de nos Mers
Des Champs (*a*) qu'on a perdus ont été découverts.
Ces récits, à mon gré, ne seroient qu'impostures,
Si leurs divers rapports n'aidoient mes conjectures :
Je les fondois sur Dieu, qui ne fait rien en vain.
Son suprême Pontife (*b*) instruit de mon dessein
L'applaudit, & son zéle excita mon courage
A porter notre Foi sur un nouveau Rivage.
Je partis. Mon Pays jaloux de mes destins,
Dédaignoit mes projets, goûtés des Rois voisins.

(*a*) Platon dit qu'au delà de l'Atlantide, il y avoit beaucoup d'Isles, plus loin un Continent plus grand que l'Europe & l'Asie, & par-delà la vraie mer. Il est surprenant que cela soit comme il l'a décrit. Théophile de Serraris rapporte que, l'an de Rome 356, les Carthaginois voulant faire des découvertes entre le Midi & le Couchant, sans autre Boussole que l'Etoile du Nord, aborderent à une Isle déserte, spacieuse, & abondante : plusieurs d'entr'eux y resterent. Sur le rapport des autres qui reviurent à Carthage, le Sénat les fit périr, afin d'ensévelir dans l'oubli la connoissance de cette découverte.

Dans l'Isle de Corve, la plus considérable des Açores, à quarante dégrés de Latitude Nord, on a trouvé une Statue Equestre de pierre ou terre cuite, entourée d'inscriptions qu'on ne put lire ; mais la figure d'homme étoit vétue comme les Américains, & montroit du doigt le Couchant, comme pour avertir qu'il y avoit plus loin des terres & des hommes. *Jean de Barcos*, Histoire des Indes.

(*b*) Innocent VIII. de la Maison de Cibo, une des plus illustres d'Italie. *Voyez Moreri.*

Mais le Ciel, à mon gré, diſpoſa l'Ibérie.
Tout y flattoit mes vœux, quand l'infernale envie
Contre moi du Monarque aigrit les Courtiſans:
Ces Serpens de l'Europe, inconnus dans vos Champs,
S'offenſoient qu'un Mortel né d'une autre Contrée,
Leur frayât ſur les Mers une route ignorée.
La borne en eſt connue à nos Navigateurs:
Le Génois, diſoient-ils, croit d'antiques erreurs.
Quand des Flots eſcarpés il trouvera l'abîme (*c*);
S'il ne peut au retour remonter vers leur cîme;
Abandonné du Ciel, loin des ſecours humains,
En vain cet Inſenſé bravera les Deſtins.
Aux craintes du Vulgaire oppoſant ma conſtance,
Mes projets combattus gémiſſoient en ſilence.
Un jour, de nos Autels j'implorois le ſecours,
Une Voix dans les Airs m'adreſſa ce diſcours;
A me le retracer ma mémoire eſt fidéle.

Colomb, quel foible obſtacle a refroidi ton zéle?
Pour mériter le prix qui t'attend au retour,
Porte mes Loix aux lieux où va finir le Jour.
Ta Foi triomphera de l'Enfer & des Ondes.
A ces divins accens, tout frémit aux deux Mondes;
Et dans le trouble affreux qui ſaiſit mes eſprits,
Un nouvel Horizon frappa mes yeux ſurpris.
De l'Océan mon vol franchiſſoit l'étendue.
Je vis vers le Couchant une Terre inconnue,
Des Monſtres, des Humains tremblans à mes regards.

Plein d'eſpoir, tout m'invite à braver les hazards.
Au Maître des Deſtins j'offre mon entrepriſe,
Et cherche dans l'Europe un Roi qui l'autoriſe (*d*).

(*c*) Le projet de Colomb rencontra bien des obſtacles, par des raiſons que l'ignorance lui oppoſoit; entr'autres qu'en allant à l'occident on deſcendoit toujours, & que, quand il voudroit revenir en Eſpagne, il ſe trouveroit dans l'impoſſibilité de remonter. *Charl.* p. 73

(*d*) Colomb avoit propoſé ſon projet à pluſieurs Cours de l'Europe. *Charlevoix*, Tome I, page 70.

Les Germains, ſous un Chef (*e*) oiſif & ſans pouvoir,
Ne pouvoient loin des Mers y ſervir mon eſpoir.
Le Nord, ſans opulence, offroit peu de reſſource.
Vers la riche Albion (*f*) je dirigeai ma courſe.
Cette Iſle, où par les Loix le Prince eſt gouverné (*g*),
Eut rempli mes deſirs, ſi ſon peuple effréné
N'eût trop longtems gémi des Diſcordes civiles.
La France, où j'eus recours, m'ouvrit ſes champs fertiles.
Du Roi qui la régit j'admirai les exploits (*h*):
Occupé des combats, s'il fut ſourd à ma voix,
Il voulut par ſes dons me fixer loin du Tage.
Dans l'Ibere, une Reine (*i*) a pour conſeil un Sage:
Ce Miniſtre, dont l'art ſert au bien des Humains,
Me rappellant près d'elle, appuya mes deſſeins.
Armer un bras qui cherche une gloire immortelle,
N'appartient, lui dit-il, qu'à l'illuſtre Iſabelle.
La Reine ouvrit les yeux, vit ſes vrais intérêts;
Me reçut dans ſon camp, y goûta mes projets,
Le jour (*k*) même où l'Afrique à ſon joug fut ſoumiſe.
Colomb, dit-elle, un Dieu conduit ton entrepriſe:
Souviens-toi qu'en tes mains ce Fer que je remets
Doit toujours te défendre & n'attaquer jamais.
Quand de nouveaux Climats s'offriront à ta vue,
Soumets par la douceur cette Terre inconnue.
Sans doute mille écueils arrêteront tes pas:
Tu ſçauras les braver pour ſervir mes Etats,
Ta Gloire, l'Univers & le Dieu qui t'inſpire.
A l'inſtant du départ déjà ton zéle aſpire;

(*e*) Frederic III, Empereur d'Allemagne.

(*f*) Nom qu'on a donné jadis à l'Angleterre, à cauſe des falaiſes ou rochers blancs qui l'environnent. *Pline*, Liv. IV.

(*g*) Henry VII, Roi d'Angleterre.

(*h*) Charles VIII, Roi de France.

(*i*) Iſabelle, Reine de Caſtille, femme de Ferdinand, Roi d'Arragon, avoit pour Chef de ſon Conſeil le Cardinal de Mendoza, Archeveque de Tolède, & Saint Angel, Receveur des Droits Eccléſiaſtiques, qui lui firent agréer le projet de Colomb. *Charlevoix*, T. I, p. 76.

(*k*) Ce fut en 1492, le jour même de la Bataille de Sainte Foi, où les Maures furent entierement défaits par les Caſtillans, que le projet de Colomb fut agréé. La domination de ces Peuples, venus d'Afrique, avoit duré en Eſpagne près de 800 ans. Cordoue étoit leur Capitale. *Mariana*, Hiſt. d'Eſpagne.

Je le vois. Qu'en ces lieux rien ne t'arrête plus ;
D'Armes & de Soldats tes Vaiſſeaux ſont pourvus.
Puiſſe le juſte Ciel répondre à notre attente.
La Princeſſe, à ces mots, voit l'eſpoir qui m'enchante ;
J'embraſſe ſes genoux, je pars ; & dans Palos (*l*),
Pour traverſer les Mers, je rejoins mes Vaiſſeaux.
Dans ce Port Eſpagnol, déjà la Renommée
Avoit d'un pas agile aſſemblé mon Armée.
Mon eſpoir, mes projets, ſçus des Princes voiſins,
Excitoient leurs Guerriers à ſuivre mes deſtins.
En portant notre culte aux confins de l'Aſie (*m*),
Jadis ils ont des Mers affronté la furie ;
Leur valeur ſe ranime à ce nouveau danger ;
Sous mes Drapeaux en foule on accourt ſe ranger.
Des Chefs qui m'ont ſuivi ſur cette Onde funeſte,
Beauté qui m'écoutez, vous voyez ce qui reſte.
Que ne puis-je exprimer leur joie & leurs tranſports,
Quand j'invoquois les Vents pour ſortir de nos Ports !
L'ardeur de ces Guerriers qu'anime l'eſpérance
M'annonçoit des exploits dignes de leur naiſſance ;
Suivis de l'appareil utile à nos deſſeins,
Nous oſions à la Mer confier nos deſtins.
Quel ſpectacle touchant s'offrit à notre vue ?
Sage Vieillard, mon Ame en eſt encore émue.
De toutes parts le Peuple aſſemblé dans nos Ports,
Pour la derniere fois croit nous voir ſur ces bords.
Des Peres, des Amis, des Epouſes en larmes,
Par leurs embraſſemens expriment leurs allarmes :
Dans l'effroi des travaux qui charmoient nos eſprits,
La Mere, au déſeſpoir, diſoit : Hélas ! mon Fils !

(*l*) Pylos ou Palos, Port de mer de l'Andalouſie, paſſoit pour avoir les meilleurs Matelots. C'eſt ce qui détermina Colomb à y faire les préparatifs de ſon voyage. Il en partit un vendredi le 3 Août 1492. *Charlevoix*, Tome I, p. 79.

(*m*) Les Guerres de la Terre Sainte, qui avoient tant coûté à l'Europe pour retirer des mains des Infidèles les Lieux conſacrés par la main du Sauveur. La huitiéme & derniere Croiſade finit en 1291. Le Pape Clément V. en fit publier une en 1311 ; mais elle fut ſans effet.

Le ſoin de ton enfance occupa ma jeuneſſe ;
Veux-tu m'abandonner dans ma triſte vieilleſſe,
Sur des Flots inconnus chercher des maux ſans fin,
Et perdre un repos sûr pour un bien incertain ?
Oui, s'écrioit l'Epouſe, en ſa douleur profonde,
L'inſenſé qui trouva l'art de voguer ſur l'Onde
Fut ſans doute un parjure, un fugitif Amant.
Evite, cher Epoux, ce terrible Elément ;
Ou partageons du moins la Mort qui te menace.
Les vieillards conſternés condamnoient notre audace,
L'enfant joignoit ſes cris aux pleurs de ſes aïeux.
Le ſentiment du Cœur toujours victorieux
Au Rivage, un moment, malgré nous nous enchaîne ;
A tant d'objets chéris nous échappions à peine ;
Ils courent ſur nos pas, les baignent de leurs pleurs.
La voile offerte aux Vents redouble leurs douleurs :
La plainte en retentit ſur le liquide abîme.
Quand des plus hauts Rochers le Jour dora la cîme,
Nous les voyons déjà ſe perdre dans les Cieux :
Chaque objet qui nous fuit devient plus précieux ;
Et n'en conſervant plus qu'une image funeſte,
L'immenſe aſpect des Eaux eſt le ſeul qui nous reſte.
Nos Navires, plus prompts que l'Oiſeau qui fend l'Air,
Laiſſent bientôt au loin un Détroit (*n*) où la Mer
S'avance entre l'Europe & l'Africain rivage :
Un mont (*o*) qui touche au Ciel en garde le paſſage ;
Sa forme de Géant, ſont Front audacieux,
En menaçant les Mers, ſemblent porter les Cieux.
A peine à nos regards il fuyoit dans la Nue,
Que des Iſles ſans nombre enchantent notre vue.

(*n*) Le Détroit de Gibraltar, qui ſert de communication de l'Océan à la Méditerranée.

(*o*) L'Atlas, haute montagne d'Afrique, au Détroit de Gibraltar. Les Poëtes ont feint que c'étoit un Géant que Perſée pétrifia en lui montrant la tête de Méduſe, & que Jupiter lui donna la commiſſion de porter le Ciel ſur ſes épaules.

Là, ſont les Champs (*p*) fameux où la Gréce, autrefois,
Crut trouver chez les Morts le prix de ſes exploits :
Pour mieux vous crayonner ce merveilleux Rivage,
Penſez que vos Climats en ſont la vive image.
De ces lieux ſéducteurs j'eus peine à m'arracher ;
Mais les Vents vers vos Bords appelloient le Nocher,
Ils ſecondoient nos vœux ; & la Plaine liquide
De prodiges divers étonnoit l'œil timide.
Sous ſon poids, la Baleine y comprimoit les Eaux.
Des Feux (*q*) qui voltigeoient, pourſuivoient nos Vaiſſeaux.
Ici, d'un verd brillant (*r*) le jour peignoit les nues ;
Là, des colomnes (*s*) d'Eau dans les Airs ſoutenues,
Portant les Flots aux Cieux, retomboient dans les Mers.
Ce Phénomène, hélas ! commença nos revers :
Sous la chûte des Eaux l'Air gémit, & l'Alcide
Fondit à nos regards dans la Plaine liquide,
Comme un nuage épais diſſipé par les Vents ;
Ce prodige ſembla fixer les Elémens.
Sur l'Antenne immobile on voit tomber les Voiles ;
Le Nautonnier captif ſous les mêmes Etoiles,
Plus laſſé du repos que du trouble des Mers,
Redemande bientôt au Dieu de l'Univers
Ces Vents, dont tant de fois il maudit l'inconſtance.
Des alimens ce calme épuiſe l'abondance ;
Mille Inſectes cruels, nés des feux du Soleil,
Corrompent (*t*) nos liqueurs, nous privent du ſommeil.

(*p*) Les Iſles Canaries ou Fortunées, étoient les Champs Elisées des Grecs.

(*q*) Le feu S. Elme, exhalaiſon enflammée qui s'attache aux mats & aux antennes des Vaiſſeaux. Les Anciens l'appelloient *Helena* quand elle paroiſſoit ſeule, & Caſtor & Pollux quand il en paroiſſoit deux ;

Quorum ſimùl alma Nautis
Stella refulſit.

(*r*) Sous la Zône Torride, on voit ſouvent des nuages couleur d'Emeraude. On y trouve auſſi des Baleines. On en a pris, vers les Antilles, qui avoient cent pieds de long. Le P. Donaglia rapporte qu'au Chily il y en a plus qu'en aucun autre lieu du Monde, & de ſi grandes qu'on les prend quelquefois pour des Iſles flottantes.

(*s*) Les colomnes d'eau, ou trompes, ſe forment par un tourbillon de vent qui attire l'eau de la mer juſques au plus haut de l'air. Quand ce tamis d'eau crève ſur quelque vaiſſeau, il le fait couler à fond. Tous les Voyageurs parlent de ce Phénomène.

(*t*) Les proviſions des Vaiſſeaux ſe cor-

Dans l'Air contagieux ce poiſon qui s'allume,
Anéantit nos ſens que la chaleur conſume ;
La foibleſſe du corps paſſe juſqu'à l'eſprit ;
Par la crainte des maux la Santé dépérit ;
Chacun gémit envain du feu qui le dévore ;
La Pitié ſe refuſe au Mourant qui l'implore :
Et le Lâche tremblant de périr par la Faim,
Dans l'abîme des Eaux termine ſon deſtin.
Pour combler tant d'horreurs, le Démon de l'Envie
Me fit de la Révolte éprouver la furie.
Cette Hydre audacieuſe, en voilant ſes deſſeins,
Rampoit de mâts en mâts, y verſoit ſes venins.
Déjà les Nautonniers, ſourds aux cris du Pilote,
D'un murmure effrayant font retentir la Flotte :
Pinzon, qui les conduit, ne connoit plus de Loix,
Il menace, & l'Enfer parle ainſi par ſa voix :

Colomb, quitte l'eſpoir de voir un nouveau Monde ;
Plus loin qu'aucun Mortel arrivé ſur cette onde,
Ton cœur ambitieux doit être ſatisfait :
Pour fuir le deshonneur d'un ſuccès imparfait,
De tant de Chefs péris dans ta courſe funeſte
Veux-tu, par plus de maux, ſacrifier le reſte ;
Et d'écueils en écueils affrontant les hazards,
D'un projet chimérique éblouir nos regards ?
Deux fois l'Aſtre des Nuits a montré ſes trois faces,
Depuis qu'au gré du Sort nous voguons ſur tes traces :
Ceſſe tes vains travaux ; & pour ſauver nos jours,
D'un Vent propre au retour invoque le ſecours :
C'eſt l'unique parti qui reſte à ta prudence :
Le déſeſpoir nous force à braver ta puiſſance.

rompent ſouvent en paſſant la Ligne ; &, dans les voyages de long cours, donnent le Scorbut aux Matelots. L'Amiral Anſon rapporte que pluſieurs de ſes gens, qui en étoient attaqués, mangeoient avec appétit, parloient avec vigueur, & que ſi on les remuoit d'un côté du vaiſſeau à l'autre, meme dans leurs Branles, ils expiroient à l'inſtant. Voyez *Anſon*, T. I, p. 266, & ſuiv.

De ces eſprits troublés loin d'aigrir la fureur,
En flattant leurs deſirs, j'en modérai l'ardeur.
Avant que le Soleil eût fait place aux Etoiles,
Vers l'Europe, à pas lents, je dirigeois mes Voiles.
Dans notre effroi, quel charme arrête nos Vaiſſeaux!
L'Onde apporte à nos yeux des branches d'arbriſſeaux:
Les Nymphes de vos Mers, par nos pleurs attendries,
Nous préſentent les fleurs qu'enfantent vos prairies:
Vos Oiſeaux, dont le vol ſuit nos Arbres flottans,
Charment au ſein des maux nos eſprits inconſtans.
Pour en combler les vœux, le Ciel, qui me ſeconde,
Fait planer ſur les Airs un peuple né dans l'Onde;
Et ces Hôtes des Flots, en Oiſeaux (*u*) transformés,
Qui fuyoient, par eſſains, nos Pêcheurs affamés,
Comme un nuage épais dans leurs filets s'abîment.
Ces ſecours nourriſſans au travail nous raniment.
Dans l'oubli du retour l'impatient Nocher,
Le ſoir, vers l'Horizon penſe voir un Rocher;
Mais l'éclat du Soleil effaça ce Rivage
Dont la Nuit à nos vœux embelliſſoit l'image.
Le Jour renaît encore; & trompant nos deſirs,
De mon peuple incertain redouble les ſoupirs.
A leurs yeux inquiets nos maux ſont ſans reſſource.
Moi qui, la ſonde en main, ſur les Mers ſuis ma courſe,
J'annonçai, ſans effroi, qu'à la clarté des cieux
Un Port déjà prochain s'offriroit à nos yeux.
Si mon ſçavoir, leur dis-je, abuſe votre attente,
Mon ſort eſt en vos mains; & mon ame conſtante,
Sans craindre vos Arrêts, en ſubira les loix.
Leur ſilence, à ces mots, applaudit à ma voix.
Grand Dieu! par ton ſecours j'en remplis la promeſſe!
Un de mes Nautonniers, dont l'œil veilloit ſans ceſſe,

(*u*) Dans la Mer Atlantique, il y a des Poiſſons volans qui ſont la proie des Dorades & des Bonites. La Bonite eſt de la figure d'un gros Maquereau; on la voit ſauter dix à douze pieds de haut pour attraper ces Poiſſons volans, dont la Mer eſt quelquefois couverte. *Charl.* Tome I, p. 23.

S'écria dès l'Aurore, en nous tendant les bras,
Terre, Terre ; avançons, abordons ces Climats.
Sur le tillac, en foule, on s'aſſemble ; on ſalue,
On annonce à grands cris cette Plage inconnue.
L'Eau douce, qui des Monts s'échappoit par torrens,
De leurs lits ſur la poupe appelle les Mourans.
Si jamais votre vie à la ſoif fut en proie,
Vieillard, à cet aſpect vous concevez leur joie.
Un inſtant à nos yeux change tous les objets.
L'Eſpagnol, qui déjà condamnoit mes projets,
Croit que, pour moi, le Ciel enfante des prodiges :
Il ſe jette à mes pieds, en baiſe les veſtiges :
Homme inſpiré de Dieu, dit-il avec tranſport,
De nos jours déſormais régle à ton gré le ſort :
Dans ce Port qu'à nos vœux l'Onde propice accorde,
Régne, & ſous ton pouvoir enchaîne la Diſcorde.

A ces mots, s'élançant ſur de légers Canots,
Les Chefs que je choiſis me ſuivent ſur les Flots.
Des Nochers curieux & pleins d'inquiétude
A peine mon courroux retient la multitude ;
Mais l'Eau, ſans profondeur, en arrête l'effort,
Et défend aux Vaiſſeaux de s'approcher du Port.
Là, des Dragons (*x*) marins vers nos Barques s'avancent,
Les briſent, & ſoudain ſur nos Rameurs s'élancent.
Deux des miens en péril pouſſoient des cris perçans ;
J'accours : mon dard atteint un Monſtre à triples dents ;
Le ſang coule, & d'effroi ces Vautours diſparoiſſent.
A ſe rejoindre au Port nos Pirogues s'empreſſent.
De la Reine Iſabelle il prit le nom fameux.
O ſéjour trop fatal ! Quoi ! pour tromper nos vœux,

(*x*) Le Requin ou Chien de Mer qui dévore les hommes, ſe tient toujours à l'entrée des Riviéres, & a toujours à ſa ſuite des Poiſſons qu'on nomme ſes Pilotes. Il a trois rangs de dents fort aigues ; les meres portent leurs petits tout formés dans leur ventre. Si on les jette dans la Mer en éventrant la mere, ils nâgent d'abord très-bien.

Le Ciel aux Animaux deſtina ces aſyles !
La Terre, au lieu de fleurs, y produit des Reptiles ;
Les Inſectes de l'Air y rongent les Forêts :
Le Caméléon, prompt à déguiſer ſes traits,
Des Flatteurs de nos Rois y préſente l'image :
Et ces lieux, où le Tigre exerce en paix ſa rage,
D'un fruit doux (*y*) & funeſte enchantent nos regards :
La ſoif, pour en gouter, brave tous les hazards ;
Nous trouvons le trépas où nous cherchions la vie.
D'un trouble convulſif notre audace eſt ſuivie :
Les plus ardens, en proie à ce poiſon trompeur,
Dans leurs yeux égarés expriment leur douleur.
Lorſqu'à fuir ces Deſerts la prudence m'invite,
Pour la premiere fois un doute affreux m'agite.
Dans l'orage un Palmier, battu des Vents divers,
Ne ſçait de quel côté ſe plier dans les Airs ;
Tel, au gré des Deſtins, je flottois dans ma courſe.
Pour rejoindre nos Ports, ſans vivres, ſans reſſources :
Ah ! diſois-je en moi-même, où trouver les Climats
Où le Ciel m'ordonna de diriger mes pas ?
Quand la Terre & les Mers trompent notre eſpérance,
Comment de mes Guerriers ranimer la conſtance ?

Jugez de mes tourmens, ô vous qui m'écoutez !
Et du Dieu que je ſers concevez les bontés.
Tandis qu'en frémiſſant je rejoignois ma Flotte,
Par ſon ordre, vers moi s'avançoit un Pilote
Qui m'annonce à grands cris que, plus loin, vers le Nord,
Une autre Iſle apperçue offre un plus heureux Port.

Du

(*y*) La Mancinille, fruit ſemblable à la pomme d'Apis, doux à la bouche, & d'une ſi bonne odeur qu'il donneroit envie d'en goûter, ſi on n'en connoiſſoit le danger. Le Mancinillier croît au bord de la Mer. Les Poiſſons qui en mangent le fruit meurent & deviennent un poiſon. Les feuilles & l'écorce de cet arbre jettent un lait dont les Caraïbes empoiſonnent leurs fléches. Le venin en eſt ſi ſubtil, que, quand ils s'en ſervent, ils détournent le viſage, de peur qu'il n'en jailliſſe dans leur yeux. *Frezier, le P. Plumier Minime.*

Du Rivage où le Ciel éprouvoit ma conſtance ;
Juſqu'aux fertiles Bords où ma Flotte s'avance ;
Je vogue ; & mon Eſquif eſt aidé des Zéphirs.
La Tortue, en ces lieux, prévenant nos deſirs,
Redonne à nos mourans une nouvelle vie :
A ſe déſaltérer le fruit mûr les convie ;
Nul repentir ne ſuit le plaiſir d'en goûter ;
Et quand du Champ liquide on oſa s'écarter ;
En immenſes forêts cette Terre abondante,
Pour réparer nos Mâts, comble enfin notre attente.
Là, des Pins dont le front touche aux voûtes des Airs ;
Sous nos coups, par leur chûte ébranlent ces Déſerts.
Pour la premiere fois, l'Aſtre qui nous éclaire
Dans ces Bois éclaircis répandit ſa lumiére ;
Tandis que mille bras en coupoient les rameaux,
Pour chercher des humains j'errois ſur les côteaux ;
Lorſque de longs ſoupirs ſortirent d'un feuillage
Qui d'un ruiſſeau paiſible ombrageoit le rivage.

Vers ces triſtes accens je dirigeois mes pas ;
Un Homme décharné qui me tendoit les bras
Sous des peaux d'Animaux, par ſa figure affreuſe,
Me fit craindre d'un Ours l'approche dangereuſe.
Lui, par mes vêtemens, inſtruit de mes deſtins,
S'empreſſe de calmer mes eſprits incertains.
Ses pleurs, à mon aſpect, fondent comme un nuage
Dont le froid des Hyvers a formé l'aſſemblage,
Et qu'un Zéphir diſſipe & répand par torrens.

Au nom du Ciel, dit-il, guidez mes pas errans ;
Sans eſpoir dans mes maux, ſeul depuis ſept années
Je traîne en ces Deſerts mes triſtes deſtinées.
Changez-en la rigueur, je les livre en vos mains ;
Que du moins je périſſe au milieu des humains !

Surpris en ces Climats d'entendre ſon langage,
Je l'approche, l'embraſſe & le mene au rivage.
Les Cieux, ſans doute, alors me prêtoient ſon ſecours.
C'eſt lui, belle Zama, qui vous rend mes diſcours;
Puiſſent-ils un moment captiver vos oreilles!

L'Indienne enchantée écoute ces merveilles,
En veut chercher la ſource, & ſçavoir quels revers
Livra ce malheureux aux monſtres des Deſerts.
(Des récits ſurprenans la Jeuneſſe eſt avide).
Pour crayonner ſon ſort, l'Interprête timide,
Par l'ordre de Colomb, prépare ſes pinceaux.
Le Génois, que la Nuit rapelle à ſes Vaiſſeaux,
Prend congé du Vieillard; & courant au Rivage,
De la Beauté qu'il quitte il emporte l'image.
A ſon départ, Zama, dans un trouble indécis,
Du ſort de l'Interprête écoute les récits.

Fille d'un Roi chéri, pour remplir votre envie,
Par des traits raccourcis je vous peindrai ma vie:
Ce tableau peu d'inſtans doit occuper vos yeux.
Mon nom eſt Serrano (z): né de pauvres Aïeux,
La Santé, la Vertu furent mon héritage.
Ces biens, que rarement le riche eut en partage,
De mon état paiſible aſſuroient le bonheur,
Quand trahi par l'objet qui raviſſoit mon cœur,
D'un confident chéri j'implorai l'aſſiſtance.
Sa froideur pour mes maux trompa ma confiance.
L'Ingrate que j'aimois, mépriſant mon courroux,
M'apprit que mon ami deviendroit ſon époux.

(z) Eſpagnol qui, dans une tempête, ſe ſauva ſeul dans une Iſle déſerte, près de l'Iſle de Cuba, où il vécut pendant quatre ans expoſé à tous les malheurs qui ſuivent un pareil ſort. L'Auteur a avancé le tems de ce naufrage, qui n'eſt arrivé qu'après la découverte de l'Amérique, comme étant fort poſſible qu'avant ce tems un vaiſſeau y eut été jetté par la tempête. *Hiſt. des Incas.* T. I, p. 7.

Accablé, pourſuivi du trait qui me déchire,
D'un Pilote Eſpagnol je monte le Navire,
Et l'Eurus (*a*) en fureur nous jette en des Climats
Où nuls Européans n'avoient porté leurs pas.
Nous franchiſſions la Mer qui de vous les ſépare,
Lorſque notre Vaiſſeau fut pris par un Barbare:
Pour nous abandonner au mépris de ſa Cour,
Ce Tyran, par orgueil, nous conſerva le jour.
Dès qu'inſtruit de ſes mœurs j'entendis ſon langage,
La ruſe où j'eus recours nous ſauva de ſa rage.
Notre Art dans les Combats, propre à ſa cruauté,
En flattant ſes projets, adoucit ſa fierté.
Bientôt de nos conſeils ne prenant plus d'allarmes,
Pour ſervir ſes fureurs, il nous rendit nos Armes:
Je promis, par mes ſoins, d'en remplir ſes Etats,
S'il nous étoit permis de revoir nos Climats.
Un Fils de notre Chef demandé pour ôtage,
Par un Traité conclu, rompit notre eſclavage.
Son Pere qui d'accord ſignoit nos faux ſermens,
En eſt reſté le gage, & livra ſes vieux ans
Pour ſauver du trépas l'objet de ſa tendreſſe.
Des périls, me dit-il, éloigne ſa jeuneſſe:
Loin de gémir pour moi, ſonge à briſer ſes fers;
Pars, & ſans différer prends la route des Mers.
A ce Chef généreux répondant par mes larmes,
J'obéis; mais, hélas! ſon cœur rempli d'allarmes
De nos jours malheureux ignoroit le deſtin.
A peine nous quittions ce Rivage inhumain,
Que ſur l'Onde, où s'éléve un orage effroyable,
Notre Vaiſſeau briſé fond ſur un Banc de Sable.
Chacun fuit le trépas ſur de légers Canots:
Mais le danger preſſant d'abîmer dans les Flots

(*a*) Le vent d'Eſt.

Nous rend tous ennemis. Le Pilote perfide
Livre aux Mers les Rameurs dont le poids l'intimide :
Et malgré nos efforts, nos Eſquifs renverſés
Sur la Vague en fureur nous jettent diſperſés.
Ecraſé par les Flots qui battoient le Rivage,
Dans le creux d'un Rocher j'en évitai la rage.
Qui pourroit exprimer, en ces momens d'horreur,
Les divers ſentimens qui déchiroient mon cœur.
Où ſuis-je, me diſois-je ? Eſt-ce un Deſert aride ?
Chez des peuples cruels ſi le malheur me guide,
Quel ſera mon deſtin ? Où fuir ? Quoi ! dans ces lieux,
Nuls de mes compagnons ne s'offrent à mes yeux !
Je me vois à regret échappé du naufrage.
L'eau qui calma ma ſoif ranimant mon courage,
Ramena dans mon Ame un moment de bonheur ;
J'en jouis. La nuit vint ; & malgré ma terreur,
Sur un arbre élevé que je pris pour aſyle,
Ma fatigue fit naître un ſommeil plus tranquille
Qu'aux lits où la Molleſſe endort ſes favoris.
Dès que l'éclat du Jour réveilla mes eſprits,
J'invoque l'Eternel, & retourne au rivage.
J'y vois notre Navire échoué ſur la Plage.
Quel déplorable aſpect pour mon cœur attendri !
Le Fils du Capitaine, & ſon Frere chéri,
Dans les bras l'un de l'autre avoient perdu la vie.
D'autres Morts, que la Mer rejettoit en furie,
Sur le ſable étendus, redoublerent mes pleurs.
Déchiré par la faim, en plaignant leurs malheurs,
De leurs vivres épars je ſaiſis l'héritage.
Ces ſecours précieux, que j'emporte à la nage,
Bientôt ſont épuiſés ; & ces Climats deſerts
Ne m'offroient d'aliment que la pêche des Mers.
Sans armes, ſans filets, abbreuvé d'une ſource,
Un coquillage exquis fut ma ſeule reſſource.

J'en enflammai l'écaille au feu pris d'un Rocher.
Dans le frivole eſpoir d'attirer le Nocher,
A nourrir ce Fanal j'employois mon adreſſe.
Le Tems qui, par degrés, augmentoit ma triſteſſe,
Uſa mes vêtemens; & brûlé du Soleil,
Quand ſous d'épais roſeaux je cherchois le ſommeil,
Des Reptiles marins y menacent ma vie.
Sous les antres, je vois des Tigres en furie;
Et d'écueils en écueils la Faim qui me pourſuit,
Prête à m'enſévelir dans l'éternelle Nuit,
Force mon déſeſpoir à changer de retraite.
Dans l'horreur, qui par-tout ſuit ma courſe inquiete,
Sur un Mont eſcarpé je m'ouvrois des ſentiers:
Les Champs qu'il dominoit abondoient en Palmiers.
Ma peur, à cet aſpect, un moment diſſipée,
Laiſſe de mon bonheur ma Raiſon occupée.
Quoi! dis-je: en ces beaux lieux je régne; & de mes jours
Nul injuſte Mortel ne peut troubler le cours!
Je n'y crains ni l'Amour, ni la fureur des armes!
Cette joie à l'inſtant fut changée en allarmes.
Des Géans, que je vis au travers des buiſſons,
Dévoroient à l'envi deux de leurs compagnons.
En fuyant ce tableau dont frémit la Nature,
D'un feuillage agité je crains juſqu'au murmure;
Mon ombre eſt à mes yeux un Géant qui me ſuit.
Enfin, du haut d'un Roc, où l'effroi me conduit,
J'apperçois un Vaiſſeau que la Mer me préſente.
L'œil fixe vers ces Mâts ſi chers à mon attente,
Mes ſens de ma Raiſon n'écoutoient plus la loi;
Je friſſonnois, mes mains ſe ſerroient malgré moi.
Le ſoir vint, ce Vaiſſeau diſparut à ma vue.
Par mon deſir trompé, ma douleur plus aigue
Demandoit aux Deſtins de terminer mes jours;
Mes larmes, des ruiſſeaux avoient groſſi le cours;

Mes ſanglots aux Rochers exprimoient mon martyre.
Soupirs, chers à mon cœur, par vous ſeuls je reſpire!
Colomb vous entendit dans ces brûlans Climats,
Où pour changer mon ſort le Ciel guida ſes pas.
Il ſçut par mes récits, qu'étoufferent ma joie,
A quels tourmens cruels mon Ame étoit en proie,
Et les lieux où jadis je languis dans les fers.
Oublions aujourd'hui les maux que j'ai ſoufferts,
Puiſque dans les liens j'appris votre langage.
Mais, hélas! notre Chef y reſte pour ôtage.
Colomb, pour l'en tirer, bravoit les Aquilons,
Quand leur vol, qui vers vous portoit nos pavillons,
Nous força d'aborder votre heureuſe retraite.
A mon Libérateur j'y ſervis d'Interprête.
Zama, daigne m'entendre, & plaindre mon malheur;
De mes Deſtins le Ciel adoucit la rigueur.
Il dit, on le conſole; & la Nuit qui s'avance
Sur les pas du Sommeil améne le Silence.

Fin du troiſiéme Chant.

LA COLOMBIADE,

QUATRIEME CHANT.

ARGUMENT

DU QUATRIEME CHANT.

LES Démons, irrités de n'avoir pu ſubmerger la Flotte Eſpagnole, envoient Zémès, Divinité Indienne, ſupplier l'Amour de rendre Colomb amoureux de Zama. L'Amour vole vers l'Amiral & lui peint en ſonge les charmes de la jeune Sauvage. Colomb ſe réveille & va trouver le Vieillard. Jeux des Habitans de cette Iſle. Deſcription des Amours de Zama & de Colomb. Reproches des Eſpagnols ſur le retardement de l'Amiral. Un Ange lui apparoît & le fait rougir de ſa foibleſſe. Marcouſſy le ramene à ſa Flotte. Son départ. Regrets de Zama. Elle prend un Canot pour ſuivre Colomb. Fieſqui, ſéparé de la Flotte, l'enleve avec ſa compagne Zulma.

RPJCB

QUATRIEME CHANT.

LE Jour prêt d'éclairer l'Horiſon des Chinois *(a)*,
Quittoit cet Hémiſphere où l'illuſtre Génois,
Par les ſoins de Morphée, oublioit ſes allarmes.
Dans cette Iſle où Zama l'enyvra de ſes charmes,
Sur les fleurs que Phœbus brûla par ſon ardeur,
Diane & les Zéphirs répandent leur fraîcheur.
Les voiles de la Nuit couvrent l'œil qui ſommeille,
Tout ſe livre au Repos ; mais Satan toujours veille
Et voit les Caſtillans braver ſes attentats.
Furieux, il envoie un Chef de ſes Etats
Joindre ſes traits vengeurs aux armes de Cythere.

Zémès (*b*), Démon ſubtil que l'Indien révere,
Fit par cette entrepriſe éclater ſon ſçavoir.
Pour déguiſer ſes traits, un magique pouvoir
Rendit ſon front plus doux, ſes ailes plus agiles ;
Le ton perſuaſif, il le prit des Sibylles.
Suivi des Arts trompeurs qu'il enſeigne aux Humains,
Il franchit de Pluton les brûlans ſouterreins.

Là, d'un œil ſatisfait, il voit à la torture
La Volupté, l'Orgueil, l'Envie & l'Impoſture.
Du centre de la Terre, il paſſe ſur les Mers,
Joint Cythére ; & bientôt élevé dans les Airs,
Du Dieu qui fait aimer il découvre l'aſyle.
Le charme des Deſirs en rend l'accès facile ;

(*a*) La Chine eſt à peu près l'Antipode des Antilles.

(*b*) Au commencement du premier Chant, l'Auteur a ſuppoſé que les Démons adorés au nouveau Monde étoient les mêmes qui, ſous d'autres noms, avoient eu des Autels dans le Paganiſme ; ainſi on ne ſera point étonné que l'Amour ſoit ici perſonnifié : Satan, pour perdre les humains, s'eſt toujours ſervi de toutes les paſſions propres à les ſéduire.

Sous des traits enchanteurs y voltigent les Jeux ;
Les Songes, les Tranſports, le Sourire & les Vœux
D'un ſilence expreſſif y prennent le langage.
L'Eſpoir qui vers le Temple entraîne notre hommage,
N'y trouble les Echos que du bruit des Soupirs ;
Mais qui de ce Séjour veut goûter les plaiſirs,
En voit en peu d'inſtans diſparoître les charmes :
Le Temps qui les détruit, les transforme en Allarmes.
La Ruſe, le Mépris, l'Ennui, les faux Sermens
Dans leurs détours trompeurs enchaînent les Amans ;
Quand de ce noir Dédale ils ont franchi l'abîme,
De l'Art qui les trahit devenu la victime
Leur cœur, de vains remords, eſt ſans ceſſe agité.
Ce lieu baigné de pleurs charma ta cruauté,
Meſſager des Enfers ! & pour ton entrepriſe,
De ce Palais ouvert l'abord te favoriſe.
Ton vol perce la foule, & ton front radieux
Déguiſe en vain ton être au plus puiſſant des Dieux :
Près de ſon lit de Roſe, où ſurveillent les Graces,
Quoique du fier Zémès la Nuit cache les traces,
Son approche eſt connue. Une ſombre vapeur
Obſcurcit l'Air rempli d'une ſecrete horreur ;
L'odeur du ſoufre eſt jointe aux parfums de Cythère.
A ce mêlange affreux, le Dieu qu'on y révere
Ecarte la Molleſſe & s'arrache au Repos,
Le Sommeil qu'il combat porte ailleurs ſes pavots.
Le Jour naît ; & l'Eſprit ſorti du ſombre abîme,
Près du Fils de Vénus en ces termes s'exprime.

Immortel, dont on craint & chérit les liens,
Tout conſpire à ta gloire : un Dieu des Indiens,
Pour étendre tes droits, vient ſe joindre à tes armes.
Je regne au nouveau Monde où triomphent tes charmes :
N'auras-tu des rigueurs que pour l'autre Univers ?
En Europe, tes dons ſont ſuivis de revers ;

Plutus qui les obtient en corrompt les délices.
On vit des Rois fameux, ſoumis à tes caprices,
Au gré de tes deſirs prodiguer leurs tréſors.
Dans la Guerre & la Paix, par de ſecrets reſſorts,
Des grands événemens toi ſeul es le mobile :
Thémis même à tes pieds voit la Vertu fragile.
Chez mon peuple Sauvage exempt de tes fureurs,
Par la main des Plaiſirs, tu verſes tes faveurs ;
Tes Feux moins combattus en ont moins de puiſſance.
Nul Amant irrité n'y punit l'inconſtance :
Et banniſſant des cœurs la Jalouſie & l'Art,
Amour ! en ces climats tu marches ſans poignard.
Viens de tes paſſions y répandre l'yvreſſe :
Zama, qui du Printemps y ſemble la Déeſſe,
Peut changer d'un coup d'œil les projets d'un Mortel
Qui des Dieux Indiens veut renverſer l'Autel.
Jamais Européan n'aborda nos Rivages.
Colomb, pour les chercher, a bravé les orages :
Avant que ces beaux lieux enchantent ſon réveil,
Viens avec tes ardeurs embraſer ſon ſommeil.
Que dans l'inſtant Zama brûle des mêmes flâmes ;
Perce-les de ces dards qui portent dans les ames
La fureur des deſirs & l'oubli du devoir.
Il dit. L'eſpoir flatteur d'étendre leur pouvoir
Des Hommes & des Dieux ſéduit la confiance.
L'Amour prend ſon carquois, ſourit, ſe plaît d'avance
A régner en Tyran dans un monde où ſes feux,
Sans dévorer les cœurs, en rempliſſoient les vœux.
Le charme de ſes traits, qu'il change en amertume,
Empoiſonne les airs que ſon ſouffle parfume.
D'un ſeul vol il s'élance aux lieux où ſa fureur
Sacrifia Didon (*c*) à ſon ingrat vainqueur ;

(*c*) Enée abandonna Didon à Carthage, Ville ſituée ſur la Côte du Nord de l'Afrique, à peu près où eſt aujourd'hui Tunis.

Et paſſant au-de-là des Colomnes (*d*) d'Alcide
Il voit l'iſle (*e*) où Renaud fut porté par Armide.
La Terre à ſes regards enfante mille fleurs ;
Les Oiſeaux ſous l'ombrage expriment leurs ardeurs ;
Les Habitans des Mers s'enflamment dans les Ondes.
Cette Divinité qui peuple les deux Mondes,
Sans conſulter l'Aimant, trouve aiſément le Port
Où la flotte Eſpagnole eſpere un meilleur ſort.
Quels lieux ſont inconnus au Dieu de la Tendreſſe !
Les flatteuſes Erreurs, qu'inſpire ſon Yvreſſe,
Dans l'Iſle du Bonheur arrivent ſur ſes pas :
La Jeuneſſe enchantée en goûte les appas,
Un Songe, ſous les traits du plus ſubtil génie,
Crut trouver dans la nuit l'Indienne endormie.
Loin que cette Beauté fût livrée au Sommeil,
Sur l'écorce d'un Arbre, au lever du Soleil,
Déjà des Caſtillans elle a peint (*f*) la parure :
Les faits de l'Amiral, ſon maintien, ſon armure,
A ſes yeux attentifs ſemblent encor préſens ;
Elle croit de ſa voix entendre les accens :
Sous ſes doigts expreſſifs, qu'aſſervit ſa penſée,
Quoiqu'en peu de momens l'image en fût tracée,
Aucun trait du Héros ne manquoit au tableau.
Tandis que l'Amour même en conduit le pinceau,
Dans le profond ſommeil que le Travail fait naître,
Des ſonges du Génois ce Dieu ſe rend le maître.
Sans art, ſans vêtemens, ſous les traits de Cypris,
La Fille du Vieillard enflamme ſes eſprits,

(*d*) On appelle Colomnes d'Hercules les Montagnes de Calpé & d'Abila au Détroit de Gibraltar, où ce Héros borna ſes Voyages.

(*e*) Armide, par ſon Art Magique, tranſporta Renaud dans une des Iſles Fortunées, appellées aujourd'hui Canaries.

(*f*) Les Indiens avoient le talent de ſe faire entendre par le pinceau, en repréſentant les objets matériels par leurs propres Images. Les Méxicains deſſinerent les Soldats de Cortez, armés & rangés en bataille, ainſi que leurs Chevaux, avec une action & une vérité ſingulière. *Solis*, Hiſt. Mexiq. T. I, p. 166.

Non d'un feu modéré qu'approuve la Nature ;
Mais de ces feux ardens dont la Raiſon murmure,
Que rien ne peut éteindre, & qui font négliger
L'amitié, le devoir, la honte & le danger.

L'Enfer triomphe. Il voit que, par ſes artifices,
De l'Amour un Héros ſuit les bouillans caprices.
Colomb, plein des attraits qui troubloient ſon ſommeil,
Dès que l'aube du Jour éclaire ſon réveil,
Du pere de Zama cherche l'heureux aſyle.
Le Vieillard, qui déjà quittoit ce lieu tranquille,
Armé de ſon carquois, ſuivi de ſes amis,
Au lever du Soleil offroit ſes vœux ſoumis.
Tel Milton nous dépeint qu'à l'Aurore nouvelle
Adam rendoit hommage à l'Eſſence éternelle,
D'un front noble & ſerein, que n'offuſquoit jamais
Ni le feu des liqueurs, ni la vapeur des mets.
Dans ta frugalité, trop fortuné Sauvage !
De l'Auteur (*g*) de mes jours je retrouve l'image :
Pendant les cent Hyvers qu'ont duré vos reſſorts ;
La tranquillité d'ame & la ſanté du corps,
Furent à l'un & l'autre un don de la Sageſſe :
Qu'à votre exemple, ardente à braver la Molleſſe,
J'hérite de vos mœurs ! Puiſſent un jour mes Vers
Des recherches du Luxe affranchir l'Univers.
Mais mon vol trop hardi craint le deſtin d'Icare ;
Muſe, ſoutiens mes pas dans l'Inde où je m'égare.

Suivons notre Héros ſur cet autre Horizon.
Déjà dans ces beaux lieux l'amante de Titon
Voit l'Indien ſe joindre au Génois qui s'avance ;
Viens, dit l'heureux Vieillard, je cherchois ta préſence :

(*g*) Le Pere de l'Auteur, âgé de près de cent ans, vivoit encore ſans aucune infirmité dans le tems que ce Chant a été compoſé. L'égalité de ſon ame, ſa frugalité, & ſa raiſon éclairée, le faiſoient comparer aux plus ſages Philoſophes de l'Antiquité.

Dans d'utiles travaux, vois nos amuſemens :
Nos fléches, nos filets, nos ſimples alimens,
Nos danſes en l'honneur du Dieu de la contrée,
De nos jours toujours purs partagent la durée.

L'Amiral curieux d'obſerver ces Climats,
Embraſſe le Vieillard & vole ſur ſes pas.
Sans doute, un tendre eſpoir l'entraînoit ſous l'ombrage.
Au Jour naiſſant Zama joint la troupe Sauvage :
Ses appas ſont ſans voile ; & dans ſa nudité,
Comme Diane armée, elle en a la beauté.
Le feu de ſes regards ranime la verdure ;
Ses compagnes près d'elle ont la même parure ;
Mais leur éclat s'éclipſe au charme qui la ſuit,
Comme aux rayons du Jour les Aſtres de la Nuit.
D'un pas léger la Nymphe arrive à la Montagne ;
Au milieu des Forêts le Génois l'accompagne.
Dans un ſentier rapide, il lui ſert de ſupport,
Des branches qu'elle craint rompt le premier effort ;
Y cueille des fruits mûrs, & d'une main tremblante
Les choiſit & les offre à l'objet qui l'enchante.
Le déſir de lui plaire embraſant tous les cœurs
Chaque jour à la courſe anime les Chaſſeurs.
Leur fléche atteint l'Oiſeau qui dans l'air ſuit ſa route,
L'Hôte des Bois ſe livre aux piéges qu'il redoute ;
Dans des feux allumés autour d'un vaſte champ
En vain le plus ſubtil fuit la mort qui l'attend.
Quelquefois l'Indienne abandonnant ſes armes,
Dans le ſein de Neptune enſévelit ſes charmes.
Elle nage : on la ſuit ; il ſemble que les flots
Portent la Néréïde adorée à Paphos.
Sur un léger Eſquif, ſouvent loin de la Terre
Aux Habitans des Eaux ſes filets font la guerre.
Les Tritons étonnés admirent ſes attraits :
Et toujours l'inconnu dont elle a peint les traits

Eſt l'objet de ſes ſoins. De ſes mains la Naïade
A l'Amiral charmé préſente une Dorade (*h*).
Quand l'attrait mutuel de ces amuſemens,
Des heures & des jours leur faiſoient des momens,
Hélas! ils ignoroient que ces jeux pleins de charmes
Leur cauſeroient un jour de cruelles allarmes!
Impitoyable Amour, ce ſont-là tes douceurs!
L'Inde apprendra bientôt à craindre tes faveurs.
Tes feux encor nouveaux à la jeune Sauvage,
Dans ſes yeux enflammés n'ont qu'un muet langage;
N'oſant à l'Interprête expliquer ſes ſoupirs,
Elle lui peint ſouvent ſes curieux deſirs
Sur les faits d'un Héros qui l'occupe ſans ceſſe.
Cette Hébé, dans les ſoins où ſon cœur s'intéreſſe,
Néglige le plaiſir de raſſembler les dons
Que Flore à pleines mains verſe ſur les gazons.
Sa voix ne ſe joint plus aux chants dont ſes compagnes
Font, à pas cadencés, retentir les Montagnes.
Zulma, la plus fidele, eſt moins chere à ſes vœux:
Loin de lui confier le ſoin de ſes cheveux,
Zama conſulte l'Onde; & ſeule ſous l'ombrage,
A peine des Oiſeaux elle entend le ramage.
Son eſprit inquiet ne peut trouver d'appas
Qu'aux lieux où l'Etranger accompagne ſes pas.
S'il rencontre ſes yeux, la honte qu'elle ignore
Ne peint point ſur ſes lis le feu qui la dévore;
Le plaiſir ſeul l'anime, il répand ſur ſes traits
Les couleurs dont la Roſe embellit ſes attraits
Quand un ſouffle enchanteur annonce le Zéphire.
Honte! qui de nos mœurs eſt l'ame & le martyre,
Sur un cœur Indien ta crainte eſt ſans pouvoir.
Mais d'exprimer ſes vœux Zama perdant l'eſpoir,

(*h*) La Dorade, Poiſſon de Mer, eſtimé & abondant dans les Mers de l'Amérique. Les écailles en ſont dorées & azurées. *Charlevoix*, Tome I, page 21. Voyez la Remarque du troiſiéme Chant.

Du langage des yeux paſſe à celui des larmes.
Lorſque la Nuit l'invite à repoſer ſes charmes,
Seule au fond de ſa grotte & ſur un lit de fleurs,
Des pavots du Sommeil elle fuit les douceurs;
Tout fixe ſes eſprits ſur l'objet qui l'enflamme,
Un doute affreux alors s'éleve dans ſon Ame.
Quoi! dit-elle, Colomb ne connoitra jamais
Le charme que je ſens à me peindre ſes traits?
Je l'aime; & ſans eſpoir d'entendre ſon langage,
J'ignorerai toujours s'il chérit mon hommage!
Quel ſort! . . . Ici Morphée étouffe ſes accens,
La calme, & par degrés s'empare de ſes ſens;
Mais une erreur funeſte en diſſipe les charmes.
Dans ſes eſprits troublés, Colomb ceint de ſes armes
Sur des Châteaux volans ſemble monter aux Cieux;
Quand près de l'Empirée il échappe à ſes yeux,
Sur l'aile de l'Amour elle vole à ſa ſuite,
Un Griffon la pourſuit, l'enléve, prend la fuite,
Et ſur des bords lointains la conduit au tombeau.
Dès qu'un réveil ſubit effaça ce tableau:
Songe affreux, s'écria la jeune Amante en larmes,
Quoi! l'objet de mes vœux mépriſeroit mes charmes?
Il quitteroit nos Champs, ignorant que mon cœur
Sur l'eſpoir de lui plaire a fondé ſon bonheur?
O cruel avenir! . . . Mais par ſon art peut-être
Un Taliſman fatal de mes ſens eſt le maitre. . .
Du trouble qui m'agite interrompons le cours:
Allons du Dieu du Jour implorer le ſecours;
De mes tourmens ſecrets il m'apprendra la ſource.

Un Temple dans les Bois bientôt fixe ſa courſe,
Au réveil des Oiſeaux & des ſoins amoureux
Elle adreſſe ces mots à l'Aſtre lumineux.

Flambeau de l'Univers, Pere de la Nature,
A l'inſtant où tes feux raniment la verdure
Souvent par tes faveurs tu combles nos deſirs;
Dans ce moment propice écoute mes ſoupirs,
Daigne éclairer mes ſens, Dieu puiſſant que j'implore;
Donne-moi l'art d'éteindre un feu qui me dévore.
L'Enchanteur qui l'allume en ignore l'effet:
Ne puis-je de ſon cœur pénétrer le ſecret?
Ah! pour l'interroger, apprends-moi ſon langage:
Nous inſtruire eſt des Dieux le plus noble avantage.

Tandis que l'Indienne invoquoit le Soleil,
Le Génois, dont l'Amour occupe le réveil,
Loin d'elle, par ces mots, peint ſes tendres allarmes:
Sous ces Bois que l'Aurore arroſe de ſes larmes,
Zama, belle Zama, je renais pour t'aimer....
Mais près de toi mon cœur veut en vain s'exprimer;
Des accens de ta voix j'ignore encor l'uſage.
Ah! l'Univers devroit n'avoir qu'un ſeul langage...
Dans l'aſyle où Colomb charme ainſi ſes douleurs,
L'Hôte des airs qu'Iris orne de ſes couleurs,
Dont le bec recourbé, l'articulante haleine
En imitant nos ſons rendent la voix humaine,
Redit ces tendres mots qui ſemblent l'enflammer;
Zama, belle Zama, je renais pour t'aimer.
Que l'ame du Génois à ce nom fut troublée!
Il ignoroit encor que, dans la troupe aîlée,
On apprit ſur nos tons à moduler ſa voix.
Il regarde, s'agite, & parcourant les Bois
Découvre enfin l'Oiſeau (*i*) qui parle à ſon oreille:
Sa main avec ardeur ſaiſit cette merveille;

(*i*) Avant la découverte de l'Amérique, les Perroquets étoient peu communs en Europe.

De ſes aîles d'azur il arrête l'eſſor,
Et juſques ſur la Flotte emporte ce tréſor.

Là, ſur un ſable uni, les ondes d'Amphitrite
Se prêtoient ſans murmure au flux qui les agite ;
Colomb dans les Echos entendit les ſoupirs
Que la grotte prochaine envoyoit aux Zéphirs :
L'eau du Ciel qu'un Rocher y filtroit goutte à goutte
De groupes de Criſtal avoit orné la voûte :
Zama, qui ſur ces murs mêle l'Ambre au Corail,
Du plus beau Coquillage aſſortiſſant l'émail,
Rend des traits dont l'éclat céde à ſon teint de roſe :
Par le choix des couleurs, ſa main métamorphoſe
L'Emeraude & la Nacre en guirlandes de fleurs.
Ingénieuſe Amante ! ici le Dieu des cœurs
Vous découvrit aux yeux qui vous cherchoient ſans ceſſe :
Loin d'en blâmer l'audace, un ſoupir de tendreſſe
Montra dans vos regards votre cœur ſatisfait :
Et de vos ſoins charmans Colomb qui vous diſtrait,
Pour nourrir votre ardeur, par ſes dons vous enchante.
Une Glace où ſe peint l'objet qui s'y préſente
Dans ſes mains de vos traits vous rend le vrai tableau.
La ſurpriſe & la joie à cet aſpect nouveau
Font tant d'impreſſions ſur la jeune Sauvage,
Qu'en vain j'entreprendrois d'en peindre l'aſſemblage ;
Quand le criſtal des Eaux lui rendoit ſes attraits,
Bientôt leur mouvement en effaçoit les traits ;
Ici le portrait fixe attendoit que ſa vue
En contemplât de près la forme & l'étendue :
L'Amour le rend ſi beau que l'Indienne a peur
Que l'art à ſes appas ne prête un fard trompeur ;
Mais, pour la raſſurer, près d'elle ſur la glace
Son Amant trait pour trait paroît ſur la ſurface.
Quel prodige, dit-elle, Etre inſpiré des Dieux,
Par un autre toi-même enchante encor mes yeux ?

Pour entendre ces mots s'il manque d'Interprète,
Zama, dans vos regards il lit votre défaite.
Hélas ! quand ſur ſon front bruni par les combats
Vous arrangiez les fleurs qu'il jettoit ſous vos pas ;
Que de ces ornemens mépriſant la molleſſe,
Ses levres ſur vos mains exprimoient ſa tendreſſe,
Le ſort cruel voulut que l'Auteur de vos jours,
Voyant de loin vos jeux, découvrit vos amours:
Dans ſes regards ſurpris la douleur étoit peinte:
Qu'apperçois-je ? dit-il d'une voix preſque éteinte:
Zama, je te cherchois, aſſuré que ton cœur
Dans le choix d'un Epoux prendroit mon défenſeur.
En nageant ſur ces flots, ma vieilleſſe affoiblie
D'un Monſtre de nos Mers combattoit la furie;
Le ſecours d'un Ami m'a ſauvé du trépas;
Quand il te rend un Pere, il faut que tes appas
Soient le prix d'un bienfait que chérit ta tendreſſe.
Ma Fille, voudrois-tu manquer à ma promeſſe,
Combattre mon deſir qui t'accorde à ſa foi,
Et me quitter dans l'âge où j'ai beſoin de toi ?
Fuirois-tu ta Patrie & ton Dieu qui l'éclaire,
Pour conſacrer tes jours à ſuivre un téméraire
Qui, ſans plaindre mon ſort t'arrache à tant de biens ?
L'Indienne à ces mots veut briſer ſes liens,
Son cœur gémit d'effroi, ſes yeux fondent en larmes :
Dans la langueur ſes traits prennent de nouveaux charmes,
Comme aux pleurs de l'Aurore on voit briller les fleurs.
Le Vieillard qui l'appelle irrite ſes douleurs,
Contre un Pere un Amant ſe trouve ſans défenſe :
Colomb dans ſes regrets, flatté par l'eſpérance,
Voit fuir tout ſon bonheur ; toujours la main du Tems
Avare de plaiſirs eſt prodigue en tourmens.
Au trouble du Génois un autre mal ſuccede :
Le Nocher montre enfin l'ennui qui le poſſede :

Eſt-ce ici, diſoit-il, où s'arrêtent nos pas ?
Quittons-nous nos Enfans, changeons-nous de climats,
Pour voir, ſous d'autres cieux, languir dans les délices
Un Héros que Zama ſoumet à ſes caprices ?
Qu'à la ſuivre en ces lieux il borne ſon deſtin ;
Et nous, cherchons dans l'Inde un plus vaſte terrein.

On s'aſſemble, & tandis qu'au départ tout s'apprête,
Marcouſſy, qui de loin apperçoit la tempête,
Accourt à ſon Ami, le trouve au fond des Bois
Gravant ces tendres mots que répétoit ſa voix :
Zama ! faut-il te voir ſuivre un autre Hyménée,
Ou traîner loin de toi ma vie infortunée !
Quoi ! ces mots que je trace ignorés en ces lieux
Croîtront avec ce Cedre, & jamais tes beaux yeux
N'y liront les regrets de l'Amant le plus tendre ?
Quelle horreur ! A l'inſtant un bruit ſe fait entendre :
L'Amiral inquiet y dirigeant ſes pas,
A l'aſpect d'un Ami ſent de cruels combats ;
Le fer graveur qu'il tient fuit de ſa main tremblante.
Ceſſez, dit Marcouſſy, de pleurer une Amante :
Un ſoin plus important m'améne en ces Forêts :
Quoi ! votre ame intrépide & fertile en projets,
Au mépris de nos vœux & des ordres céleſtes,
D'un tendre déſeſpoir ſent les langueurs funeſtes !
Ouvrez les yeux, Colomb ; ou d'éternels remords,
Si vous fuyez mes pas, vous ſuivront ſur ces bords :
Pour la derniere fois la Gloire vous appelle ;
J'ai des avis certains qu'à l'Aurore nouvelle
Vos Vaiſſeaux révoltés ſillonneront les flots :
C'eſt vous en dire aſſez ; dans le cœur d'un Héros
L'Honneur qui parle en maître eſt ſûr de la victoire.

L'Amiral à l'inſtant, pour voler à la gloire,

De ſes chaînes de fleurs cherche à briſer les nœuds,
L'Amour cede au devoir : & dans l'éclat douteux
Qui du jour à la nuit éclaire l'intervalle,
Un Eſprit ennemi de la troupe infernale,
Tel qu'en virent jadis les Peuples d'Iſraël,
Dans l'Inde, vers Colomb, eſt envoyé du Ciel ;
Il ſort du Firmament porté ſur un Nuage,
Fend les airs qu'il embaume, y brille, & ſous l'ombrage
Du Héros ébloui calme ainſi la douleur.

Le Ciel qui t'éprouva rend la paix à ton cœur ;
Pour y détruire un feu dont l'ardeur te poſſede,
Il replonge aux Enfers l'Etre impur qui t'obſede.
Songe à porter ſes loix aux plus lointains climats.
Dans le ſiecle dernier, pour y guider tes pas,
Un Génie inventeur prépara la Bouſſole (*k*) ;
Le Salpêtre, enflammé (*l*) par le ſouffle d'Eole,
T'arma de ſon tonnerre, & pour graver tes faits,
D'un Alphabet (*m*) d'Airain l'art inventa les traits :
Quand le ſort prévoyant à te ſervir s'apprête,
Quel charme dangereux borne ici ta conquête ?
Fuis Zama, romps ta chaîne, & ferme en tes deſſeins
Au gré de l'Eternel accomplis tes deſtins.
Il dit ; & comme une ombre échappée à la vue,
Au Celeſte Séjour élevé ſur la Nue,
Il rend comte des ſoins dont le Ciel l'a chargé.

Le Génois ſort du trouble où ſon cœur eſt plongé ;

(*k*) La Bouſſole, trouvée en 1260, d'autres diſent en 1302. Sans ce ſecours, n'oſant s'expoſer à traverſer l'Océan, on n'auroit peut-être jamais découvert le Nouveau Monde. Voyez la Remarque (*b*) du ſecond Chant page 32.

(*l*) La Poudre à Canon, inventée par *Berthold Schvvartz*, Cordelier, originaire de Fribourg, vers l'an 1354. On aſſure que les Vénitiens s'en ſervirent les premiers contre les Génois. En 1380, un Seigneur Allemand fit préſent à Charles VI, Roi de France, de ſix piéces d'Artillerie de fer, qui lui aidérent à gagner la Bataille de Rozebeque contre les Gantois.

(*m*) L'Invention de l'Imprimerie, attribuée à Jean Mantel de Strasbourg. En 1442, Jean Guttembergh, un de ſes Compagnons, la tranſporta à Mayence. Jean Fuſt s'en ſervit le premier dans l'Edition du *Catholicon Januenſis*, en 1460.

Tel qu'un malade prêt à fermer la paupiere
Qu'un ſoufre volatil rappelle à la lumiere.
Il regarde les Cieux, raſſemble ſes eſprits,
Doute encor des objets dont ſon œil eſt ſurpris;
Mais l'ardeur qui l'anime en éclaircit l'image.
L'Amiral de ſes ſens reprend enfin l'uſage;
Dans l'ombre de la nuit tout retrace à ſes yeux
Son Ami qui l'attend & les ordres des Cieux.

Soif de la Renommée! ô toi, qui dans mon ame,
Toujours des tendres feux avoit éteint la flâme,
Tu m'abandonnes donc en cet autre Univers?
Ah! du moins, pourſuit-il, viens y briſer mes fers!...
Voudrois-tu, dans mon cœur, céder à la tendreſſe?...
Mais pourquoi fuir l'objet qui cauſa mon yvreſſe?
La vertu réunie à tant d'attraits vainqueurs,
Loin d'avilir notre ame, en épure les mœurs...
Arrachons l'Indienne aux lieux de ſa naiſſance;
Que notre culte éclaire un cœur dans l'innocence.
Pour l'unir à mon ſort par les plus ſacrés nœuds,
Je forcerai ſon Pere à répondre à mes vœux.
Il dit, malgré l'ardeur qu'inſpire un amour tendre,
L'équité dans ſon ame ainſi ſe fit entendre.
Si contre le Vieillard je forme un attentat,
Ce Prince généreux me verra donc ingrat?
Pour prix de ſes bienfaits ravirois-je ſa Fille?
Les remords, la pitié, les cris de la Caſtille
Elévent des combats dans le cœur du Héros,
Tels qu'en un vaſe ardent où bouillonnent les eaux;
Leur choc tumultueux, dont l'air rend le murmure,
Du trouble de Colomb eſt la vive peinture:
Mais la vertu l'éclaire, & pour briſer ſes fers,
Marcouſſy qui ſurvient l'entraîne vers les Mers.

A pas lents le Génois ſuit ce Mentor qu'il aime ;
Sous un front ſans nuage il voile un trouble extrême.
Dès qu'il rejoint ſa flotte, il preſſe ſon départ,
Invoque l'Eternel, & par un ſeul regard
Ordonne à Mathéos de quitter le rivage.
L'Amiral, dont Zama garde une vive image,
Quand il maudit les flots qui ſemblent s'applanir,
Livre la Voile aux Vents qu'il voudroit retenir ;
Et dans tous les Vaiſſeaux le bonheur qu'on eſpere
Des eſprits révoltés appaiſe la colere.

Tandis que le Nocher vogue au gré des Zéphirs,
La Fille du Vieillard lui cache ſes ſoupirs.
Errante dans les Bois, quel bruit affreux l'étonne !
Elle apprend que Colomb s'embarque & l'abandonne :
Quand déjà loin du Port il ne l'entendoit plus,
Quoi ! dit-elle, il me fuit, mes pleurs ſont ſurperflus !
L'Ingrat cauſa mes maux & mépriſe ma flâme !
S'il reſſentoit l'amour qu'il fit naître en mon ame,
Iroit-il loin de moi chercher d'autres climats ?
Non, à quitter mon Pere il forceroit mes pas,
Il ne pourroit ſans moi vivre au Ciel qui l'appelle ...
Mais, s'il eſt en effet de la troupe immortelle,
Je l'attends donc en vain en ces terreſtres lieux :
Et ſans lui j'y languis, rien n'y plaît à mes yeux.
Ah ! fuyons un rivage où mon ame enflammée
Ne reverra jamais l'objet qui l'a charmée :
Ou plutôt que mes maux, que le trouble où je ſuis,
Par le plus prompt trépas terminent mes ennuis.

Ainſi ſur les Rochers cette Ariane en larmes
Au départ d'un amant exprimoit ſes allarmes,
Quand ſon œil, qui des Mers parcourt l'immenſité,
Crut voir à l'Horiſon un Navire agité.

Reviens cher fugitif, dit l'amante éperdue ;
Arrache-moi d'une Iſle où tout bleſſe ma vue.
Je te ſuivrai par-tout : déjà ſur tes Vaiſſeaux
Mon ame, pour te joindre, a traverſé les eaux :
Dans l'orage avec toi je voguerai ſans crainte :
Mais tu fuis, & l'Echo répond ſeul à ma plainte !
L'Aquilon qui t'enleve emporte mes accens :
Je ſuccombe à l'horreur qui glace tous mes ſens.
En s'exprimant ainſi dans ſes douleurs profondes,
Pour nâger vers Colomb elle fendoit les Ondes ;
Sa fidelle Compagne arrête ſes tranſports :
Au Port la ramenant par ſes tendres efforts,
Oubliez-vous, dit-elle, en votre ardeur extrême,
La pitié, le devoir, un Pere qui vous aime ?
Que fera-t-il, hélas ! quand les flots furieux
Rapporteront ſa Fille expirante à ſes yeux ?
Quoi ! ſans remords votre ame ingrate à ſa tendreſſe,
D'un objet qui vous fuit ſuit l'ombre enchantereſſe ?
L'indienne, à ces mots condamne ſon ardeur,
Le devoir la combat & n'en eſt point vainqueur.
Tu ſçais, chere Zulma, dit-elle toute en larmes,
Combien de tes conſeils j'ai ſçû goûter les charmes ;
Mais un trouble magique égare mes eſprits,
Je ne vois que l'objet dont mon cœur eſt épris ;
Un Pere que j'adore en vain vers lui m'appelle....
Quoi ! l'amour d'un ingrat rend mon ame cruelle ?
Peut-être il m'enyvra d'un poiſon dangereux....
Non, ſon regard touchant peint ſon cœur généreux.
S'il fuit, n'en doute point, il ſuit l'ordre céleſte....
Dieux ! quel flambeau m'éclaire en cette nuit funeſte ?
De ſuivre mon amant j'enfante le projet,
La Déeſſe (*n*) des Mers me l'inſpire en ſecret ;

(*n*) Les Indiens, outre leurs Dieux, reconnoiſſoient auſſi des Déeſſes, dont la principale ſe nommoit *Tazi*, c'eſt-à dire l'Aïeule commune. Chez les Mé-

J'entends ſa voix, partons : un penchant invincible
M'entraîne à ſes accens ſur cette onde paiſible.
Si tu m'aimes, Zulma, ſuis-moi loin de nos Ports :
Dans ce Canot, creuſé pour voguer ſur ces bords,
Oſons franchir les Mers ; l'ardeur qui me dévore
Nous menera ſans guide à l'objet que j'adore.
Prends cette Rame, viens ; la mienne dans mes mains
Jamais ſi bien des Eaux ne s'ouvrit les chemins.
L'Onde eſt calme, quel riſque ici nous épouvante ?
Si Colomb y conduit une Ville flottante,
Craindrons-nous d'enfoncer ſur un léger eſquif ?

Ce diſcours, que l'Amour rendoit plus expreſſif,
Sans raſſurer Zulma gagna ſon cœur ſévere ;
Elle vogue en tremblant ſur la Barque légere ;
Mais que pouvoit la Rame en de ſi foibles mains ?

Tandis qu'aux flots Zama confioit ſes deſtins,
Le plus affreux ſpectacle intimide ſa vue ;
A l'inſtant où le jour ſe levoit dans la nue,
Du ſommet d'un Rocher ſon Pere arrive au Port,
La voit fuir, la rappelle & déplore ſon ſort.
La mort, s'écrioit-il, va finir mes allarmes ;
Reviens du moins jouir de mes dernieres larmes :
Veux-tu, pour te ſauver du péril où tu cours,
Me voir au fond des eaux précipiter mes jours ?

A ces tendres accens qu'elle entendoit à peine,
Sa fille au déſeſpoir cede au flot qui l'entraîne ;

xicains, la Déeſſe de l'Eau ſe nommoit *Mahalcuia* : elle étoit revêtue d'une chemiſe de couleur Bleu-céleſte. *Acoſta*, Liv. II, Ch. XC.

Ils avoient une Déeſſe de l'Amour, à laquelle ils attribuoient auſſi l'Empire des Vents. Ils croyoient qu'elle étoit ſervie par d'autres Femmes ; & que des Bouffons & des Nains, qui l'amuſoient dans une délicieuſe demeure, lui ſervoient de Meſſagers pour avertir les Dieux dont elle deſiroit la compagnie. Son Temple étoit ſomptueux, & ſa Fête ſe célébroit tous les ans avec une pompe qui attiroit toute la Nation. *Herrera*, Dec. II, Ch. XVI.

Le jour bleſſe ſes yeux, l'effroi retient ſes cris;
La pitié, les remords qui glacent ſes eſprits,
Du trépas, ſur ſon front, imprimerent l'image.
Quand Zama de ſes ſens put reprendre l'uſage,
Une cruelle épreuve aggrava ſa douleur.
La Nature & l'Amour combattent dans ſon cœur:
Aux vœux d'un Pere en pleurs tout l'excite à ſe rendre;
L'Argo, qu'elle croit voir, l'invitoit à l'attendre:
Pour joindre ce Vaiſſeau le Vent ſert ſon eſpoir.
Le danger du Vieillard l'appelle à ſon devoir;
Vers le Port, vers Colomb, long-tems ſa rame agile,
Par un contraire effort, la rend preſque immobile.
Zama, ton cœur craintif t'annonce un ſort fatal.
Le Navire, où de loin tu crus voir l'Amiral,
Fend les Mers, te pourſuit, joint ta Barque & l'enleve:
Dans tes eſprits trompés quel trouble affreux s'éleve?
Sur l'Orphée où Fieſqui te conduit ſur les flots,
Nuit & jour, mais en vain, tu cherches ton Héros.

Fin du quatriéme Chant.

LA COLOMBIADE,

CINQUIEME CHANT.

ARGUMENT

DU CINQUIEME CHANT.

L'AMIRAL, faiſant route dans la brume, perd de vue l'Orphée, monté par Fieſqui. Un Monſtre marin de figure humaine, égare la Flotte, & fait aborder Morgant en une Iſle d'Antropophages. Il reconnoît les embuches de Satan, & fuit ce lieu funeſte. Une tempête s'éleve. L'Amiral ſe ſauve, avec une partie de ſon Equipage, ſur une terre inconnue; il adreſſe ſes vœux au Ciel, parcourt l'Iſle, retrouve le reſte de ſa Flotte, fait un diſcours à ſes Matelots, & nomme l'Iſle, où le ſort les a jettés, l'Iſle Eſpagnole. La chaleur & la fatigue révoltent les Caſtillans. Colomb les rappelle à leur devoir. Un Roi Indien lui fournit des vivres, & lui demande le ſujet qui l'amene en ces Climats.

RPJCB

CINQUIÉME CHANT.

TANDIS qu'au gré des vents & contre ſon envie,
L'indienne fuyoit ſon Pere & ſa Patrie ;
Loin, de ce tendre objet, ignorant ſes Deſtins,
Son amant ſur les flots ſuit ſes vaſtes deſſeins.
Lorſque le Jour naiſſant fit pâlir les Etoiles,
Sous le Ciel nébuleux qui lui cache ſes Voiles
L'infortuné Génois ne voit plus le ſéjour
Où ſon cœur enchanté ſe ſoumit à l'Amour.
Vers l'Iſle qui le fuit il fixe encor ſa vue,
Redemande aux Echos Zama qu'il a perdue ;
Et ſe peignant ſes traits, ſes pleurs, ſon déſeſpoir,
Du ſort qui l'en ſépare il maudit le pouvoir ;
Mais un nouveau danger à d'autres ſoins l'entraîne !
L'obſcurité des Airs rend ſa route incertaine,
L'Aiman quitte le Pôle (*a*), & les Aſtres couverts
Ne guident plus la Flotte errante au gré des Mers.

Dès que, du haut des Cieux, l'Orbe qui nous éclaire
Peignit dans l'Océan ſon globe de lumiere,
Nos Argonautes prompts à voguer ſur ſes pas
De l'Orphée égaré ne virent plus les Mâts.
On regrette Fieſqui (*b*) qu'ont emporté ſes Voiles,
Farcetti (*c*) qui le ſuit & le Pontife Boiles:

(*a*) On dit que l'Aiguille aimantée décline quand elle n'eſt pas dirigée du Nord au Midi, qu'elle s'en écarte à droite ou à gauche : ce qui s'exprime par Déclinaiſon Orientale ou Occidentale.

La Déclinaiſon de l'Aiguille aimantée eſt différente ſuivant les différens Parages. Elle varie quelquefois dans le même Méridien ou Parallèle.

(*b*) Voyez la Remarque (*n*) du premier Chant.

(*c*) Noble Vénitien dont un des deſcendans s'eſt rendu recommandable dans les guerres de la République contre les Turcs. Voyez *Nani*, Hiſt. de Candie. Cette Famille, illuſtre par les Prélats qu'elle a toujours eus à la Cour de Rome, par des Sénateurs & des Chevaliers de l'Etoile d'or, ſubſiſte encore dans pluſieurs perſonnes diſtinguées par leur mérite, entr'autres M. Joſeph Farcetti, connu par ſes Poëſies, & dont la maiſon eſt le rendez-vous des Muſes.

On les croit en péril : chacun plaint leur deſtin ;
Et d'un œil inquiet l'Aſtrolabe (*d*) à la main
Attend qu'à ſon midi le Soleil qui s'avance
Laiſſe au Pilote actif obſerver ſa diſtance.
Par nos Navigateurs cet Aſtre meſuré,
Entr'eux & l'Equateur ne marque qu'un dégré.
Bientôt dans l'Horiſon ils perdent les deux Ourſes (*e*),
Sous des Aſtres nouveaux rien ne fixe leurs courſes ;
Et vers le Pôle auſtral moins d'Etoiles aux Cieux
Dirigent ſur les flots le Nocher curieux.

Le Génois éloigné d'une Côte étendue
Que plus près du Tropique il avoit apperçue,
Ne ſçait vers quels Climats il doit franchir les Mers.
Comme on vit ſur ſon char Phaëton dans les Airs,
D'un œil épouvanté meſurant ſa Carriere,
Avancer, chanceler, retourner en arriere :
Dans ces doutes cruels tel étoit l'Amiral.
Pour aggraver ſes maux quel prodige infernal !
Un monſtre menaçant fend la liquide plaine ;
De ſes flancs applatis ſort une tête humaine (*f*),
Des nageoires d'azur le portent ſur les flots,
Et ſa gueule enflammée articule ces mots.

Toi qu'un ſi grand péril livre à l'incertitude,
Suis-moi dans ces courans dont j'ai fait mon étude,

(*d*) Inſtrument de Mathématique, gradué & plat en forme de Sphere, décrite ſur un Plan. On s'en ſert ſur mer pour obſerver la hauteur du Pôle & des Aſtres. Il a été inventé ſous le regne de D. Juan en Portugal, par deux Médecins, Rodrigue & Joſeph. D'autres en attribuent la découverte à Martin de Bohême.

(*e*) Quand on a paſſé la Ligne, on n'apperçoit plus les deux Ourſes On avoit toujours cru juſqu'à préſent que le Ciel Auſtral étoit beaucoup moins orné d'Etoiles ; mais M. l'Abbé de la Caille, célébre par ſes Découvertes Aſtronomiques, dans ſon voyage au Cap de Bonne Eſperance en l'année 1753, en a obſervé plus de 9000.

(*f*) Les Hiſtoriens raportent que, ſous l'Empereur Maurice, on vit dans le Nil un homme & une femme marins pendant quelque tems hors de l'eau juſqu'au nombril. En 1526 on prit en Friſe un homme marin qui avoit beaucoup de barbe & de cheveux. On en prit un autre dans la mer Baltique en 1531, qui fut envoyé vivant à Sigiſmond, Roi de Pologne. L'Auteur ſuppoſe que le Démon prit toutes ſortes de formes pour nuire aux Caſtillans.

Une Terre prochaine abondante en tréſors,
Des Vergers où les fruits ſe cueillent ſans efforts,
De ton Peuple affamé ſurpaſſeront l'attente.

Ainſi parla le monſtre : à ſa voix ſéduiſante,
Les Eſpagnols gagnés par un eſpoir flatteur,
Obligent le Génois à ſuivre l'impoſteur.
Deux fois le Sable à peine avoit marqué les heures,
Le phantôme déjà joint les riches demeures
Qu'en ſillonnant les flots il montre aux Caſtillans :
Sur ces Mers d'où Phébus s'éloignoit à pas lents,
L'Hilas, que des écueils ſéparoient de la flotte,
Pour arriver au Port, a Morgant pour Pilote.
Il vogue, & ſur l'arêne aux bords qu'il va toucher,
Le Prothée infernal ſe transforme en Rocher :
On l'interroge en vain ſur le ſort qui l'enchaîne ;
Sa langue eſt ſans accens, & ſa figure humaine
Par ſon horrible aſpect étonne la valeur :
On débarque, & la nuit redouble la terreur.
Nos Voyageurs erroient en attendant l'Aurore ;
Quand à ſes premiers feux les maux qu'on vit éclorre
Surpaſſerent l'horreur qui troubloit les eſprits :
L'air obſcurci de traits rend d'effroyables cris ;
Ces Bois ſemblent déſerts, d'où peut partir l'orage ?
Ni Faunes, ni Sylvains ne peuplent cet ombrage ;
On cherche l'ennemi, tout tremble ; & ſur des Pins
Se découvrent enfin de féroces humains :
Sautant de branche en branche, ils ſemblent dans leur joie
Des Aigles qui du Ciel vont fondre ſur leur proie.
L'écume des ſerpens empoiſonne leurs dards :
Leurs cheveux hériſſés, le feu de leurs regards
Annoncent que Satan arma ces Cannibales.
Morgant, pour diſperſer ces troupes infernales
Y porte le trépas, ils en bravent les coups :
La faim qui les pourſuit redouble leur courroux :

L'honneur n'eſt point l'attrait qui les mène au carnage ;
Ils dévorent des yeux les habitans du Tage ;
S'abreuver de leur ſang leur tient lieu de lauriers.
Soudain leur multitude entoure nos Guerriers,
La valeur cede au nombre : & fiers de leur conquête,
Lorſque ces Leſtrigons en préparoient la fête,
La ruſe de Morgant les ſoumit aux Vaincus :
Il verſe aux Ennemis les préſens de Bacchus,
Et de ce doux Nectar s'enyvrent ces Barbares.
Dans les fougueux accès de leurs danſes bizarres,
La terre tremble, & l'air porte leurs cris aux Cieux.
Quand les feux de Silène & des ſauts furieux,
Epuiſant leurs eſprits, les livrent à Morphée,
Au milieu de leurs chants tombe leur Coriphée ;
Le ſilence ſuccede à d'horibles concerts.
De ſubtiles liqueurs furent ici les fers
Dont Morgant enchaîna cette race indomptable ;
Va-t-il enſanglanter ce ſpectacle effroyable ?
Non : dans l'inſtant d'yvreſſe où la fureur s'endort,
Il fuit ce lieu fatal, s'embarque, & dans le Port
Au bruit, aux hurlemens du Peuple Antropophage,
Il trouve l'Amiral qui s'avance au rivage.
Colomb à ſes recits ſe peint d'affreux objets,
Il voit l'Enfer armé combattre ſes projets.
En vain de ſes Nochers il veut calmer la crainte ;
Dans leurs regards diſtraits l'incertitude eſt peinte ;
Pour le rivage Auſtral l'un montre ſon ardeur,
L'autre en voguant au Nord voudroit fuir l'Equateur ;
Mais le péril commun qui réunit les ames
S'annonce tout à coup par mille traits de flâmes :
Au Couchant, ſur la Nue oppoſée au Soleil,
Iris de ſept couleurs orne ſon front vermeil :
L'Auſter, qui fond la Neige & renverſe les Chênes,
Des Nuages obſcurs rompt les liquides chaînes,

Combat les Aquilons, & soulevant les eaux,
A vingt dégrés au Nord emporte nos Vaisseaux.
Tandis que Mathéos observoit l'œil du Monde,
Enlevé par les Vents il est plongé dans l'Onde :
L'Amiral en frémit ; & dans l'affreux moment
Qu'il croyoit l'arracher au perfide Elément,
Le Ciel & les Enfers unirent leur Tonnerre :
Telle que Mars, lançant les foudres de la Guerre ;
A coups précipités rompt les murs ébranlés ;
La foudre au sein des Mers tombe à coups redoublés ;
Et l'éclair, dont la nuit fait briller la lumiere,
D'un spectacle inoui surprend l'œil qu'il éclaire.
Le Pollux, qui portoit l'appareil des combats,
Frappé du feu des Cieux, se brise en mille éclats :
De chaque bouche à feu le coup part & résonne.
En vain des cris plaintifs percent le Ciel qui tonne ;
Par le soufre embrasé portés au haut des airs
Les Nochers comme un trait retombent dans les Mers.
L'un sur un fer aigu dans sa chûte s'immole ;
L'autre au sein de la flamme est plongé par Eole ;
Le malheureux Nuguèz, le guide du Vaisseau,
Aux yeux de l'Amiral tombe & meurt sur l'Argo.

Le Génois, qu'un courant éloignoit de sa flotte,
Porté sur des écueils, sans Voile & sans Pilote,
Songe moins à ses maux qu'au bien de l'Univers.
Il grave en peu de traits ses succès, ses revers,
Et couvre ce trésor d'un bois flottant (g) dans l'Onde ;
Son espoir est qu'un jour, pour éclairer le monde,
Vers l'Europe le sort propice aux Matelots
Rendra dans leurs filets ces précieux dépôts.
Pendant ces soins, l'Argo se brise, & sur la plage
Laisse notre Héros se sauver à la nage.

(g) Colomb enferma les Mémoires de ses Découvertes & de sa Navigation dans un baril, pour le jetter dans la Mer, s'il périssoit. *Charl.* T. I, p. 102.

Cet Ulyſſe nouveau ceint de ſon fer vengeur,
Une arquebuſe en main, fend la vague en fureur;
Du débris de ſes mâts ſaiſit l'appui fragile,
Et combattant la Mort lui montre un front tranquile.
Dans ſes efforts, dont l'art rompt les flots inconſtans,
Souvent les Aquilons le livrent aux Autans:
Il en brave les coups; l'Ange qui le ſeconde
Le porte vers la terre, & lui montre ſur l'onde
Dix de ſes Compagnons prêts à gagner le Port:
Une grêle de traits en défendoit l'abord.
Au bruit retentiſſant du Pollux mis en cendre,
L'Indien vers les Mers s'empreſſe de deſcendre,
Accourt au bord des eaux, y replonge un Nocher
Qui, pour ſauver ſes jours, embraſſoit un rocher.
L'un périt par un dard qu'il fuyoit à la nage;
Briſé par les écueils, l'autre meurt au rivage.
A ce ſpectacle affreux l'Amiral conſterné,
Abandonnoit au Ciel ſon ſort infortuné;
L'Eternel, dont le bras eſt toujours ſa reſſource,
Du flot qui l'entraînoit précipite la courſe.
Malgré les Indiens armés de Javelots,
Au Port qu'ils entouroient arrive le Héros.
Sa main, par le danger aux combats ranimée,
Lance des traits de feu contre la troupe armée;
L'éclair, que la Mort ſuit où le coup a porté,
Diſperſe en un inſtant ce peuple épouvanté:
Ainſi l'Hôte des airs qu'un Chaſſeur intimide
Au bruit du plomb mortel prend un eſſor rapide,
S'égare, & plein d'effroi vole aux lointains climats.
Tandis que l'Indien fuyoit devant ſes pas,
Colomb de ſes Guerries échappés du naufrage,
Par ces mots conſolans, réchauffe le courage.

Songez que l'Eternel, qui prit ſoin de nos jours,
Doit dans tous nos revers nous prêter ſon ſecours:

Dieu puiſſant ! pourſuit-il ; tu remplis tes oracles :
Ma troupe, dont la voix célébre tes Miracles,
N'a point ici d'autels où t'offrir ſon encens :
Mais la terre eſt ton Temple, & tes regards perçans
Embraſſent l'Univers que ton pouvoir gouverne ;
Ces Gazons, où mon front à tes pieds ſe proſterne,
Sont ainſi que les Cieux l'ouvrage de tes mains :
Répands-y tes bienfaits ſur ces nouveaux humains.
Pardonne les erreurs qu'y ſema l'ignorance ;
Que ton culte en ces lieux prenne à jamais naiſſance.
Le peu de mes Nochers que tu ſauvas des Mers
Peut-il à m'obéir forcer cet Univers ?
A toi ſeul j'ai recours. . . . Dieu couronna ſon zèle :
Sous ſes ordres les ſiens marchoient d'un pas fidèle ;
Bientôt leur confiance a le prix deſiré.
Des Roſeaux, qui formoient un toît bas & ſerré (*h*),
Offrent à leurs ſouhaits le repas d'un Sauvage,
Que loin d'eux la terreur emportoit à la nage :
Des Paons, des Lamentins, du Maïs, des Coris (*i*),
Etoient de ces climats les alimens chéris :
Là, ces ruſtiques mêts, qu'en Europe on ignore,
L'Eſpagnol affamé ſans crainte les dévore.
Le ſoir vint : les Oiſeaux déjà cherchoient les bois,
Les Tigres leur tanniere, & les Humains leurs toîts :
Nos Voyageurs, ſurpris que leur réduit champêtre
Au lever de la nuit demeure encore ſans maître,
Du ſommeil, dont le baume aſſoupit les douleurs,
Après tant de travaux goûterent les douceurs.

(*h*) Ces Inſulaires, pour former leurs maiſons, plantoient en terre des pieux en rond, placés à quatre ou cinq pas de diſtance, & étendoient deſſus des pieces de bois plattes, ſur leſquelles étoient appuyées de longues perches ; dont la pointe en ſe joignant par le haut formoit un toît en figure de Cône, ſur lequel ils attachoient des roſeaux & des feuilles de Palmier, liés avec une eſpéce de filaſſe, forte & incorruptible. Ces Cabanes réſiſtoient aux ouragans fréquens dans l'Iſle de S. Domingue. *Charlevoix*, T. I, p. 51.

(*i*) Eſpece de Lapin que mangeoient les Peuples de Saint Domingue. Ils ſe nourriſſoient auſſi de Singes, de Perroquets, de Lézards, & d'autres animaux dont les Européans auroient horreur. *Charl.* T. I, p. 35.

L'effroi voudroit en vain en éloigner les charmes ;
La fatigue s'endort au milieu des allarmes ;
Mais, dès que le Génois ſent le frais du matin :
Chers Compagnons, dit-il, voyons ſi le Deſtin
Nous a ſeuls ſur ces bords réchappés du naufrage ?
Ils franchiſſent les monts ; & découvrant la plage,
Leurs yeux dans l'horiſon ne virent d'autres mâts
Que ceux que l'Aquilon rompit en mille éclats.
Dans leurs eſprits frappés d'une terreur ſecrette,
Tant de Nochers perdus, que leur douleur regrette ;
Leur rappellent le jour où le Ciel obſcurci
Egara ſur les Mers le Pontife & Fieſqui :
Du paſſé, du préſent, de tous les maux enſemble,
A leurs yeux attendris le tableau ſe raſſemble.
Du reſte de la flotte ignorant le deſtin,
Ils cherchoient à fixer leur eſprit incertain.
Quel charme en eſt vainqueur ! Un céleſte Génie
Vient ranimer leur foi par la crainte affoiblie ;
Son vol, qui dans les airs a le parfum de fleurs,
Vers ce brillant objet entraîne tous les cœurs.
Du flambeau de l'eſpoir (des mortels la reſſource)
Un Ange veut, ſans doute, éclairer notre courſe,
S'écria l'Amiral. L'Immortel, à ces mots,
Comme un jeune Paſteur rejoint par ces troupeaux,
Marche, & nos Voyageurs le ſuivent aux Montagnes.
Tout les charme à l'aſpect de ces riches Campagnes :
On n'y voit point d'humains par un travail cruel
Arracher à la Terre un tribut annuel :
Ni Cérès (*k*), ni Bacchus n'habitent ces Contrées ;
Les Boſquets, dont ſans art les Plaines ſont parées,
Des rayons du Midi tempérent les ardeurs.
La Nature, aux beſoins meſurant ſes faveurs,

(*k*) Le Froment & la Vigne étoient inconnus à l'Amérique avant qu'on y en eût porté d'Europe.

Dans ces climats brûlans n'eſt jamais ſans feuillage.
Les Caſtillans laſſés en chériſſent l'ombrage :
Tous les dons de Pomone y préviennent leurs vœux ;
Mais le Sommeil leur peint, dans un ſonge orageux,
Les Nochers qu'ils cherchoient prêts à perdre la vie :
D'un réveil inquiet leur frayeur eſt ſuivie,
Ils courent vers les Mers, & penſent chaque jour
Voir aborder leur flotte en ce nouveau ſéjour.

Ces Guerriers ſans défenſe erroient d'un pas timide.
Touché de leurs ſoupirs, l'Archange qui les guide
Leur applanit les monts ; & vers le bord des flots,
Comme un Phare éclatant, attire le Héros.
Il court à ce flambeau ; tout charme ſon attente :
La mer qu'il deſiroit à ſes yeux ſe préſente,
Du ſommet d'un rocher il voit ſa flotte au Port.
L'Art dépeint aiſément l'homme outragé du ſort ;
Des larmes, des ſanglots nous expriment ſes plaintes ;
Mais la félicité paroît ſous mille empreintes :
Le trouble, les éclats, les tranſports par accès,
Même les pleurs de joie, en peignent mal l'excès.
Dans ce charme, où l'eſprit ne voit rien qu'il redoute,
Chacun ſe trouve au Port ſans en ſçavoir la route.
Tous les Chefs de la flotte entourent l'Amiral,
L'un lui peint ſon bonheur, l'autre ſon ſort fatal ;
Et dans l'enchantement que ſa préſence inſpire,
L'orgueilleux Ximénès ſeul en ſecret ſoupire.
Dès que notre Héros retrouva Marcouſſy,
Le courroux des Deſtins lui parut adouci.
C'étoit l'heure où des monts Phébus peint les deux faces.
Des fougueux Bataillons qui marchoient ſur ſes traces
Le Génois fixe ainſi le déſir inconſtant.

Vaillans Ibériens, quand je ſonge à l'inſtant

Qui vit fondre ſur nous tous les malheurs enſemble,
Et que j'admire enfin le ſort qui nous raſſemble,
Je reconnois le Dieu qui conduit nos projets :
En vain l'Enfer armé combattroit ſes décrets,
La Palme eſt en nos mains ; mais penſez que la gloire
Eſt le prix de la paix plus que de la victoire.
Le Dieu de la Concorde auroit-il ſur les Mers
Expoſé ſes Guerriers aux maux qu'ils ont ſouffets,
Pour voir la Foi dans l'Inde aporter le carnage ?
Non ; il veut ſans combats ſoumettre ce rivage :
Cherchons par la douceur à faire aimer ſes loix.
D'un Peuple bienfaiſant ſi nous bleſſions les droits ;
Notre nombre contr'eux auroit peine à ſuffire.
Que l'union des cœurs nous donne ici l'empire.
Amis, un ſeul parti peut remplir nos projets :
Raſſemblons-nous ; oſons traverſer ces Forêts,
Y chercher un aſyle, & gagner les Sauvages
Par l'attrait des vertus qu'ignorent ces rivages.
J'atteſte ici le Ciel attentif à ma voix,
Que vos ſeuls intérêts y dicteront mes loix.

Ainſi parla Colomb : ſûrs de ſa prévoyance,
Ses Guerriers ſur ſes pas marchent en aſſurance.
Pizarre & Margarit tirent de leurs Vaiſſeaux
Les Courſiers échappés à la fureur des eaux.
Des Dogues qu'aux combats exerça l'Angleterre,
A la voix de Morgant, s'animent à la guerre.
De l'appareil de Mars Mendèz ſuit le convoi.
Garder la Flotte au Port d'Alvarèz eſt l'emploi.
Tous invoquent les Cieux ; l'un tremble, l'autre eſpere :
On éleve un Trophée en l'honneur de l'Ibere :
Et d'un commun accord, Eſpagnole (*l*) eſt le nom
De cette Iſle, où le ſort conduit notre Jaſon.

(*l*) Colomb aborda à un Cap de l'Iſle Hayti qu'il nomma *Eſpagnole*, & donna au Cap le nom de *S. Nicolas*, qu'il conſerve encore. Il eſt ſitué à la pointe de l'Iſle du côté de l'Oueſt. *Charlevoix*, Tome I, page 90.

Du rivage il s'éloigne, & cherche une retraite.
Au front de ſon Armée, aidé de l'Interprête,
Vers d'immenſes forêts il ſuit ſes étendards.
Si des Bois où ſa troupe affronte les hazards
Le flambeau de la Nuit ne peut percer l'ombrage,
Mille inſectes luiſans (*m*) ornent ce lieu ſauvage,
L'éclairent, & dans l'ombre ont l'éclat & les feux
Des lampes qui le ſoir embelliſſent nos Jeux.

Ce ſpectacle imprévu fuit avec les Etoiles.
Dès qu'au lever du Jour la Nuit plia ſes voiles,
Au pied d'un Bananier, un Dieu des Indiens
Sous les traits d'un Serpent s'offre aux Ibériens.
Le ſang des vils humains qu'à ſon culte on immole
Arroſe les Autels où régne cette Idole,
Et des femmes en pleurs y portent leur encens.
Au bruit de nos Guerriers leur vol, leurs cris perçans
Imitent les Oiſeaux fuyant l'Aigle rapide.
L'Eſpagnol les pourſuit, joint la troupe timide,
En bannit par ſes dons (*n*) la crainte du danger:
A l'inſtant ces Beautés, pour vanter l'Etranger,
Ont de la Renommée & l'ardeur & l'organe:
Leurs recits, répétés de cabane en cabane,
Exagérant toujours & le bien & le mal,
Aux Vieillards Indiens font craindre un ſort fatal:
D'un deſir curieux la Jeuneſſe enflammée,
Brûle de rencontrer cette étonnante armée:

(*m*) Le Ver luiſant des Antilles eſt une eſpece d'Eſcarbot plus petit qu'un Moineau. Outre les deux yeux de la tête, il y en a deux ſous les aîles qui jettent auſſi une très-grande lumiere. C'eſt le plus beau Phoſphore vivant qui ſoit dans la Nature. On voyage, on lit à la clarté qu'il répand. Les Eſpagnols, en ſe les attachant aux pieds & aux mains, s'en ſervoient la nuit pour la chaſſe & la pêche. On prétend que cette lumiere brillante vient d'une humeur qui produit le même effet ſur les mains & le viſage, quand on s'en eſt frotté. *Charlevoix*, Tome I, page 32.

(*n*) Colomb, à ſon arrivée à S. Domingue, prit une Indienne, la revêtit de beaux habits, lui donna des bijoux, & la renvoya avec ſes Compagnes. Cette action de généroſité lui gagna la confiance des habitans. Le Cacique Goacanaric, à qui on en fit le rapport, vint voir Colomb, lui apporta de l'or & lui rendit de grands ſervices. *Charlev.* T. I, page 90 & 95.

Chacun quitte ſes toîts, & demande en tous lieux
Les êtres ſurprenans qu'on a peint à ſes yeux.

Cependant loin des Bois le Héros ſuit ſa courſe,
D'une fumée épaiſſe examine la ſource,
Avance, & vers les Monts cherche un Champ habité.
Sur des ſables mouvans, où l'ardeur de l'Eté
Répand autant de feux qu'aux Deſerts de l'Afrique,
Surpris il n'apperçoit nul aſyle ruſtique.
Là, les Vents à l'Aurore enlevant ſa fraîcheur,
Du ſouffle de Vulcain ont la brûlante ardeur;
Les feux de Procyon (*o*) à nos moiſſons utiles
Font germer des venins, engendrent des reptiles:
Pour venger Iſraël quand Dieu punit Memphis,
Moins d'inſectes nuiſoient aux peuples d'Oſiris.
Ces Champs où, dans l'oubli de ſa démarche fiere,
Le Courſier Eſpagnol courbe ſa tête altiere,
N'offrent à ſes deſirs qu'un aride gazon:
Pour éteindre ſa ſoif la Meute d'Albion (*p*)
En vain ſur les Rochers cherche une eau jailliſſante.
Des Eleves de Mars la plainte eſt menaçante:
Par leur voix, que l'Envie aigrit de ſes poiſons,
Ce murmure effrayant ſort de nos Bataillons.
Avant que ce Génois ait, par ſa folle audace,
De ſes Ibériens anéanti la race,
Cette nuit Ximénès nous promet ſon trépas.
L'Amiral, qui pour lui craint peu ces attentats,
En frémit pour les ſiens; & ce ſoin qui l'enflamme,
D'un complot qui les perd cherche à couper la trame.
Il ſçavoit que l'Envie, à ſoi-même en horreur,
De l'objet qu'elle attaque honore la valeur,
Qu'à l'œil qui la démaſque elle offre un front timide:
Il en brave les traits: tel qu'un Roc intrépide,

(*o*) La Canicule.
(*p*) Voyez la remarque (*f*) du troiſiéme Chant, pag. 41.

Pour proteger les Champs ſe livre aux coups des Flots :
Vers le Monſtre voilé s'avance le Héros :
Des chefs de ſon armée il calme ainſi l'audace.

Illuſtres Caſtillans, dont la voix me menace,
D'où provient la terreur qui trouble vos regards ?
Entreprendre un projet ſans peſer les hazards,
D'un vulgaire génie annonce l'imprudence :
Craindre des maux prévus eſt manquer de conſtance.
Quoi ! des Soldats vainqueurs de la foudre & des vents
Redoutent du Soleil les rayons trop ardens !
J'apprens que pluſieurs Chefs, laſſés par les obſtacles,
Pour rejoindre l'Europe eſperent des miracles ;
Si quelqu'un parmi vous préfere le repos
Aux travaux où l'honneur appelle les Héros,
Au gré de ſes deſirs qu'il vogue vers l'Ibere :
Dans nos ſoins glorieux quiconque perſevere,
Si d'un plus digne Chef il veut ſuivre les pas,
Mon bras, choiſi du Ciel pour guider vos combats,
En ſçaura mieux fléchir ſous le Sceptre d'un autre :
Je vous rends un pouvoir que je ſoumets au vôtre.
Pour balancer ici de ſi grands intérêts,
Qu'à haute voix chacun explique ſes projets,
Me nomme un Succeſſeur, & blâme ma conduite.
Il dit ; ce ton ſoumis, dont l'armée eſt ſéduite,
Arrache à tous les cœurs ces mots redits cent fois :
Sage Colomb, toi ſeul dois nous donner des loix.
Le Remords, qui ſouvent punit avant le Crime,
Fit tomber le poignard aux pieds de la victime :
Ximénès (*q*) au Héros avoua ſes forfaits ;
Tout céde ; & le Génois vengé par ſes bienfaits,
Enchaîne la Diſcorde, aſſujettit l'Envie ;
Loin de lui, dans l'Enfer, ces Serpens en furie

(*q*) Rolland, dit Ximénès, forma pluſieurs complots contre Colomb. *Charlevoix*, Tome I, page 154 & ſuiv.

Déteſtent ſes ſuccès, pouſſent de vains ſoupirs,
Et de leur cœur pervers dévorent les deſirs.
Tels, que dans le Déſert marchoit l'Iſraëlite,
Nos Guerriers, délivrés des monſtres du Cocyte,
A la voix de leur chef pourſuivoient leurs travaux,
D'un Marais à leurs yeux ſortent mille Roſeaux (r)
Remplis d'un ſuc exquis qui, dans leur ſoif funeſte,
Pour ces nouveaux Hébreux fut la Manne céleſte.
En ce moment propice un peuple d'Indiens
D'un fertile terrein leur apporte les biens;
Et tel qu'un doux Zéphir qui vient après l'orage,
De nos Ibériens ranime le courage.

Sous le nom de Cacique (s) un Roi nud, baſané,
Porté ſur un tiſſu que l'Or avoit orné (t),
D'un panache éclatant ſe couronnoit la tête
Aux pieds du Viceroi ce Monarque s'arrête,
Lui fait don d'un Carquois, & prononce ces mots:
J'entends de tes bienfaits retentir nos échos;
Mes Femmes, près d'un Temple, en proie à ta puiſſance,
Loin d'en ſentir le poids, m'ont vanté ta Clémence;
Mon cœur reconnoiſſant te doit leur liberté:
Ne pourois-je ſervir à ta félicité?
Qu'en ces heureux vallons Canaric ſoit ton guide.
L'effroi que tu répands n'a rien qui m'intimide:
Non, ton être divin ne peut nuire aux mortels;
Leur ſang en vain pour toi rougiroit nos autels.
Comme un Dieu bienfaiſant, des fleurs reçois l'eſſence;
Si parmi les humains tes jours ont pris naiſſance,

(r) Les Voyageurs rapportent qu'on trouve vers la Ligne des Roſeaux pleins d'une eau nourriſſante, qui appaiſe la faim & la ſoif.

(s) Nom que les Indiens donnoient à leurs Chefs ou Souverains.

(t) Un Hamac, eſpéce de linceul de gros fil de Coton de ſix à ſept pieds en quarré, qu'on attache à deux arbres en Campagne, ou à deux crochets dans la Maiſon, pour ſe coucher. Avec cette eſpéce de lit, on n'a beſoin ni de matelats ni de couvertures. On attache auſſi aux extrémités d'un long bâton le cordon qui ſert à ſoutenir le Hamac, quand on veut ſe faire porter dedans par des Eſclaves, ſur les épaules deſquels ce bâton eſt appuyé.

Viens jouir d'un Feſtin que je t'ai deſtiné.

A ces diſcours flatteurs l'Amiral étonné,
D'un ſincere retour aſſure le Cacique ;
L'Eſpagnol, qui les ſuit, joint le banquet ruſtique ;
La faim y fait chérir les mêts les plus communs.
Le Sauvage au Génois préſente des Parfums,
Et par de riches dons veut lui prouver ſon zèle
Pour nous lier, dit-il, d'une amitié fidelle,
Apprends-moi ſi ton choix t'amène en ces climats ;
Où ſi la Deſtinée y dirigea tes pas.

Fin du cinquiéme Chant.

LA COLOMBIADE,

SIXIEME CHANT.

ARGUMENT

DU SIXIEME CHANT.

DISCOURS de Colomb à l'Indien. Réponſe du Cacique. Hymne de ſon Chantre. Les Sauvages viſitent les Vaiſſaux Européans. Leur épouvante au bruit du canon. Les Dons des Eſpagnols les raſſurent. L'Avarice ſort des Enfers pour exciter les Caſtillans au pillage. Colomb apprend leurs violences. Obligé de combattre les Indiens armés, il renvoie les priſonniers avec des préſens. La Famine déſole ſon Camp. Vaſcona, Reine d'une partie de cette Iſle, envoie inviter Colomb de la venir voir. Deſcription de ſon Palais, de ſa parure, des Feſtins & des Jeux dont elle amuſe l'Amiral. Vaſcona lui offre ſa main & ſa Couronne. Refus de Colomb. La Reine irritée s'apprête à la vengeance.

RPJCB

SIXIEME CHANT.

O Vous, dont l'ame tendre à mon ſort s'intéreſſe,
Jeune Roi, dit Colomb, croyez que la Sageſſe,
Pour le bien des Humains, m'a conduit dans vos Champs.
Aux bords où le Soleil vous peint ſes feux naiſſans,
Du Prince que je ſers tout vante la Puiſſance ;
Le ſeul Etre éternel eſt le Dieu qu'il encenſe :
De ſon Culte ſacré j'apporte ici les Loix.
Ferdinand, dont l'Armée obéit à ma voix,
Oſant ſous ſes Vaiſſeaux aſſujettir les Ondes,
Vous offre d'échanger les Tréſors des deux Mondes.
Pour garant de ſa foi, recevez par mes mains
Ce Nectar dont le charme anime nos Feſtins :
Il dévoile les cœurs, en découvre les vices,
Et des Traités de Paix fait ſouvent le prémices.
Puiſſe-t-il dans vos jeux nourrir par les plaiſirs
Le penchant qui vous porte à remplir mes deſirs.
Des mœurs de vos Climats daignerez-vous m'inſtruire,
M'apprendre vos deſtins, le nom de cet Empire,
Et par quels dons mon cœur peut payer vos bienfaits?

Tes deſirs curieux vont être ſatisfaits,
Répondit l'Indien. Ces lieux ſous ma puiſſance
S'étendent, vers le Nord, aux bords d'une Iſle immenſe.
De ſon ſein eſcarpé ſortent mille ruiſſeaux
Auſſi promts dans leur cours qu'un jeune eſſain d'oiſeaux,
Qui du nid maternel fuit à jamais l'aſyle.
La Mer reçoit ces eaux : & cette Iſle fertile
Eſt, ſous le nom d'Hayti (*a*), ſoumiſe à divers Rois.
La bonne foi du Peuple y fait l'appui des Loix.

(*a*) L'Iſle de S. Domingue, nommée Hayti par les Indiens, étoit partagée entre ſix Souverains, nommés Caciques, ſçavoir Goacanaric, Guarionex, Ma-

De nos jeunes Guerriers ardens & ſans allarmes
L'adreſſe & la valeur ſont les plus fortes armes.
Le conſeil des Vieillards les dirige aux Combats.
Les arbres ſont leurs toits ; l'air chaud de ces Climats
Nous ſert du vêtement qui te met à la gêne.
Ce peuple belliqueux, qu'à ton ſecours j'amene,
Vit ſans beſoin des biens d'un Rivage étranger,
Et, content de ſes Dieux, n'en veut jamais changer.
A tant de Nations un ſeul ne peut ſuffire.

Il dit, & l'Amiral que l'éloquence inſpire
Combat avec ſuccès l'erreur de l'Indien ;
Un Chantre vint troubler cet utile entretien.
Nouveau Démodocus (*b*), s'il chante un autre Ulyſſe,
Ignorant les neuf Sœurs, ſon art eſt ſon caprice ;
Dans ſes bizarres tons il dépeint au Génois
Les Héros du Pays, leur Culte, leurs Exploits ;
Et ces accens ainſi s'adreſſent au Cacique.
Daigne écouter mes Chants, Prince : cette Hymne antique
M'apprit de nos Climats les Faſtes éclatans.

Sous ſon voile étoilé la Nuit, fille du Tems,
Jadis charma le Dieu qui répand la lumiere.
Vers cette Beauté ſombre il preſſoit ſa carriere.
Elle fuit, il la ſuit, & croit par ſon ardeur
De l'objet de ſa flamme animer la froideur :
Vains efforts ! dès qu'aux Cieux naît ſa clarté féconde,
La Nuit vers le Couchant court ſe plonger dans l'onde ;
Le Soleil, irrité d'un refus ſi conſtant,
De ravir la Déeſſe un jour ſaiſit l'inſtant.
Voilé du Crépuſcule, il la rendit ſenſible.
Cet Hymen produiſit une race invincible,

Un

catex, Coanabo, Cibao & Anacona ſa Sœur, qui avoient d'autres Caciques tributaires. *Charlev.* T. I, p. 61,

(*b*) Démodocus, Chantre de la Cour d'Alcinoüs, Roi de l'Iſle de Corcyre. *Odyſſée*, Liv. VIII.

Un peuple de Démons qui ſoumit nos Climats.
Ces Déïtés ſouvent ſe livroient des combats ;
Leur culte fut détruit. A des Dieux plus propices
Nos prêtres enchanteurs (*c*) offrent des ſacrifices :
Ces Devins m'ont tranſmis que, dès les premiers ans,
Le Sort qui fit la Terre, organiſa ſes ſens :
Les Fleuves ſont le ſang qui circule en ſes veines ;
Pour l'animer, les Vents lui prêtent leurs haleines ;
Ses os ſont les Rochers, ſes fibres les Métaux ;
Les cheveux de ſon front, des Cédres, des Ormeaux ;
Par le feu des Volcans ſes entrailles fertiles
De mille êtres divers remplirent ſes aſyles ;
L'un ſe cache en ſon ſein ; l'autre ſort de ſes flancs.
Tout ſe nourrit des fruits qu'elle engendre en tout tems :
Ses enfans tour-à-tour terminent leur carriere ;
Une race s'éteint, l'autre voit la lumiere ;
Et l'Aſtre, dont la Terre emprunte le flambeau,
Toujours pour ſes appas brûle d'un feu nouveau :
Leurs naiſſantes ardeurs, (l'Antiquité l'aſſure)
De Nymphes, de Géans peuplerent la Nature.
De ces premiers Humains naquirent vos aïeux.
Leurs mânes à mon gré font expliquer les Dieux ;
Je puis, par leur ſecours, conſerver ta jeuneſſe.
Quand des femmes ſans nombre en enchantent l'yvreſſe,
La ſeule Vaſcona mépriſe tes ardeurs ;
Si cette fiere Reine aſſervit tous les cœurs,
Qu'aux combats ta valeur s'arme pour la vengeance ;
Ton trône en ces Climats ne craint que ſa puiſſance,
Contr'elle de mon Art je t'offre le ſecours.

De ces Chants Canaric interrompant le cours,

(*c*) Les Prêtres Indiens, que ces peuples ſuperſtitieux croyoient Magiciens, Prophétes & Médecins, leur perſuadoient qu'ils avoient de fréquens entretiens avec les Démons : Ils leur donnoient les idées les plus bizarres ſur la génération des Dieux ou Zémês, & ſur la création du Monde. Les Annales du Pays ſe tranſmettoient de pere en fils par des chanſons, ces Inſulaires n'ayant ni Ecriture ni rien qui y ſuppléât. Voy. *Charlev.*. Tome I, pag. 38, 54 & 57.

Dans les dons de Bacchus trouve un feu qui l'agite ;
La voix du Coryphée à la danſe l'excite.
Dans l'yvreſſe des Jeux qu'il voit prêts à finir
Les vaiſſeaux Caſtillans frappent ſon ſouvenir ;
Les admirer de près eſt ſa plus chere envie ;
Par ſes hôtes bientôt ſon attente eſt remplie :
Vers ſa flotte à grands pas l'Amiral le conduit ;
Et feignant d'honorer le Prince qui le ſuit,
Il veut aux Indiens paroître formidable.
De cent bouches d'airain ſort un bruit effroyable ;
Le ſouffre, par ſon ordre, éclate au ſein des Airs ;
Les habitans des Eaux s'enfoncent dans les Mers ;
Le Sauvage étonné touche du front la Terre ;
L'hôte des Bois, qui croit entendre le tonnerre,
Rend des cris de terreur nouveaux aux Caſtillans ;
A ſes enfans la mere ouvre ſes bras tremblans.
Le Monarque Indien, dans ſa fermeté feinte,
D'un ſi terrible honneur diſſimulant la crainte,
Eſt tel qu'au Mont Oreb l'Hébreu ſaiſi d'effroi,
Quand au feu des éclairs Dieu lui dicta ſa Loi.
Bientôt de ce Cacique on calme les allarmes ;
Des raretés d'Europe il admire les charmes :
L'or, qu'il donnoit pour prix d'un vaſe de Criſtal,
Payoit mal à ſon gré les dons de l'Amiral.
Dans le raviſſement de ces préſens frivoles,
L'Américain qui court en parer ſes Idoles
Eſt de l'Opinion un exemple frappant.
Les Tréſors que l'Orgueil ici cherche en rampant
Brilloient d'un vil éclat aux yeux de ces Sauvages ;
L'Ibérien ſurpris, admirant tant de Sages,
Loin de prendre leurs mœurs, en trouble le repos.
Tandis que Canaric occupoit le Héros,
Teule, *Boïa*, Démons qu'en cet autre Hémiſphere
L'Erreur éleve au rang des Dieux qu'on y révere,

S'arment pour ſoutenir leurs Autels chancelans.
Par un dernier effort contre les Caſtillans,
Ils gagnent l'ennemi qui peut ſeul les détruire.
L'Avarice eſt ſon nom : ce Monſtre ardent à nuire,
Qui fuit les biens réels pour un eſpoir trompeur,
Pourſuivi de la Faim, guidé par la Terreur,
Chez les Dieux du Tartare arrêtoit ſa carriere
Quand ſon front déſſéché ſourit à leur priere.

O toi, qui pris naiſſance au partage des Biens,
L'Orient doit-il ſeul gémir ſous tes liens ?
Tu fis languir Jaſon (*d*) ſur les flots du Boſphore :
Par toi Polymneſtor (*e*) immola Polydore :
Aux lieux qui t'encenſoient ſous le nom de Plutus,
Tu vainquis Danaë (*f*), tu corrompis Créſus (*g*) :
Dans un Monde nouveau, viens protéger nos armes.
Si jadis nous oſions y régner ſans tes charmes,
Malgré cet attentat, pour calmer tes ſoupirs,
Viens aux ſources de l'Or aſſouvir tes deſirs.

Ainſi les Dieux de l'Inde imploroient l'Avarice.
Ce ſquelette à leurs vœux prête ſon vol propice ;
Les Vices, la Diſcorde, attachés à ſes pas,
Par-tout où les conduit la fureur des Combats,
Laiſſent des traits d'horreur ; comme on voit ſur la Terre,
Dans les lieux foudroyés, les traces du Tonnerre.

(*d*) Le Chef des Argonautes.

(*e*) Polymneſtor, Roi de Thrace, à qui Priam avoit confié, pendant la guerre de Troye, ſon fils Polydore avec beaucoup de richeſſes; le maſſacra pour jouir de ſes tréſors.

(*f*) Danaë, fille d'Acriſe Roi d'Argos, fut enfermée dans une Tour par ſon Pere, pour éviter de périr par la main de ſon Petit-fils, ainſi qu'il lui avoit été prédit. Jupiter, qui en devint amoureux, deſcendit dans cette Tour métamorphoſé en pluye d'or. Il en eut Perſée qui dans la ſuite tua Acriſe.

(*g*) Créſus, Roi de Lydie, célébre par d'immenſes richeſſes qui lui ſuſciterent de puiſſans ennemis. Il fut vaincu, pris priſonnier par Cyrus, & expoſé ſur un Bucher ; mais cette ſentence de Solon, qu'il répéta dans cette ſituation, lui ſauva la vie : *Il ne faut pas eſtimer ſon bonheur par la vie preſente, mais par ſa fin.* Solon.

Quand le Démon de l'Or, pour la premiere fois,
Aux bords Américains fit entendre ſa voix,
A ces ſons inconnus chez ce Peuple ſauvage,
Tout fuit ; mais l'Eſpagnol lui rend un vil hommage.
Nos Guerriers oubliant l'ordre de l'Amiral,
Leurs projets, le Ciel même, & l'abîme infernal,
Des richeſſes de l'Inde ont une ſoif ardente.
L'eſpoir de poſſéder les tréſors qu'elle enfante
De leur cœur nuit & jour enflamme les deſirs :
D'avance ils jouiſſoient de tous les faux plaiſirs
Dont le ſort de Plutus flatte l'œil qui l'envie :
Et des Loups affamés imitant la furie,
Ils courent dévorer de paiſibles agneaux.
L'Indien, pourſuivi ſous ſes toîts de roſeaux,
Se voit ravir ſes biens, ſes Femmes, ſes Idoles :
L'Or n'étale à ſes yeux que des attraits frivoles,
Il le livre aux Vainqueurs ; mais ſes Dieux outragés,
Ses nœuds d'Hymen rompus veulent être vengés :
Pour reprendre une Hélène à ſon amour ravie,
Plus d'un Epoux périt, ou l'arrache à la vie.
Chez le Peuple Eſpagnol plongé dans mille excès
Le Remords, la Pitié ne trouvent plus d'accès ;
La Pudeur l'abandonne ; & ma main ſe refuſe
A peindre les horreurs dont l'Univers l'accuſe.
Les malheureux objets de tant de cruautés
Sur les plus hauts Rochers par la crainte emportés,
Penſent enfin que l'Or (*h*) eſt le Dieu d'Ibérie.
Pour ſe débarraſſer d'un métal qu'elle envie,
L'Indien ſans regrets le plonge dans les mers.
Loin du trouble & des maux qu'enfantent les Enfers,
Du nouveau Monde en pleurs la Paix fuit les rivages.
Une juſte vengeance arme tous les Sauvages ;

(*h*) Hiſt. des Voyages, Tome XII, page 173.

Et le bruit des Combats, dont Colomb eſt ſurpris,
Contre les Caſtillans irrite ſes eſprits.
Leur Reine (*i*), dont la Loi vient d'un Dieu qui pardonne,
Rendoit notre Héros ennemi de Bellone :
Obligé de combattre, il court braver la Mort,
Quitte le Roi de l'Inde, en obtient un renfort,
Et vole aux Caſtillans tel qu'un brillant nuage
Où le Soleil s'apprête à diſſiper l'orage.
Le Trépas, la Terreur, qui devancent ſes pas,
Des Caciques bientôt diſperſent les Soldats ;
Mais dans l'horreur qui ſuit cette Troupe égarée
De l'Amiral vainqueur leur perte eſt ignorée.
Pour ravir à ſa gloire un triomphe nouveau,
Sous le ſable à leurs Morts ils creuſent un tombeau.
Ramenés aux Combats par une audace folle,
Ils reſſemblent aux flots agités par Eole.
S'ils ſuccombent, les Bois ſauvent leurs Bataillons.
Quand mille traits lancés au travers des buiſſons
De nos Européans arrêtoient la pourſuite,
L'Inſulaire caché, dont on preſſoit la fuite,
Sous notre airain tonnant vit tomber ſon rempart,
Comme un Mont ſablonneux que la main du hazard
Eleve au bord des Mers & ſe plaît à détruire.
Pour obtenir la paix où le Héros aſpire,
Il prodigue les dons, & rend la liberté
Aux Captifs dont ſon bras enchainoit la fierté.
Si mon Peuple, dit-il, rendit le vôtre eſclave,
Vous voyez qu'il pardonne à l'ennemi qu'il brave.

Cet effort généreux, nouveau dans ces Climats,
Au gré de l'Amiral ſuſpendit les Combats.
L'Aurore, à ſon lever, vit un corps d'Inſulaires,
Des fruits du Bananier (*k*) aſſouvir les Iberes.

(*i*) Iſabelle de Caſtille, femme de Ferdinand.

(*k*) Voyez la remarque (*f*) du premier Chant, page 17.

Si ces biens pour un tems appaiſent les Vainqueurs,
Bientôt la ſoif de l'Or ranime leurs fureurs;
Et l'Indien craintif, leur cachant ſa retraite,
Au milieu des tréſors les livre à la diſette.
Nul ſecours, nul eſpoir ne ſoulagent leurs maux.
Ces Conquérans, nourris des plus vils animaux,
Dévorent les gazons; &, dans leur épouvante,
Le Sommeil, qui les fuit, rend leur faim plus ardente.
Margarit généreux en ce commun danger,
Rend aux airs deux Ramiers (*l*) qu'il ne peut partager.
Vainement Ojeda (*m*) trouve un nouveau Pactole (*n*);
Par ſes dons un moment le Soldat ſe conſole;
Mais le beſoin, ſans ceſſe, en déchire le ſein.
L'Eſpagnol chargé d'Or, pourſuivi par la Faim,
Tel qu'on dépeint Midas dans la Soif qui le preſſe,
Déteſte des tréſors l'inutile richeſſe.
Quand l'effroi du Trépas glace ici tous les cœurs,
Le Génois en péril fuit de vaines terreurs:
Le trouble de ſes ſens naît de ſa prévoyance:
Il forme cent projets; &, rempli d'eſpérance,
Du bras de Canaric il cherche le ſoutien.
A ſa voix Marcouſſy vole au Prince Indien;
Et l'Ange, qu'aux Combats ſuivent les fils du Tage,
Pour dompter les revers ranime leur courage.
Vers le Couchant leur marche étonne ces Climats;
Tout fuit; mais Vaſcona (*o*) Reine & pleine d'appas,

(*l*) Un Indien lui apporta deux Tourterelles. Il les reçut & les paya. Je ſuis fâché, dit-il à ſes Compagnons, qu'elles ne puiſſent appaiſer la faim de toute ma Troupe, & ne puis me réſoudre à les manger ſeul. En achevant ces mots, il redonna la liberté à ces deux oiſeaux. *Charlev.* T. I, p. 127.

(*m*) Ojeda fut le premier qui découvrit les Mines de Cibao où le Bonique prend ſa ſource, *Id.* p. 121.

(*n*) Le Pactole, Fleuve de Lydie, dont le ſable étoit d'or. *Pline*, *Stabon.*

(*o*) Vaſcona ou Anacona, Reine de Xaragua, où eſt à preſent Léogane, reçut magnifiquement Colomb. Les feſtins & les Jeux durerent trois jours. Trois cens Caciques de ſes Vaſſaux honorerent la Fête. Les Eſpagnols, pour payer ſes bienfaits, la firent mourir à S. Domingue. *Herrera* & *Charlev.* T. I, p. 232. *Hiſt.* des Voyages, T. XII, p. 65 & 66.

Séduite par l'Enfer pour perdre les Iberes,
De ſes Champs à leur Chef veut ouvrir les Frontieres.
Dès ſon cinquiéme luſtre un divorce éclatant
Rendoit deux fois ſon cœur à l'Hymen inconſtant,
Quand les faits de Colomb, peints par la Renommée,
Donnent à ſon orgueil la ſoif d'en être aimée.
Sous les traits d'un Mortel trouver un fils des Dieux!
Qu'un tel eſpoir flattoit ſon cœur ambitieux!
Son frere Cibao, ſoumis à ſa puiſſance,
Vers le Camp étranger par ſon ordre s'avance;
Le Peuple qui le ſuit ceint de panaches blancs,
(Signe heureux de la Paix offerte aux Caſtillans)
Se proſterne à leurs pieds & de dons les accable.
Sous ce reſpect, qui voile une crainte indomptable,
De loin le Chef Sauvage ainſi parle au Génois:

Une Reine qui tient cette Iſle ſous ſes loix,
T'offre ſon alliance, & veut, divin Génie,
Couronner les exploits que de toi l'on publie.
Viens dans ſa Cour dont l'Art fit un ſéjour des Dieux.
Pour gage de ſa foi me gardant en ces lieux,
Vas, dis-lui que ſon Frere eſt pour elle en ôtage.

Le Chef des Caſtillans étonné du meſſage,
Dans l'état déplorable où l'a réduit le Sort,
Aux vœux de Vaſcona ſe prête ſans effort;
Joint à ſon Interprête, entouré des Iberes,
Dans les Bois avec pompe il ſuit les Inſulaires.
Près des Femmes l'éclat a ſouvent du crédit.
Colomb prend ce ſecours qu'il s'étoit interdit;
Il voit que la Princeſſe en connoît la puiſſance.
Des Montagnards (*p*), qu'il joint de diſtance en diſtance,

(*p*) Les Caciques ſe faiſoient porter ſur une eſpece de Palanquin, par des Eſclaves d'une force & d'une vîteſſe extraordinaires.

Plus prompt que ſes Courſiers à franchir les déſerts,
Sur leurs bras, tour-à-tour, l'emportent dans les Airs.
Du Lac de Xaragua (*q*) bientôt il voit la ſource.
Sur un côteau, voiſin du terme de ſa courſe,
Mille jeunes Beautés, que ſuivent des Guerriers,
Lui portent à l'envi des branches de Palmiers,
L'excitent par leurs chants à joindre la Princeſſe.
Son Palais, dont l'éclat annonce une Déeſſe,
Montre autant de Rubis qu'il eſt d'Aſtres aux Cieux:
Le ſoir, des feux d'encens allumés en ces lieux
Des plus riches Jardins éclairent les ombrages.
L'Or en forme les fruits (*r*), les fleurs & les feuillages;
Et des dons de la Terre y peint ſi bien les traits,
Qu'au ciſeau de Germain (*s*) ces Vergers ſemblent faits.
D'un Cirque qui du centre occupe ſeul l'eſpace,
Un ſable étincelant émaille la ſurface;
Là, ſur un Trône d'Or la Reine, avec ſa Cour,
Au milieu de la nuit a l'éclat d'un beau jour:
Ses cheveux noirs épars, que ſon ſein prend pour voiles,
Par le feu des Saphirs effacent les Etoiles;
D'un plumage incarnat le léger ornement,
En forme de ceinture, eſt ſon ſeul vêtement.
Malgré les traits frappans de ſa noble figure,
Et le ſoin de charmer qui forma ſa parure,
Dans ſon abord farouche on apperçoit que l'Art
N'a point dès ſon enfance adouci ſon regard.
Nos teints de lys, chantés par les Filles du Pinde,
N'embellirent jamais l'Héroïne de l'Inde;
Si d'Hébé, ni de Flore elle n'a les attraits,
Dans ſes yeux pénétrans, où l'Amour mit ſes traits,

(*q*) Le Lac de Xaragua eſt à peu de diſtance du lieu où eſt à préſent Leogane.

(*r*) Les Incas du Pérou ornoient leurs Jardins avec des fleurs, des fruits & des feuillages d'or & d'argent. *Hiſtoire des Incas*, T. II, p. 124 & ſuiv.

(*s*) Germain, fameux par la perfection qu'il donnoit à la ciſelure & à la gravure des Ouvrages d'Orfévreries qu'il envoyoit dans toutes les Cours de l'Europe & de l'Aſie, mort en 1754.

On lit les grands projets de ſon ame intrépide.
Colomb la voit, l'admire, & ſent qu'un choix rapide
Le rend à la beauté qui ſeule l'enflamma;
La fiere Reine en vain le diſpute à Zama.
Oui, Zama, diſoit-il; de rivage en rivage,
Pour toujours dans mon cœur j'emporte ton image;
L'eſpoir de te revoir, qui trompe mes deſirs,
Condamne mon amour à d'éternels ſoupirs.
Dans ces tendres regrets (qu'ignoroit l'Amazone)
D'un pas majeſtueux il marche vers ſon Trône:
Et d'un tiſſu brodé des plus riches couleurs,
En prononçant ces mots, lui préſente les fleurs.

A vos ſuprêmes loix, Reine, je viens me rendre.
L'éclat de votre Cour a droit de me ſurprendre;
Et ma reconnoiſſance, égale à vos bienfaits,
Voudroit que le devoir ne m'en bannît jamais.
Quoiqu'ici des tréſors vous ſoyez la déeſſe,
Daignez chérir ces dons, dont l'art fait la richeſſe.

Il dit: la jeune Reine accepte ſes préſens:
D'une main, comme aux Dieux, lui préſente l'encens;
De l'autre, le conduit au Feſtin qu'on prépare.
Ta clémence, dit-elle, eſt un tréſor plus rare
Que l'or dont ces climats éblouiſſent les yeux;
L'éclat de tes vertus annonce un Fils des Cieux.
Sous les traits d'un mortel goûtes-en les délices.
Le ſoir pour les travaux n'a point d'inſtans propices;
Quand des eſprits le jour a laſſé les efforts,
Les repas, le ſommeil raniment leurs reſſorts:
Viens tirer de nos fruits l'eſſence la plus pure.

A ces mots, tous les mêts qu'enfantent la nature

Sous de vaſtes lambris s'offrent à leurs deſirs :
L'air qu'agite un Eſclave (*t*) y forme des Zéphirs :
Au-tour des Murs ſculptés, des Singes d'or ſans nombre
De Torches de Santal (*u*) éclairent la nuit ſombre ;
Des Chiffres colorés (*x*) y retracent aux yeux,
Les faits que la Cacique apprit de ſes Aïeux :
Et ſur de triples rangs de perles enchaînées (*y*),
On calcule en chantant ſon Régne & ſes années :
Du dos d'une Tortue on lui forme un Sopha.
A ſa table, où le goût prend pour nectar l'Aca (*z*),
Des cornes d'animaux par des Nymphes remplies
Verſent aux Eſpagnols des ſucs de fleurs choiſies.
Mais, dans ces lieux où l'art & la diverſité
Au plaiſir des Feſtins joignoient la nouveauté,
Le Chef des Caſtillans charme ſeul la Princeſſe ;
Elle ſuit ſes regards ; l'interroge ſans ceſſe.
Lorſque la nuit parvint au milieu de ſon cours,
Chacun d'un lit mobile (*a*) emprunte le ſecours ;
On en ſuſpend ſans nombre aux murs d'un long Portique.
Au centre, ſous un Dais, ſommeille la Cacique :
La Garde d'Indiens qui veille à ſon repos,
Par ſon ordre, attentive à ſervir le Héros,
Parfume & raffraîchit l'air chaud qui l'environne.

Dès que le Dieu du Jour reparut ſur ſon Trône,

(*t*) Dans les Climats où la chaleur eſt exceſſive, on employe des Eſclaves à remuer ſans ceſſe de grands éventails pour rafraîchir l'air, & écarter les Inſectes incommodes.

(*u*) Bois odoriférant des Indes, qu'on y brûloit de la même maniere que les Anciens allumoient des Pins pour leur ſervir de flambeaux.

(*x*) Les Indiens avoient l'art de conſerver leur Hiſtoire par la Peinture en forme d'Hierogliphes. *Solis*, Hiſt. du Méxique, Tome I, page 163.

(*y*) La maniere de compter des Indiens étoit par le moyen de Grains de Mays de diverſes couleurs, enfilés dans des anneaux, dont la combinaiſon leur tenoit lieu de Livres & de Regiſtres. *Hiſt. des Incas*, T. II, p. 53.

(*z*) Boiſſon chérie des Indiens. *Hiſt. des Incas*, T. II, p. 129.

(*a*) Hamacs. Voyez la Remarque (*t*) du cinquiéme Chant, page 90.

Tous nos Ibériens, arrachés au ſommeil,
De la troupe ſauvage occupent le réveil.
Le Génois qu'elle appelle, à la ſuivre s'empreſſe :
Sous un Bois d'Orangers conduit par la Princeſſe,
Il apperçoit un Champ entouré de Lauriers.
Dans ce Cirque Indien plein de jeunes Guerriers,
Déjà les Combattans, par un prompt ſacrifice,
De leurs bizarres jeux commencent l'exercice.
De la tête & des pieds mille ballons (*c*) jettés,
S'élévent dans les airs à coups précipités ;
Le prix de qui les lance au ſéjour du Tonnerre
Eſt un Sabre de marbre, aiguiſé (*c*) pour la guerre.
A diriger leur fléche exercés par la faim,
Tous du meilleur archer ont le coup d'œil certain :
Et des plus forts Lutteurs qu'ait couronné l'Elide,
Deux Amans de la Reine ont l'adreſſe intrépide.
A ſes yeux Macatex (*d*), Géant de ces climats,
A Zanex ſon rival lance ſon coutelas :
Soudain ce jeune Roi court braver la menace ;
L'autre, comme un Rocher l'attend avec audace :
Ces Combattans, dont l'œil orgueilleux & jaloux
Meſure le terrein qui ſépare leurs coups,
Plus fiers que des Lions en imitent l'atteinte.
Trois fois le jeune Athlète y réſiſte ſans crainte :

(*b*) Les Indiens avoient une adreſſe ſinguliere à jetter leurs Ballons par toutes les parties de leur corps auſſi ſurement qu'avec la main. *Charlevoix*, T. I, p. 39.

(*c*) Les Sauvages aiguiſoient la pierre de maniere qu'elle coupoit auſſi bien que l'acier. Ils en armoient leurs inſtrumens pour la guerre, & pour la culture des Terres. *Solis*, Hiſt. Méxiq. T. I, page 131.

(*d*) C'eſt une tradition du Pays, qu'il y avoit autrefois des Géans aux environs du Méxique. Lionnel Waffer, dans ſon Voyage en 1677, page 367, rapporte avoir vu, ſous le gouvernement du Duc Albuquerque, des oſſemens & des dents d'une prodigieuſe grandeur, entr'autres une dent de trois doigts de large & longue de quatre. Les plus habiles gens du pays qui les examinerent, jugerent, par les proportions ordinaires, que la tête ne devoit pas avoir moins d'une aulne de largeur ; & le Duc s'attachant à leurs idées fit faire deux Portraits de cette énorme tête dont il en envoya un au Roi d'Eſpagne.

Pluſieurs Voyageurs rapportent avoir vu, au Détroit de Magellan, des hommes d'une taille giganteſque. Voyez *Frezier*, Tome I, page 142 & ſuivantes.

Ses pas, dont la vîteſſe anime ſon eſpoir,
Fatiguoient le Géant, plus lent à ſe mouvoir
Quand tombé ſous le poids de ce fier adverſaire,
Pour étouffer ſes cris Zanez mord la pouſſiere.
Le Laurier triomphant n'attend point le Vainqueur;
Un regard de la Reine en eſt le prix flatteur.
Après un tel combat, nul n'oſe entrer en lice.
Un Bocage aux Feſtins prête une ombre propice:
Les Bouffons de la Cour y rappellent les ris.
La nuit finit ces jeux; & l'Amiral ſurpris
Au lever du Soleil vit naître une autre fête:
Cent Canots, deſtinés aux joûtes qu'on apprête,
Du Lac de Xaragua couvrirent les deux bords.
A lutter ſur les flots épuiſant leurs efforts,
Les Nochers au combat volent à coups de rame;
Leur ſoupleſſe répond au feu qui les enflamme.
Contre ſon ennemi l'un ſouleve les eaux;
L'autre à la nage eſt prompt à dompter ſes rivaux.
Chacun s'atteint, s'évite, & l'art ou la vîteſſe
Sur ce liquide champ font triompher l'adreſſe.
Dès qu'on eut du Vainqueur couronnné l'aviron,
Tels que l'inſecte adroit qui porte ſa maiſon,
Les Rameurs ſur leur dos emportent leurs Nacelles:
Leur chant, qui met la Reine au rang des Immortelles,
Anime les Soldats attelés à ſon Char.
Près d'elle l'Amiral abreuvé de Nectar,
Voit au-tour du Palais de jeunes Filles nues
Conſacrer aux Zémès leurs graces ingénues:
Sous la forme & l'éclat d'un Saphir merveilleux,
Ces Pénates de l'Inde y reçoivent leurs vœux;
Et ce ſexe enchanteur croit, par ce tendre hommage,
Obtenir dans l'Hymen un pouvoir ſans partage.

Aux Autels, où leurs mains préſentent des Rubis,
Toutes de la beauté ſe diſputent le prix :
Si leur chant cede à l'art des Nymphes de Cythere,
Leur voix jeune & touchante eſt plus ſûre de plaire :
Des jeux laſcifs (*e*) dont Rome a vanté le ſuccès,
Cette troupe naïve ignore les excès :
Sur des Gazons fleuris, animés par la Danſe,
Les Ris & les Amours folâtrent ſans licence.
Comme on voit l'eau du Ciel ſur le Criſtal des eaux,
Détruire & retracer des cercles inégaux,
Ainſi ce jeune eſſain, dans une forme ovale,
En cadence ſe joint, ſe fuit par intervale :
Mille Amans, dont l'ardeur s'exprime par leur chant,
Du mouvement des pas reglent l'accord conſtant,
En vantent la ſoupleſſe, & d'une fleur nouvelle
Au ſon des Chalumeaux couronnent la plus belle.

A l'aſpect de ces jeux, ſuperbe Vaſcona,
Dans vos ſens malgré vous l'amour ſe ralluma ;
C'eſt un braſier longtemps étouffé ſous la cendre,
Qui s'agite, s'enflamme & cherche à ſe répandre.
Pour fixer l'étranger qui preſſe ſon départ,
La Reine à ſes attraits joint les reſſorts de l'art ;
Et déjà ſur ſon front une rougeur traîtreſſe
Annonce que l'orgueil y cede à la tendreſſe :
Fils des Cieux, diſoit-elle, à l'illuſtre Génois,
Si j'en crois ſur tes faits l'accord de mille voix,
Les campagnes de l'Air ſous ton vol s'aplaniſſent,
La foudre eſt dans tes mains, les monſtres t'obéiſſent :
En effet, tes regards brillent d'un feu divin :
Unis à mon pouvoir ton céleſte deſtin.

(*e*) Il y avoit à Rome des Jeux établis en l'honneur de Flora, fameuſe Courtiſane : on s'y livroit à toutes ſortes d'excès.

Tous les Rois de cette Iſle ont fléchi ſous mon Trône.
En acceptant ma main, partage ma Couronne ;
Bientôt de l'Univers ton bras ſera vainqueur :
Qui pourroit déſormais troubler notre bonheur ?
Dans ma Cour, tu le vois, tout chérit ma puiſſance ;
Mais mon rang, mes tréſors, l'éclat de ma naiſſance
Ne ſont rien, ſi ton cœur n'en jouit avec moi....
Hélas ! un jour la Mort doit m'arracher à toi....
Ne puis-je partager ton eſſence immortelle ?
Oui, je renonce aux biens où le trépas m'appelle (*f*),
Pour regner à jamais avec toi dans ces lieux.
Le Silence, à ces mots, laiſſa parler ſes yeux.
Le Chef des Caſtillans déguiſe ſa ſurpriſe ;
D'une Reine, propice à ſa vaſte entrepriſe,
Ménage la fierté par des diſcours confus ;
Et des loix du devoir maſque ainſi ſes refus.

Vous, dont la gloire orna la beauté triomphante ;
Vos offres, vos bienfaits, qui paſſent mon attente,
En me comblant d'honneurs, exigent qu'en ce jour
Mon cœur reconnoiſſant vous parle ſans détour.
L'homme, à la Renommée, au gré de ſon envie,
Prête les paſſions dont ſon ame eſt remplie :
Parmi vous la terreur nous place au rang des Dieux ;
Mais croyez qu'au Tombeau je joindrai mes Aïeux.
Créée où le Soleil à vos yeux prend naiſſance,
Notre ame plus ſubtile en prit la vive eſſence ;
Nos arts ont du Tonnerre imité les éclats ;
Cet animal fougueux qui nous porte aux combats,
Qui dans les champs guerriers ſemble un monſtre invincible,
Libre au ſein de nos bois, en eſt l'hôte paiſible.

(*f*) La plupart des Indiens ſe promettoient de jouir, après leur mort, de toutes les félicités qu'ils avoient déſirées pendant leur vie.

Ah ! loin qu'ici je vienne uſurper des autels,
J'annonce qu'un ſeul Dieu régit tous les mortels.
Quand ſon culte défend aux peuples qui l'adorent
De s'unir par l'Hymen aux humains qui l'ignorent ;
Moi, qui viens de ſa Loi vous vanter le pouvoir,
Reine, puis-je l'enfreindre en flattant votre eſpoir ?
Non : mais pour vous ſervir, nos armes, ma vaillance,
De tous vos ennemis détruiront l'eſperance ;
Parlez & j'obéis. Il dit, & dans l'inſtant
Des violens tranſports d'un amour mécontent,
Sur le front de la Reine, on voit la vive empreinte.
Pour la premiere fois ſa volonté contrainte,
(Sans un frere livré pour ôtage au Génois),
De l'Hoſpitalité n'eût plus connu les droits.
Mais ſon ame aſſervie au feu qui la dévore,
Dans l'eſpoir de dompter un Héros qu'elle adore,
Etouffe ſa vengeance & lui parle en ces mots.

Non, tu n'as rien d'humain. Le plus fier des Héros
De mon Hymen offert n'eût oſé ſe défendre :
L'être vil d'un ingrat des Dieux ne peut deſcendre.
Dis-moi donc de quel ſang t'ont formé tes aïeux ?
Crains ma haîne, & connois mon cœur ambitieux ;
De qui l'oſe offenſer la mort eſt le partage.
Ah ! loin qu'à tes Autels ma crainte rende hommage,
Mes vertus de nos Dieux vont t'enſeigner les loix.
Tes jours, en mon pouvoir, ſont libres par mon choix :
Tu peux partir. Mais ſonge, en laſſant ma clémence,
Qu'en danger ſur nos bords tu reſtes ſans défenſe :
Que ſi le jour trois fois revient ici ſans toi,
Mon peuple, à qui ta foudre inſpire peu d'effroi,
Bravera ton armée, en punira les crimes,
Et de tes demi-Dieux ſe fera des victimes.

A ces mots, la fureur étouffe ſes accens ;
Elle fuit, pour cacher le trouble de ſes ſens ;
Et ſon Hôte en partant accablé de richeſſes,
D'une Reine en courroux redoute les largeſſes.

Fin du ſixiéme Chant.

LA COLOMBIADE,

SEPTIEME CHANT.

ARGUMENT

DU SEPTIEME CHANT.

VASCONA, que l'Amour & la Vengeance agitent, conſulte un Magicien. Deſcription d'un Temple Indien. Réponſe du Devin. La Reine aſſemble ſon Conſeil. La guerre eſt réſolue. Arrivée du vaiſſeau l'Orphée ſur lequel Fieſqui, qui s'étoit ſéparé de la Flotte, conduiſoit Zama. On les fait priſonniers au port de Xaragua. L'Amiral, joint au Cacique Canaric, ſe prépare au combat. Un autre Cacique ſe joint à eux. La renommée de Colomb fortifie ſon Armée. Vaſcona lui envoie de nouveaux Ambaſſadeurs. Réponſe de l'Amiral. L'Envoié part en lui déclarant la guerre.

RPJCB

SEPTIEME CHANT.

DANS la nuit qui rallume & nourrit les deſirs,
La Reine ſans témoins exhaloit ſes ſoupirs ;
Au ſouvenir des maux qui troublent ſa penſée,
Les larmes, que répand ſa douleur inſenſée,
Sortent comme un torrent trop longtems retenu.
Quoi ! ſans verſer le ſang de ce peuple inconnu,
Je laiſſe fuir, dit-elle, un Guerrier qui me brave !
L'art de cet impoſteur rend donc ma gloire eſclave !
Ah ! loin que ſon refus pût dompter mon orgueil,
Je devois ſans remords lui creuſer un cercueil.
Cher Cibao ! le ſoin de conſerver ta vie
De mon amour, ſans doute, arrêta la furie...
Mais, pour ſauver l'objet qui m'irrite aujourd'hui,
La pitié dans mon ame eſt un fragile appui...
Non : ſuſpendons mes coups. Que ſçais-je ? ma Couronne
Peut encore éblouir l'ingrat qui m'abandonne ;
Que m'importe à quel prix je regne ſur ſon cœur ?
S'il eſt Dieu, ſon pouvoir comblera ma grandeur :
Et quand de mon Hymen il goûtera les charmes,
Bientôt à mes appas ſon cœur rendra les armes...
Dieux ! quelle eſt mon erreur ! Je juge de ſes feux
Par l'ardeur des Héros dont j'ai reçu les vœux :
Et l'Etranger qu'ici la Terreur déifie
Eſt peut-être un mortel plus ſçavant en magie,
Qui des philtres d'amour rend le poiſon flatteur...
Pour me ſauver du piége, évitons l'enchanteur ;
Que de mon ſouvenir ſon image effacée
Comme un ſonge à jamais ſorte de ma penſée.
Mon Art, mes Taliſmans, vainqueurs de ſes ſécrets,
Des Oracles du Temple appuîront les arrêts.

Invoquons, conſultons ces Organes ſublimes ;
Aux Eſprits ſouterreins prodiguons des victimes ;
Que l'Enfer & le Ciel, pour venger mes appas,
Arment contre un ingrat le Démon des Combats.
De ſon lit, à ces mots, elle fuit ſans eſcorte.
L'Amour & la Terreur, ſon unique cohorte,
Font chanceler ſes pas, mais l'Orgueil, pour flambeau,
Lui prête dans la nuit un courage nouveau:
Elle avance, & Diane à ſes deſirs propice,
Des ſes enchantemens éclaire l'artifice.
Plus prompte que Médée à remplir ſes travaux,
Trois fois elle évoqua les Mânes des tombeaux ;
De ſes lugubres chants les rochers retentirent,
La Nature en frémit, les Aſtres en pâlirent.
Superbe Reine, hélas ! En vain votre ſçavoir
Du venin des Serpens arrête le pouvoir :
Votre cœur, dévoré du feu qui le poſſede,
De ce poiſon fatal ignore le remede.
Telle qu'une Bacchante au ſortir d'un feſtin,
Vaſcona dans les bois erre au gré du Deſtin,
S'égare, ouvre une grotte au vulgaire inconnue.
Le Mage qui l'habite eſt privé de la vue:
Elle croit que ſon ame en voit mieux l'avenir.
Du Devin, dont les jours ſemblent prêts à finir,
La Reine par ces mots conſulte les Oracles.

Cher Huſcar, l'Etranger ſi fertile en miracles
Eſt-il fils de l'Aurore, ou né du ſein des Mers ?
Faut-il le reſpecter, ou le charger de fers ?
Apprends-moi ſes deſtins ; fais, par tes ſacrifices,
Qu'au prix du ſang humain les Dieux nous ſoient propices.
Soudain les cheveux blancs du vieillard qu'elle ſuit
Brillent comme un phoſphore au milieu de la nuit.
Quand l'effort convulſif qui l'agite & l'inſpire
Des Sybilles de Delphe annonça le délire,

De l'antre où par ſa voix parlent les Immortels,
La Reine monte au Temple, il la ſuit aux Autels.
Ce Druïde Indien en gouvernoit l'aſyle,
Et dans les jours ſacrés, ſous un long périſtile,
Au nom d'un peuple immenſe il invoquoit les Dieux.
Ces Idoles ſans forme, & leurs traits odieux,
Montrent bien que la Crainte en a tracé l'image.
Des murs dont nul maſtic (*a*) ne forme l'aſſemblage
Enferment leurs autels, & ſous des toîts ſculptés,
Sans l'effort des leviers juſques aux Cieux portés,
On voit pour ornement les crânes des victimes.
Culte barbare, ainſi tu conſacres tes crimes!
Pour colomnes la voûte a cent Coloſſes d'or (*b*).
L'Indien, que les Arts n'éclairoient point encor,
Penſoit que ces Titans qui menaçoient les nues
Furent des Rois cruels transformés en ſtatues:
Par-tout les châtimens du Vice combattu
Prouvent que l'Erreur même encenſe la Vertu.

Dans ce Temple infernal, l'Autel en pyramide
Des monumens d'Egypte a la pente rapide;
Sur le ſommet, un Dieu, ſous la forme d'Atlas,
Par autant d'yeux qu'Argus veille ſur ces climats;
Ses bras, auſſi nombreux que ceux de Briarée,
Menacent les Enfers, la Terre & l'Empirée.
Tandis que la Terreur, qui fit ces Déités,
Immole en leur honneur des mortels regrettés,
Du Sacrificateur leur ſang fait les délices:
Et lorſqu'aux vœux publics il rend les Cieux propices,

(*a*) Les Indiens tailloient leurs pierres avec tant d'adreſſe & d'egalité, qu'elles ſe joignoient ſans ciment. Ils n'avoient ni grues ni machines pour les tranſporter. A force de bras ils ont élevé de ſi beaux édifices, qu'on auroit peine à le croire, ſi les ruines qui ſubſiſtent encore n'en étoient des preuves convaincantes. *Hiſt. des Incas.* T. II. p. 62.

(*b*) L'Or étoit ſi commun chez les Indiens, qu'on a trouvé, dans les Temples des Mexicains & des Péruviens, des Statues d'or les murs & les toits en étoient incruſtés. Voyez *Solis & Garcilaſſo*, Hiſt. des Incas, Chap. XXVII, page 122.

Ce concert de cent voix retentit dans les airs.

Eſprit univerſel (*c*), qui régis l'Univers,
Fais de nos ennemis triompher notre adreſſe ;
Conſerve nos Vieillards pour guider la Jeuneſſe,
Que nos Enfans nombreux défendent nos vieux ans,
Aux gré des Moiſſonneurs fertiliſe nos champs ;
Des piéges qu'on nous tend inſtruis-nous par un Songe ;
Et lorſque le Trépas dans ſes gouffres nous plonge,
Que nous rendant alors nos femmes, nos aïeux,
Cet exil éternel nous ſoit moins odieux.

Depuis qu'au Ciel la Reine élevoit ſa priere,
Phœbus déjà deux fois voyoit l'autre hémiſphere,
Des plus brillantes fleurs le temple couronné
De torches de Santal étoit illuminé.
Là, cent cris diſcordans, mille attitudes folles
Expriment tous les vœux adreſſés aux Idoles.
Aux plaintes des enfans qui leur ſont immolés,
Répondent par des cris les peres déſolés.
De lugubres Tambours accompagnent la Danſe.
D'une plante embraſée on reſpire l'eſſence (*d*) :
La vapeur qui s'exhale appelle le ſommeil ;
Et la foule enyvrée annonce à ſon reveil
Que les ſecrets divins ſon écrits dans ſes Songes.
Huſcar ſous ſa caverne explique ces menſonges :
Et dans la nuit la Reine arrachée au repos,
Par ſon trouble ſecret ſans ceſſe accroît ſes maux.

(*c*) Quoique les Indiens rendiſſent un culte à une multitude de Dieux, ils en reconnoiſſoient un ſupérieur, à qui ils attribuoient la création du Ciel & de la Terre, & n'avoient point de terme pour exprimer cette Divinité. *Solis*, Hiſt. Méxiq. T. I, p. 560.

(*d*) Les Indiens s'enyvroient de Tabac à fumer, mis dans de longues Pipes à deux branches, & qui répondoient à chacune de leurs narines ; & les Rêves que cette yvreſſe leur inſpiroit, étoient des prognoſtics ſur leſquels ils régloient leurs actions. Ces Peuples ſuperſtitieux étoient fort adonnés à la Magie. *Charl.* T. I, p. 40.

Pour fixer ſes eſprits que le chagrin dévore,
Dans l'antre du Devin elle revient encore ;
En quel état, hélas ! il s'offre à ſes regards !
D'un funeſte Deſtin lui cachant les hazards,
Le Vieillard à ſes pieds gémit & fond en larmes.
Sans tarder, lui dit-elle, appaiſe mes allarmes,
Huſcar ; une ame ferme aime à ſçavoir ſon ſort :
Pour triompher des maux, un généreux effort
Lui coûte moins de pleurs qu'un doute qui l'accable.
Parle, je te l'ordonne. O Reine reſpectable !
J'obéis, dit Huſcar ; mais frémiſſez. Les Dieux
Cette nuit par la foudre ont ébranlé ces lieux :
Mon ame a vu l'Eſprit, qui formoit cet orage,
Aux pieds d'un Dieu vengeur jetter des cris de rage ;
Une force inconnue accabloit ſon pouvoir.
Lorſque, pour l'appaiſer, j'allumois l'encenſoir,
L'Idole a fui ſon Temple : & malgré la tempête
Et le bruit des Serpens qui ſiffloient ſur ſa tête,
L'air m'a rendu ces mots : Tremble : voici le tems
Où tes Dieux enchaînés rejettent ton encens :
Tes pactes ſont rompus. Dis à ta Souveraine
Que, malgré ſon orgueil, ſa ruine eſt certaine.
Sous la terre, à l'inſtant, ce Spectre deſcendu
Sans l'autel, où mon bras me tenoit ſuſpendu,
Dans un abîme ouvert me forçoit à le ſuivre.
Reine ! ah ! fuyez les maux où votre ardeur vous livre.
Il dit : l'Æther en feu, les Enfers mugiſſans,
Longtems de la Princeſſe étouffent les accens ;
Mais ſon cœur aveuglé, loin de craindre l'orage,
Des céleſtes décrets mépriſe le préſage :
Et l'Eſprit de menſonge eſt vainement contraint
A prédire aux mortels des vérités qu'il craint.
Comme un fils d'Ozias, ſourd aux cris des Prophêtes
Sacrifia ſon peuple au deſir des conquêtes ;

L'incrédule Amazone, au prix du ſang humain,
Croit à ſes volontés aſſervir le Deſtin.
Dans ſon ame bientôt l'effroi cede à la rage :
Si tous nos Dieux, dit-elle, ont ſubi l'eſclavage,
N'invoquons plus le Ciel pour défendre nos jours ;
La Terre à ma fureur offre d'autres ſecours.
Arrachons de ſon ſein des poiſons & des armes,
Et contre ces faux-Dieux combattons ſans allarmes.
Un bruit douteux fonda leur céleſte deſtin ;
Mais nos traits dans la guerre ont un pouvoir certain.
Un ſonge affreux ſouvent nous voile un ſort propice.
L'effroi t'abuſe, Huſcar : prépare un ſacrifice,
De nos Divinités appaiſe le courroux.
Moi, de leurs ennemis je cours braver les coups :
J'attendrois vainement l'impoſteur que j'adore.
Fuyez, eſpoir trompeur. Déjà trois fois l'Aurore
Sans l'offrir à mes yeux éclaire ici les airs ;
Allons contre un ingrat déchaîner l'Univers.

La Fureur, à ces mots qu'elle prononce à peine,
A pas précipités vers ſes murs la ramene :
Son Miniſtre auſſitôt inſtruit de ſes deſſeins
Raſſemble à Xaragua les Caciques voiſins.
Anabo, dont les monts aſſurent la défenſe,
Gagné par la Princeſſe embraſſe ſa vengeance ;
Iſca ſubit ſes loix, pour payer ſes bienfaits ;
Banex, Azor, Naba, charmés de ſes attraits,
A ſon premier ſignal volent près de ſon Trône.
Zanex Roi des Monts d'or, Amant de l'Amazone,
Son rival Macatex Géant fils du Soleil,
Dès longtems dans ſa Cour lui ſervoient de conſeil.
Aſſis ſur des troncs d'arbre au-tour d'un long portique,
Ce Tribunal de Rois attendoit la Cacique :
Elle arrive à ſon Trône, & pour Sceptre en ſes mains
L'étendard des combats annonce ſes deſſeins.

Ses yeux brûlans d'amour, pleins d'une ardeur guerriere,
Des rayons du Soleil ont la vive lumiere ;
A peine l'aſſemblée en ſoutenoit l'ardeur.
Chacun reſte immobile, & cache dans ſon cœur
Le charme & le reſpect qu'inſpire ſa préſence.
Dans ce Sénat qui ſemble un Temple du Silence,
L'Héroïne longtems recueille ſes eſprits,
S'anime, & gagne ainſi les Caciques ſurpris.

Illuſtres Défenſeurs de cette Iſle féconde,
Vous dont l'ardeur guerriere aux combats me ſeconde ;
Songez qu'ici ma gloire & mes ſeuls intérêts
N'excitent point votre ame à ſervir mes projets ;
Le péril général aujourd'hui nous raſſemble.
Quoi ! nos Sujets en proie à tous les maux enſemble,
Loin d'affronter la mort pour vaincre les dangers,
Nourriſſent dans leur ſein des vautours étrangers ?
Quand on n'oſe étouffer un feu qui prend naiſſance,
L'air l'enflamme, & bientôt tout céde à ſa puiſſance.
Pour ſauver nos Climats, chaſſons des impoſteurs
Qui n'ont dû leurs ſuccès qu'à vos vaines térreurs.
De leurs traits, dont l'éclat étonne nos Caciques,
On verra par mon art tomber les feux magiques.
Des Enfers, à ma voix, les Démons ſont ſortis,
Nos foibles ennemis vont être anéantis.
Si de leur conducteur l'audace eſt redoutable,
Oppoſons à ſa foudre un nombre qui l'accable :
Que ſa race détruite & ſon nom avili
Avec lui chez les Morts demeure enſéveli.
Nos rebéles déjà groſſiſſent ſon eſcorte.
Quoiqu'à preſſer vos pas le danger vous exhorte,
L'Honneur, plus éloquent, touche ſeul vos pareils ;
Sur les moyens d'agir qu'il dicte vos conſeils.
Elle dit ; & ſon front prend l'air de confiance
Qu'au cœur des Souverains inſpire la puiſſance.

Le crédule Anabo d'un préſage effrayé,
Se leve ; & l'air penſif, ſur ſon arc appuyé :
Mes cheveux blancs, dit-il, Amazone immortelle,
A rompre le ſilence autoriſent mon zèle :
Ce droit dont je jouis me fait peu de jaloux.

Vos Ancêtres, ſans doute, ont tranſmis juſqu'à vous
Qu'avant le jour heureux qui vous donna naiſſance,
Un augure fatal menaça leur puiſſance.
Hélas ! Ce ſouvenir me glace encor d'effroi.
Dans nos plus jeunes ans, votre aïeul près de moi
Reçut de nos autels cet oracle effroyable :
Tremblez, peuples, tremblez ; une race indomptable (*e*)
Qui du Soleil naiſſant deſcendra ſur vos mers,
Un jour la foudre en main viendra vous mettre aux fers.
Quoique ces Etrangers redoutés du vulgaire
Ne ſoient pas à mes yeux fils du Dieu qui m'éclaire,
Entr'eux & ces guerriers à nos aïeux prédits,
Un rapport trop frappant rend mes ſens interdits.
Si leurs faits merveilleux n'étoient que des preſtiges,
Le Ciel en leur faveur feroit moins de prodiges.
Des Comettes en feu menacent nos états :
La Terre en mugiſſant s'entrouve ſous nos pas.
Les monſtres inconnus que la nuit elle enfante,
Sur nos mers, dans nos bois, répandent l'épouvante.

(*e*) Les habitans de S. Domingue diſoient que leurs Oracles avoient prédit l'arrivée des Eſpagnols, par la deſcription de leur figure, qui ſe rencontroit juſte avec ce que les Anciens leur avoient tranſmis.

Le P. d'Acoſta, Botero, & d'autres Ecrivains du même poids, ont rapporté les faits ſuivans.

Quelques Pecheurs prirent, au bord d'un Lac du Méxique, un Oiſeau d'une grandeur monſtrueuſe, qui avoit ſur la tête une eſpéce de lame luiſante, où la reverbération du Soleil produiſoit une lumiere triſte & affreuſe. En fixant les yeux ſur cet étrange miroir, on y vit des Soldats inconnus & bien armés qui venoient du côté de l'Orient, & qui faiſoient un horrible carnage des Indiens. L'Oiſeau, juſques-là immobile, s'échappant tout à coup, leur laiſſa un nouveau ſujet de fraveur.

Quelque tems après, un Indien rapporta avoir entendu en ſonge une voix qui lui avoit dit : C'eſt ainſi que ton Prince s'endort, tandis que le tonnerre gronde ſur ſa tête, & que des Ennemis d'un autre monde viennent pour détruire ſon Empire & ſa Religion ?

Reine, quand tout annonce un funeſte avenir,
Braverons-nous le Ciel armé pour nous punir?
Quoiqu'il tonne en tous lieux; nous voyons que la foudre
Choiſit les Monts altiers pour les réduire en poudre.
Quand nous ſuppoſerions nos préſages trompeurs,
Et l'armée étrangere un peuple d'enchanteurs,
Ils demandent la paix: pour en purger la terre,
Par un pouvoir injuſte allumez-vous la guerre?
Tant d'Indiens, ligués contre un camp peu nombreux,
Eſperent-ils l'honneur d'un combat généreux?

A ces mots, Macatex, pour plaire à la Cacique,
Interrompt du Vieillard le diſcours pacifique;
Sa voix tonnante ainſi diſſipe la terreur.

Au moment du danger, faut-il que notre ardeur
Conſulte les lenteurs qu'inſpire la vieilleſſe?
Pour maintenir la paix, écoutons la ſageſſe;
Mais quand il faut agir, un Guerrier, tel que moi,
Pour cueillir des lauriers, voit la mort ſans effroi.
Dans les périls preſſans, un avis téméraire
Souvent pour les combats eſt le plus ſalutaire.
Nos Aïeux, il eſt vrai cent fois nous ont redit,
Redoutez l'Etranger par l'Oracle prédit.
Mais les Cieux ont-ils dit que ſa race funeſte,
Née au Soleil levant, en eût le feu céleſte!
L'Orient ne doit-il enfanter que des Dieux!
Leurs Armes, leurs Canots ne ſurprennent vos yeux
Que par l'effort d'un art qu'en ces lieux on ignore:
Et ſi leur conducteur que notre crainte honore,
Pour vaincre un peuple immenſe arme peu de Soldats,
Ces prodiges vingt fois ont illuſtré mon bras.
Comme un fruit (*f*), dont nos bois enchantent notre vue,
Mêle à ſon goût flatteur le poiſon qui nous tue,

(*f*) La Mançinille. Voyez la Remarque (*y*) du troiſiéme Chant, pag. 48.

La généroſité de ce Chef impoſteur
Des piéges qu'il nous tend eſt l'appas ſéducteur.
Son peuple affamé d'or, de feſtins, de carnage,
Loin d'imiter les Dieux, par ſes mœurs les outrage.
L'onde en courroux, ſans doute, a vomi ces vautours:
Faut-il à leurs fureurs permettre un libre cours?
Reſpectable Anabo, tant d'Etoiles ſiniſtres
Qui de nos Déités font trembler les Miniſtres,
N'éclairent point les airs pour endormir nos ſoins;
Mais pour nous rendre actifs à prévoir nos beſoins.
Nous, dont la Nation ſortit du ſein des Aſtres,
Pouvons-nous dans la guerre éprouver des deſaſtres?
Non: j'y ſuivrai la Reine; & bientôt ma valeur
D'un peuple audacieux rendra mon bras vainqueur.

Ce diſcours téméraire embrâſe la jeuneſſe,
Enflamme l'âge mûr, éblouit la vieilleſſe:
Dans mille cris guerriers répétés pas échos,
Iſca propoſe en vain d'inveſtir nos Héros.
Princes, s'écrioit-il, le tems & la diſette
De nos fiers ennemis m'aſſurent la defaite;
Différons les combats... Tout eſt ſourd à ces cris.
La Cacique à la guerre anime les eſprits;
Des troupes d'enchanteurs s'empreſſent de la ſuivre;
Le vulgaire à ſa voix d'un faux zèle s'enyvre;
Gagnant l'ambitieux par un eſpoir flatteur,
Elle ſçait du timide écarter la terreur:
Et telle qu'un torrent dans les champs qu'il ravage
Contraint tous les ruiſſeaux de ſe joindre à ſa rage;
L'intrépide Amazone, en courant aux combats,
Forçoit tous les Guerriers à marcher ſur ſes pas.
Quel tumulte ſubit au rivage l'arrête!
D'un Navire, qu'au Port a jetté la tempête,
Les Nochers ſupplians offrent à ſes regards
L'habit des Eſpagnols, leurs traits, leurs étendards.

Par ſon ordre contr'eux marchent les Inſulaires ;
On combat, & le nombre accable ces Iberes.
Deux beautés, que leur nef conduiſoit ſur les Mers,
Dans des antres profonds partagerent leurs fers.
Juſte Ciel ! la plus jeune eſt Zama, dont les charmes
Au Génois qu'elle adore ont coûté tant de larmes.
L'Iſle où cette Indienne enchanta ce Héros
Toujours dans ſa mémoire eſt Cythere ou Paphos.
Que diroit-il, hélas ! dans ſa douleur profonde,
S'il ſçavoit que Fieſqui (*g*) qu'il crut perdu ſur l'Onde,
Joint au Pontife Boile & ſuivi de Zama,
Eſt livré par les flots aux coups de Vaſcona.

Tandis que cette Reine aſſemble ſon armée,
La troupe Ibérienne aux travaux ranimée,
A l'aide des renforts que Canaric conduit,
Chez l'ami de ce Roi voit Colomb introduit.
Ce Cacique, à l'œil louche & d'une taille énorme,
Réparoit par ſes mœurs ſa figure difforme :
Pour le prix des ſecours qu'au Génois il donna,
Ce Héros lui promit de vaincre Vaſcona.

A ce nom, l'Indien, que la douleur opprime,
Après de longs ſoupirs, en ces termes s'exprime :
Tu vois, noble Etranger, la maſſe de mon corps ;
Mon bras voudroit en vain ſeconder tes efforts :
Apprends qu'en ces climats la Beauté que tu braves
A pour appui vingt Rois qu'elle traite en Eſclaves ;
Que, loin de ſe ſouſtraire à ſes ordres cruels,
Nos peuples ſubjugués lui dreſſent des autels.
Je rendrois grace au Sort qui dans nos champs t'amene,
Si ta force égaloit ta valeur plus qu'humaine :

(*g*) Voyez la fin du quatriéme Chant, & la Remarque (*n*) du premier Chant, p. 5.

Mais tout l'art que le Ciel en tes mains prodigua,
S'épuiſeroit en vain pour prendre Xaragua :
Les Bataillons nombreux qui ſuivent la Cacique,
Inſtruits, multipliés par ſon pouvoir magique,
De ſon Trône orgueilleux ſont l'invincible appui.
Hélas ! ſa loi cruelle ordonne qu'aujourd'hui
Je livre à ſes autels, pour expier ſes crimes,
Cent Soldats deſtinés à ſervir de victimes.

Non, répond le Génois, je ſauverai leurs jours ;
Prince, de tes malheurs j'abrégerai le cours.
Le Dieu qui m'envoya combattre ici les Vices
N'a point du ſang humain permis les ſacrifices :
Livre-moi tes Guerriers condamnés au trépas,
Aux rigueurs de leur ſort j'oppoſerai mon bras :
Et pour venger leurs maux dans les champs de la guerre,
Ils verront que le Ciel m'arma de ſon tonnerre :
Que le Camp de la Reine en redoute les coups.

Ainſi parla Colomb : A ce noble courroux,
Le Cacique étonné s'anime à la vengeance ;
Le Héros, dont ce Prince accepte l'alliance,
Pour la premiere fois dans ſes tranſports ſecrets
Vit l'eſpoir du ſuccès enhardir ſes projets.
L'Inde en pleurs ſous le joug d'une fiere Amazone
Promet à l'Amiral d'en abattre le Trône.
Il ſçait que la Révolte en détruit plus que Mars :
Appuyé d'un renfort qui ſuit ſes étendards,
Il proclame en tous lieux la liberté prochaine ;
Et ſemble un Dieu vengeur qui vient punir la Reine.
Des braves qui toujours erroient ceints d'un carquois,
Tels qu'on en vit jadis briller dans nos tournois,
Accourus aux combats pour montrer leur vaillance,
Bientôt des Eſpagnols embraſſent la défenſe :

Tout ſeconde leurs vœux : la Reine de Sana (*h*)
Trame mille complots pour perdre Vaſcona.
Jointe à tant de ſecours la valeur des Iberes,
Des rives du Bonique (*i*) emporte les barrieres :
Ce vaſte fleuve, où l'Or éblouit les regards,
Des monts de Xaragua leur ouvroit les remparts.
La Reine de ces lieux s'apprête à les défendre :
Mais l'Amour dans ſon cœur ſe fait encore entendre ;
Son langage éloquent, pour la derniere fois,
Par un Ambaſſadeur flatte ainſi le Génois :

De l'invincible camp qui défend ce rivage
Vaſcona, par ma voix, offre à tes vœux l'hommage :
Viens regner ſur ſon ame ; & Chef de ſes états,
Détruis les Indiens qui marchent ſur tes pas :
Ou ſur ton foible eſſain, par notre multitude,
Nous punirons l'orgueil de ton ingratitude :
Songe qu'un ſeul inſtant te couronne, ou te perd.

Colomb refuſe un Trône à ſes deſirs offert :
Il ſemble aux champs de Mars courir en téméraire ;
Et ne fait qu'obéir à la Foi qui l'éclaire.
Envoyé de la Reine, oui, dit-il, mes Guerriers
Préféreront l'Olive aux plus brillans Lauriers :
Pour ſervir Vaſcona je réponds de leur zèle :
Son peuple révolté, ſous mes ordres fidéle,
Ne me verra jamais attaquer ſes remparts ;
Mais ſi ſon camp nombreux brave mes étendards,
Le Dieu qui les défend me prêtera ſa foudre :
Ces feux, dont par mes mains il peut tout mettre en poudre,

(*h*) La Preſqu'Iſle de Samana, à la pointe la plus orientale de l'Iſle de S. Domingue, étoit gouvernée par une femme. *Charlevoix*, Tome I, page 63.

(*i*) Le Bonique, à préſent l'Artibone, la plus grande Riviere de l'Iſle de S. Domingue, prend ſa ſource au pied des montagnes de Cibao, & court à l'Oueſt ſe perdre dans la Mer du Méxique.

Ce fer, ces fiers Courſiers joints à mes Bataillons,
De montagnes de morts combleront vos vallons.

Il dit ; & ſe tournant vers les ſiens qu'il inſpire :
Amis, voici le jour où votre audace aſpire ;
La Gloire vous appelle à des périls nouveaux ;
Rendons l'autre Univers jaloux de nos travaux.

A ces mots applaudis par les Peuples de l'Ebre ;
Des Combats l'Indien prend l'Etendard funebre :
Il part : la Nuit arrive ; & ſur ces bords lointains
Notre Héros, dont Mars menace les Deſtins,
Par ſes ſoins prévoyans, tel qu'un Pilote ſage,
Sans effroi ſe prépare à ſoutenir l'orage.

Fin du ſeptiéme Chant.

LA COLOMBIADE,

HUITIEME CHANT.

ARGUMENT

DU HUITIEME CHANT.

DESCRIPTION des mœurs, des armes, & des habillemens des différens Peuples qui compoſent l'Armée de Vaſcona. L'ordre de bataille de Colomb. Son diſcours à ſes Troupes. Harangue de Vaſcona à ſes Soldats. Deſcription du Combat. Les Eſpagnols ont l'avantage. La nuit fait ceſſer le carnage. Les Indiens ſe vengent de leur perte, en immolant Fieſqui & ſes compagnons qu'ils tenoient en priſon à Xaragua. La Reine différe la mort de Zama & de ſa compagne, pour augmenter leur ſupplice.

RPJCB

HUITIEME CHANT.

MUSES, qui dirigez mes pénibles travaux,
Dans vos mains aujourd'hui je remets mes pinceaux:
Je tremble au ſeul récit des maux que fait la Guerre;
Comment peindre aux combats Mars armé du tonnerre?
Loin de cicatriſer ſon front plein de fureur,
Mes couleurs, de ſes traits adouciroient l'horreur.
O ſçavante Clio (*a*), toi qui chere aux deux mondes
Eterniſes des faits les annales fécondes,
Viens, parle: tu peux ſeule apprendre à nos Neveux
Les faits d'armes, les noms des Sauvages nombreux
Que l'Inde raſſembla pour combattre l'Ibere.

La Déeſſe du jour en ouvroit la barriere,
Quand le jeune Zanex, Souverain de Maga,
Se montra le premier au camp de Xaraga;
Sous les traits baſanés d'un Héros de Lybie,
Cet Adonis de l'Inde aimé de ſa patrie,
Suivi des Légions ſoumiſes à ſes loix,
Du Chaſſeur Phrygien a l'arc & le carquois.
Hélas! par quel deſtin ſon peuple heureux & ſage
Devoit-il ſous nos Rois languir dans l'eſclavage?
Jadis les biens communs & la frugalité
Nourriſſoient leurs vertus, fondoient leur liberté;
Et Sujets d'un Monarque ami de la juſtice,
Ils régloient leurs débats ſans loix & ſans caprice:
Les Fontaines, les Fleurs étoient leurs Déités.

Près de ces Magayens, les Douroſſ (*b*) indomptés,

(*a*) Muſe qui préſide à l'Hiſtoire.
(*b*) Anciens Peuples des Iſles de S. Domingue & de Cuba, ainſi que les Mayens, les Cibayens, les Zains, les Baroſſ, les Cayens, & d'autres Nations, dont l'Auteur a abregé les noms, & ceux de leurs Caciques.

Nés d'un peuple Androgine invincible à la guerre ;
D'un coup de leur maſſue y font trembler la terre.
L'incarnat (*c*) qui les peint leur ſert de vêtemens :
Les accens de leurs voix ſont d'affreux ſifflemens :
Leurs fils, aux jeux d'adreſſe exercés dès l'enfance,
Ne vivent que des fruits qui tombent ſous leur lance :
Et leur Cacique Azor triomphant aux combats,
Ceint de faiſceaux de traits, n'a pour arc que ſon bras.
Les Hydres, les Serpens, vaincus par cet Alcide,
Surpaſſoient en fureur le Dragon d'Heſpéride :
Des dépouilles d'un monſtre il fait ſon étendard ;
Sa Pourpre eſt ſa valeur, & ſon Dieu le Hazard.
Saint Domingue (*d*), bâtie où régnoient ſes Ancêtres,
Aujourd'hui de l'Enfer n'encenſe plus les maîtres :
Le vrai culte y triomphe, & bannit de ces lieux
La ſecte Caraïbe eſclave des faux-Dieux.

Du port de Mayana d'autres Antropophages
Viennent du champ de Mars affronter les orages ;
Des Squelettes humains leur ſervent de Drapeaux.
Sans chef, ſans loix, ſans culte, ils vivent tous égaux.
Et dans les Rochers creux qu'ils prennent pour retraite,
D'une femme ſans choix leur flamme eſt ſatisfaite.
Pour les ſuivre à la chaſſe, au ſein d'un arbriſſeau,
A ſes fils nouveaux nés elle forme un berceau ;
Et l'oiſeau, que ſa fléche atteint prês de la nuë,
Meurt glacé d'un poiſon plus vif que la ciguë.

Mais changeons de couleurs : que ces cruels Mayens
Servent d'ombre au tableau des tendres Cibayens :

(*c*) Vermillon tiré d'un fruit que produit l'arbre nommé Roucou. Les Indiens s'en peignent le corps, ſur lequel ils deſſinent, en différentes couleurs, des Serpens & des Monſtres de toute eſpece pour effrayer leurs Ennemis. On forme auſſi, de cet arbre, les Tablettes dont les Peintres ſe ſervent. Deux morceaux de bois de Roucou, frottés vivement l'un contre l'autre, rendent des étincelles comme une pierre à feu.

(*d*) La ville de S. Domingue, ſituée ſur la côte occidentale de la riviere d'Ozama, prit ce nom du jour de Saint Dominique que les Eſpagnols arriverent en ce lieu. *Charlevoix*, Tome I, page 146.

Ils jouiſſent du ſort qu'aux Dieux donne Epicure (*e*) ;
Dans le choix des plaiſirs ils ſuivent la nature,
Des jours exempts de ſoins ſont leur félicité :
Si Mars de leurs beaux ans trouble l'oiſiveté,
Conquérir des beautés célébres par leurs charmes
Eſt le ſeul aiguillon qui les excite aux armes.
Dans l'attente d'un Ciel digne de Mahomet,
Ils bravent les dangers & meurent ſans regret ;
Leur Serrail au Tombeau s'empreſſe de les ſuivre.
Vaſcona, pour flatter l'eſpoir qui les enyvre,
Promit de leur livrer cent beautés à leur choix.
D'autres Chefs, par ſes dons aſſervis à ſes loix,
Mênent à ſon ſecours des femmes aguerries ;
Ces Ménades (*f*) qu'au meurtre excitent les Furies ;
Donnent à leurs époux l'audace des Lions.

Du vieillard Anabo je vois les Légions :
Son bras, pour bouclier, porte un dos de Tortue ;
D'un Zémès ſes Drapeaux préſentent la ſtatue ;
Ses Prêtres ſont armés d'arcs & de coutelas :
L'or, qui forme ſon Sceptre & pare ſes Soldats,
Les ſuit dans leurs tombeaux, on y jette leurs armes :
Leur cendre eſt l'aliment de leurs Veuves en larmes ;
Si ces beautés bientôt prennent d'autres Epoux,
Le divorce permis en rend le joug plus doux.

Les Zains, qui de l'Hymen briſent auſſi la chaîne,
Paſſent le champ des Mers pour défendre la Reine.
Cuba (*g*) qui les vit naître accorde à leurs deſirs
Cent printems ſans douleur, & le choix des plaiſirs ;
Dans leur peu de beſoins, ils trouvent l'abondance :
Chez ce peuple indolent, mais prompt à la vengeance,

(*e*) Epicure prétendoit que les Dieux ne ſe meloient point de gouverner les hommes ; que leur félicité conſiſtoit dans une parfaite quiétude.

(*f*) Suivantes de Bacchus qui, dans leur fureur, déchirerent Penthée & Orphée. *Ovide.* Liv. II, des Métamorph.

(*g*) L'Iſle de Cuba, à l'entrée du Golfe du Méxique, n'eſt ſéparée de l'Iſle S. Domingue que par un détroit de 12 lieues.

Dès qu'un Vieillard ne peut triompher aux combats,
Il ordonne à ſes fils de hâter ſon trépas.

Innombrables Guerriers qui bravez les tempêtes,
Malgré le haut panache élevé ſur vos têtes,
L'enceinte où vous brillez ſemble un camp de Lapons,
Quand vers vous Macatex conduit ſes bataillons:
Ces Géants (*h*), dont Typhée eût redouté la lance,
Pour décocher leurs traits s'arment d'un arc immenſe (*i*):
Adonnés à la Pêche, ils chargent leurs feſtins
De Serpens monſtrueux (*k*), d'énormes Lamentins (*l*):
Un ſeul de ces Rameurs qui ſur les Mers chancelle,
Fait ſouvent par ſon poids enfoncer ſa Nacelle,
Mais bientôt à la nage il la ramène au Port.
Chez ce peuple inhumain tous les ans, par le ſort,
Un des Chefs eſt choiſi pour être leur Idole:
On l'engraiſſe, on l'encence, on le chante, on l'immole;
Dans les Banquets ſacrés il leur ſert d'alimens;
Son ſang bû dans ſon crâne eſt le nœud des ſermens.

Malgré ces fiers Titans, ta phalange indomptable,
Par ton art, Cibao, forme un corps remarquable:
Tes traits d'un bois qu'au feu tu changes en acier,
Tes montagnards fougueux, leur caſque où pour cimier
Des Vautours enchaînés rendent un cri terrible,
Troublent de l'Eſpagnol le courage invincible.

(*h*) Voyez la Remarque (*a*) du ſixiéme Chant, page 106.
Typhée, Géant né du Tartare & de la Terre. Jupiter le précipita ſous le Mont Gibel. Ovide dit que la Sicile repoſe ſur ſon corps.

(*i*) Il y avoit des Indiens qui portoient un arc de ſept à huit pieds de long, & des fléches de cinq pieds.

(*k*) Le Crocodille ou Cayman, eſpece de Lézard amphibie, couvert d'écailles, armé de triples dents, qui parfume l'air quand on ouvre ſes entrailles, & dont la chair eſt exquiſe. Quelques Voyageurs aſſurent qu'il y en a de ſi grands qu'ils pourroient contenir, entre leur machoire ouverte, l'homme de la plus haute taille.

(*l*) Poiſſon commun dans les Antilles. Il reſſemble par le corps à une Baleine, à la tête d'une Vache, & eſt couvert d'un poil pareil aux ſoies d'un Porc blanc. La chair en eſt excellente. On la ſale pour l'uſage des Matelots. *Le P. du Tertre. Hiſt. des Antilles.*

Ces ſauvages humains, dégagés de nos ſoins,
Marchent ſans vêtemens, ſans tente & ſans beſoins:
Nourris des biens divers qu'offre aux vœux la Nature,
La viteſſe eſt leur char, la force leur armure,
Leurs inſtrumens guerriers ſont d'affreux hurlemens,
L'audace, ou le hazard regle leurs mouvemens.

Les troupes d'Enchanteurs qui ſuivent l'Amazone
Forment près de ſon char la Cour de Tiſiphone (*m*):
Pour aggraver l'horreur qu'inſpirent leurs Drapeaux,
Ils peignent ſur leur ſein les plus vils animaux.
Les Baroſſ, dont le front endurci dès l'enfance,
Renvoye à l'ennemi les Javelots qu'il lance;
Le peuple induſtrieux qu'enfante Xaraga,
Et les Cayens flatteurs, entourent Vaſcona.
Eſclaves, ſans haïr ſon pouvoir deſpotique;
Ils reſpectent ſes loix, craignent ſon art magique;
Convaincus qu'à ſon gré le Ciel regle leur ſort,
A ſon moindre ſignal ils volent à la mort.
Un Antidote ſûr qui des maux la préſerve,
Les Serpens qu'elle endort, les Aſtres qu'elle obſerve,
Dans la vulgaire erreur la font fille des Cieux.
Ses treſſes qui du Jais ont le noir radieux,
Brillent ſous un panache, où le plus beau plumage
Raſſemble les couleurs que le priſme (*n*) partage:
L'armure de ſon ſein eſt une Etoile d'or:
A ſes fléches, ſon arc donne un ſi prompt eſſor,
Que leur vol dans les airs porte une mort certaine:
Cette Circé (*o*) de l'Inde, inſtruite par la Haine,

(*m*) Une des trois Furies.

(*n*) Verre triangulaire par lequel Newton a démontré que chaque rayon de lumiere eſt compoſé de ſept couleurs, dans l'ordre ſuivant: *rouge*, *orangé*, *jaune*, *verd*, *bleu*, *indigo*, *violet*.

(*o*) Circé, fameuſe Magicienne, régnoit à Acaé, Iſle de la mer Eolienne. Ulyſſe y étant abordé, elle métamorphoſa ſes compagnons en différentes ſortes d'animaux; lui même n'en fut garanti que par une racine nommée *Moly*, que Mercure lui avoit donnée. *Ovid. Hom. Odyſſée.*

Des ſucs les plus ſubtils empoiſonne ſes traits :
Les Locuſtes, dont l'art ſeconde ſes forfaits,
En danſant dans un Temple où le Feu ſert d'Idole ;
Conſacrent leurs enfans que la Prêtreſſe immole.

Dès que Veſper (*q*) montra ſes rayons lumineux,
O Nuit ! dit Vaſcona, daigne écouter mes vœux :
Fais que ce trait mortel, qu'envenima ma rage,
Extermine en ce jour un ingrat qui m'outrage.
Mânes de mes Aïeux, ſortez de vos tombeaux :
Venez : que la Vengeance allume ſes flambeaux ;
Pour m'élever aux Cieux où vous plaça la Gloire,
J'enchaînerai la Terre au char de ma Victoire.

Tandis que l'Héroïne invoquoit les Enfers,
Que Diane éclairoit ce nouvel Univers,
Notre Héros, inſtruit qu'aux combats tout s'aprête ;
Joint les ſiens, ſe prépare à braver la tempête.
Sur deux lignes Dias range ſes bataillons.
Mendèz & Margarit, entourés d'Eſcadrons,
Sur les flancs de l'Armée en défendent les aîles :
Le tonnerre de Mars ſuit ces troupes fidéles.
De ſes Dogues guerriers Morgant regle les pas ;
Et Colomb, dans le centre, ordonne les combats :
Sur un Courſier d'Afrique, il a pour cimeterre
Une arme qu'aux Soudans Bouillon (*r*) prit dans la guerre ;

(*p*) *Locuſta*, célébre par ſes poiſons, compoſa celui dont Britannicus mourut. Néron la condamna au ſupplice, parce que ce poiſon n'opéroit pas aſſez promptement. Elle obtint l'impunité de ſes crimes, eut de grandes poſſeſſions, & même des Diſciples. *Tácite. Suetone.*

(*q*) Veſper ou Heſpérus, eſt la Planette de Vénus quand elle eſt Occidentale : on l'apelle auſſi l'étoile du Berger, parce qu'elle paroît le ſoir à l'heure où l'on ramene les troupeaux.

(*r*) Godefroy de Bouillon, Chef de la Croiſade réſolue au Concile de Clermont en Auvergne, prit Jéruſalem en 1099. Parti avec trois cens mille hommes pour cette expédition, il ne lui en reſtoit que vingt mille quand il remporta une victoire complette ſur le Soudan d'Egypte, & lui tua plus de cent mille hommes.

Les Lieutenans des Califes, nommés Soudans, ſe rendirent Souverains de l'Egypte. Saladin fut le premier qui y régna ſous ce nom en 1165.

A Rome il conſacra ce prix de ſes exploits,
Que le don d'un Pontife a tranſmis au Génois.
Emule des Guerriers vainqueurs en Paleſtine,
Prens, lui dit-il, ce fer que ton Dieu te deſtine:
Pour étendre ſon culte, affronte le trépas.
L'Amiral de ce glaive arma toujours ſon bras.
Dans l'Inde, où Marcouſſy marche ſous ſa Banniere,
Brillent Stanhope, Arcy, fils d'aïeux qu'on révere,
Cent Chevaliers François triomphans ſous ſes loix,
Pizarre (s), & vous Cortèz, nés pour de grands exploits.
Les Rebelles de l'Inde unis à cette armée,
Du Prince Canaric Phalange renommée,
Ne marchent qu'en tremblant près de nos fiers courſiers.

Sur ces champs, où l'Honneur cueillit tant de lauriers,
Déjà le char du Jour s'empreſſoit de paroître,
De la terre à l'inſtant un peuple ſemble naître:
Comme on voit, au Printems l'Abeille par eſſains
Sortant des Rochers creux, remplir les champs voiſins;
Des monts les Indiens deſcendent ſur la plaine:
Sous un panache épais, dans leur marche incertaine,
Ils reſſemblent de loin aux Forêts, dont l'Eté
A doré de ſes feux le ſommet agité.
La nacre, le rubis, joints aux plus beaux plumages,
D'un émail éclatant couronnoient ces Sauvages;
Cent chaînes d'or ornoient leur ceinture & leurs bras;
Et leurs cris diſcordans annonçoient les combats.
Pour la premiere fois le ſon de nos Trompettes,
L'ardeur de nos Courſiers effrayoient ces retraites,
L'Echo répond à Mars, & ne répete plus
Le doux chant des oiſeaux au lever de Phœbus.

(s) Voyez la Remarque (p) du premier Chant, & pour Cortèz (q) page 5.

Dès que l'Inde apperçut cet Aſtre qu'elle encenſe,
Colomb, qui rend hommage à la ſublime Eſſence,
Eſt tel que Joſué promettant aux Hébreux
Que le bras du Très-Haut va combattre pour eux.

Fiers Caſtillans, dit-il, que cette multitude
Doit peu dans notre eſpoir mêler d'inquiétude!
Leur foule, qui déjà nuit à leurs pas flottans,
Nous annonce en ce jour des ſuccès éclatans.
Un Grec ſuivi de Chefs moins nombreux, moins habiles,
Battit plus de Perſans au camp des Thermopyles;
Des Rochers, il eſt vrai, gardoient Léonidas;
Mais le Dieu que je ſers n'armoit point ſes Soldats.
Chrétiens, loin de céder à des Héros profanes,
Que le bruit de nos faits puiſſe étonner leurs mânes:
S'ils durent la victoire au fer, aux Eléphans,
Le feu préte à nos mains des traits plus triomphans:
Nos canons, nos courſiers, l'ordre joint au courage,
Contre un peuple ſans frein ont un sûr avantage.
Ce ſont-là nos remparts, & quand loin de nos Mers,
Sans vivres, ſans appui, nous bravons les revers,
Notre unique reſſource eſt dans l'art de la guerre.
Mon bras doit le premier y lancer le tonnerre;
Votre audace l'anime; & mes preſſentimens
M'annoncent que le Ciel regle nos mouvemens:
Il veut que la victoire à nos travaux ſuccede.
Déjà dans mon eſpoir à ma valeur tout cede:
Songez que mon triomphe au vôtre eſt attaché.

A ces mots, comme un fer que l'aiman a touché
En prend les qualités, les donne & les conſerve,
L'ardeur du Général, que tous le camp obſerve,

Paſſe aux moindres Soldats : déjà dans leurs projets,
Rois de tant d'ennemis, ils s'en font des ſujets.

Cependant aux combats s'avançoit l'Amazone.
Semiramis (*t*) arma moins de fils de Bellonne,
Penthesilée (*u*) offrit moins de bras aux Troyens,
Qu'au camp de la Cacique on ne vit d'Indiens.
Ignorant les revers que le Sort lui prépare,
Son cœur ambitieux dans ſes projets s'égare.
Six Géants : dont le vol eſt plus prompt que l'éclair,
La portent ſur un Char, l'encenſent, & dans l'air
Tiennent en étendard, pour ombrager ſa tête,
Un Aigle dont le foudre annonce la tempête.
Son Amant Macatex, auſſi haut qu'un Palmier,
La guide au champ de Mars, lui ſert de bouclier,
Et le bras ſur ſon Char lui montre ſon armée :
Qu'à cet aſpect la Reine eſt d'orgueil enflammée !
Tout charme ſon attente : à ſa voix, ſes Soldats
Penſent que nos Guerriers tremblent devant leurs pas :
Déjà leur front, dit-elle, annonce leurs allarmes.
Peuples, bravez leur foudre ; ils vous rendront les armes ;
Tous ces fiers étrangers vont périr ſous nos coups.
Prince, quand votre bras ſert contr'eux mon courroux,
J'affronte ſans terreur le Sort qui me menace :
La Mort pourſuit la Crainte, & reſpecte l'Audace :
Si l'effroi du péril exemptoit du trépas,
Je conçois qu'un cœur vil fuiroit dans les combats ;
Mais puiſqu'on eſt mortel, mourons couverts de gloire.
Suivez-moi : par des faits d'éternelle mémoire,
Plongeons, précipitons dans l'abîme des morts
Ces monſtres que la Mer a vomis ſur nos bords.

(*t*) Fille de Belus, Reine de Babylone.
(*u*) Reine des Amazones qui mena des ſecours aux Troyens, & qui, après avoir ſignalé ſon courage, fut tuée par Achille. On lui attribue l'invention de la hache d'armes. *Pline*, Liv. VII.

Que dis-je ? en vain contr'eux j'anime votre rage ;
Vos cœurs, qui l'un de l'autre eſtiment le ſuffrage,
Pour un prix ſi flatteur mépriſent les dangers.
Déjà nous découvrons les Drapeaux étrangers,
L'ardeur preſſe vos pas ; courons à la victoire.
Elle y vole, on la ſuit, on exalte ſa gloire :
Son peuple par des chants croit braver nos Guerriers.
Leur ſilence profond, l'ordre de leurs Courſiers,
Chez les Américains pris pour manque d'audace,
De leurs cris furieux redouble la menace.
Pour rendre en traits frappans tant de regards troublés,
Pour exprimer l'horreur des deux camps raſſemblés,
Que n'ai-je dans mes vers le pouvoir de Méduſe !
L'Indien, l'Eſpagnol que peint ici ma Muſe,
En marbres transformés renaîtroient à vos yeux.
L'un invoque Zémès, l'autre le Roi des Cieux.
Le Héros, qui défend d'attaquer l'Amazone,
A peine à réprimer nos enfans de Bellone ;
Et dans l'Inde, où l'effroi leur dreſſoit des autels ;
Le Sauvage irrité brave ces immortels.
Si contr'eux des Titans marchent ſans prévoyance,
Leur foule eſt le rempart qui ſoutient leur vaillance.
Le premier trait lancé ſortit de ton carquois ;
Redoutable Guerriere ! & ſoudain à ta voix
Des fléches, dont le nombre obſcurcit l'Empirée,
Volent comme la grêle au ſouffle de Borée :
Déjà les Caſtillans inondés de ces dards,
Mêlés à l'Indien qui joint leurs étendards,
En vain de l'arquebuſe employoient la défenſe :
Colomb, le glaive en main, au front des ſiens s'avance,
Et détruit dans ſa courſe autant de bataillons
Que la faulx de Cérès renverſe de moiſſons :

Mais dans les cœurs vaillans du danger naît l'audace ;
Ce Héros, qui trop loin de l'honneur ſuit la trace,
Tel qu'un Lion ſurpris dans un vallon ſerré,
Réſiſte à peine aux traits dont il eſt entouré.
La Reine vole, arrive, il eſt en ſa puiſſance :
Soldats, dit-elle, un Dieu le livre à ma vengeance ;
Qu'on reſpecte ſes jours. A l'inſtant Marcouſſi,
Joint à cent Caſtillans, délivre ſon ami.
Ces Chevaliers jadis aguerris chez les Maures,
Au Sauvage effrayé paroiſſent des Centaures (*x*).
Nos Eſcadrons, que Mars conduit à Xaraga,
Y troublerent autant le camp de Vaſcona,
Que les fils d'Ixion l'Hymen d'Hyppodamie.
Pyrrhus (*y*) environné d'Eléphans en furie,
Sembloit moins redoutable aux bataillons Romains ;
Que nos monſtres guerriers à ces nouveaux humains.
L'honneur dans leur déroute eſt ſoumis à la crainte,
A céder au torrent l'Amazone contrainte,
Imite ſur ſon char les Parthes en fureur ;
Elle fuit, mais ſon front brave encor ſon vainqueur.
Porras, Garcie, Ordas, qu'à ſa rage elle immole ;
Servirent d'alimens aux Prêtres d'une Idole ;
Mendez, d'un coup de fronde eut le bras emporté ;
Rien ne l'abat, l'outrage arme ſa cruauté :
Sur un Barbe fougueux, c'eſt un Vautour rapide
Qui fond du haut des airs ſur un troupeau timide.
Lorſque tout cede, Azor cru fils du Dieu Zémès,
D'un coup tranche la tête au Courſier de Mendès :

(*x*) Monſtres, moitié hommes & moitié chevaux, fils d'Ixion & de la Nue. Aux nôces de Pirithous & d'Hyppodamie, ils prirent querelle avec les Lapithes. Hercule les chaſſa de Theſſalie.

(*y*) Roi des Epirotes, Petit fils de Néoptoléme, fut le premier qui combattit contre les Romains avec des Eléphans, à la bataille d'Héraclée dans la Grande Grèce, en 474 de Rome ; ce qui jetta un grand effroi parmi ſes ennemis.

Il triomphe, & de joie en couronne ſa lance.
Chacun à cet aſpect ſous ſes Drapeaux s'avance ;
Mille cris de victoire entendus des fuyards,
Raſſemblent à l'inſtant ces bataillons épars.
Sûrs que nos Eſcadrons ne ſont point indomptables ;
Ils n'en redoutent plus les monſtres formidables :
Leurs traits ſifflent dans l'air. Sur ce champ teint de ſang,
Vaſcona, que ſon char porte de rang en rang,
Semble l'Aſtre du Soir (z) dont la clarté frappante
Des mortels égarés fixe la courſe errante.
Ses fléches, qui par-tout répandent le trépas,
Cherchent en vain Colomb invincible aux combats :
Un Envoyé des Cieux le couvre de ſes aîles ;
Ce Héros qu'il conduit prend des routes nouvelles.
Contre tant d'ennemis l'art lui ſert de ſoutien ;
Dans une fauſſe marche il trompe l'Indien :
Pour éviter Azor dont l'ardeur l'inquiette,
Par de légers combats il maſque ſa retraite :
Un ſignal dans ſon camp rejoint ſes bataillons,
Comme après la tempête on voit les Aquilons
Rentrer au gré d'Eole en ſa caverne ſombre.
Colomb, dans ſes remparts aſſiégé par le nombre,
Pour braver l'ennemi ſans perdre de Soldats,
Du Tonnerre de Mars ſait voler les éclats.
Tout fuit ; les Indiens conſternés, mis en poudre,
Penſent que l'Eſpagnol eſt armé de la foudre ;
Se renverſent épars, & ſaiſis de frayeur,
Du Pourpre qui les peint (*a*) ils cachent leur pâleur.
Quel combat imprévu les arrache à la vie !
Morgant lance contr'eux ſes Dogues en furie.

(z) La Planette de Vénus qui paroît au coucher du Soleil.

(*a*) Dans les combats, les Indiens ſe teignent le viſage de Roucou, afin de cacher à leurs ennemis les mouvemens de leur viſage. Voyez la Remarque (*b*) de ce Chant, page 131.

Ainſi que ſur l'Arêne, à la voix des Romains,
Des Tigres irrités dévoroient les humains,
La Meute ſe déchaîne aux ordres de ſon guide,
Des Montagnards en fuite atteint le vol rapide,
S'abreuve de leur ſang, & rapporte en lambeaux
Les morts que leur fureur arrachoit aux tombeaux:
Mais plus fier qu'un Lion, qui dans les fers menace,
L'Indien frappe encor le bras qui le terraſſe.
Pinzon & Ximénès, dont Naba fut vainqueur,
Du ſort qu'ils méritoient ſubirent la rigueur;
Un lingot d'or fondu fut leur dernier breuvage (*b*).
Que ce métal chéri, leur dit le Roi ſauvage,
Aſſouviſſe aujourd'hui votre ſoif des tréſors.
Pour les venger, Pizarre affrontant mille morts,
Forçoit un Montagnard à lui ſervir de guide;
Plutôt que d'obéir, l'Inſulaire intrépide
Dans des gouffres profonds précipitoit ſes pas (*c*).
Sur un roc, Cibao, qui couroit aux combats,
D'un dard à triple dents perce le jeune Enrique:
Vaſquèz d'un fer vengeur frappe à mort le Cacique:
L'Indien furieux brave deux ennemis:
Loin que par leurs efforts ce Prince ſoit ſoumis,
Il tire de ſon ſein chaque trait qu'on lui lance,
Diſperſe nos Guerriers, & meurt plein d'arrogance;
Saiſi de trois poignards & de trois javelots (*d*).
Ceſſez, tems fabuleux, de vanter vos Héros,
Ou qu'ils cedent du moins aux exploits que je chante.
L'Eſpagnol triomphant fuit frappé d'épouvante;
Le vaincu meurt paré des armes du vainqueur.
La Nuit vint, & la Guerre aſſoupit ſa fureur.

(*b*) Fait hiſtorique rapporté par Solis, Tome I.
(*c*) Fait hiſtorique rapporté par Charlevoix, Tome I, page 264.
(*d*) Fait hiſtorique rapporté par Charlevoix.

Banex, à Xaraga (*e*) cherchant une retraite,
Sur nos Guerriers captifs court venger ſa défaite.
Fieſqui, dont le Navire échoua ſur ces bords,
Voit immoler ſa troupe & deſcend chez les morts;
Et ſous l'antre où le ſort dès longtems les enchaîne,
Leur compagne Zama s'offre aux yeux de la Reine.
Pour prolonger tes maux, jeune Indienne, hélas!
L'Amazone en fureur différe ton trépas:
De ſon cœur, à ta vue, un feu jaloux s'empare:
Dieux! quel ſera le coup que ſa main te prépare.

(*e*) Voyez la Remarque (*n*) du ſixiéme Chant, page 102.

Fin du huitiéme Chant.

LA COLOMBIADE,

NEUVIEME CHANT.

ARGUMENT

DU NEUVIEME CHANT.

REFLEXIONS de l'Amiral. Sa priere au Ciel. Deux Indiennes implorent ſon ſecours. Il reconnoît Zama. Elle lui fait le récit de ſes aventures depuis leur ſéparation. Viſion de Colomb dans une grotte où le ſommeil s'empare de ſes ſens. Prédiction ſur le ſort de ſon entrepriſe, & ſur les principaux événemens qui doivent arriver dans l'Europe.

RPJCB

NEUVIEME CHANT.

TANDIS que Vaſcona, qui vit fuir ſes Soldats,
Attendoit des ſecours, différoit les combats,
Le Génois, dont la nuit réveille les allarmes,
En peſant ſes ſuccès en goûte peu les charmes :
L'ennemi qui ſuccede à l'ennemi défait,
Tant de ſang que lui coûte un triomphe imparfait,
Lui montrent qu'à tel prix encore une victoire,
En perdant ſon armée, aviliroit ſa gloire.
Dans le douteux eſpoir qui ſoutient ſa valeur ;
Son ame, qui jamais ne connut la terreur,
Flottoit comme un Vaiſſeau combattu par l'orage:
Ce Héros conſterné des maux qu'il enviſage,
Gémit, & dans ſon trouble invoque ainſi les Cieux.
Dieu juſte ordonnes-tu que je ſois en ces lieux
L'Ange exterminateur, qui, pour punir la terre,
Vint au camp d'Aſſyrie armé de ton tonnerre?
N'étoit-ce pas aſſez d'en craindre le courroux ?
Falloit-il que notre art, en imitant ſes coups,
Détruisît tant d'humains que ton pouvoir fit naître?
S'ils ignorent ta loi, chez eux fais-la connoître,
Change leur ſoif guerriere en amour pour la paix,
Qu'ici ton nom s'annonce au bruit de tes bienfaits.

Colomb formoit ces vœux ; & ſon ame allarmée,
Par le ſommeil vaincue, oublioit ſon armée :
Un bruit ſourd le réveille & le repos le fuit.
Dans ſon trouble éclairé par l'aſtre de la nuit
Il court aux doux accens qui frappent ſon oreille :
Que voit-il dans ſa tente? O Ciel ! quelle merveille !
Quoi ! deux Nymphes de l'Inde implorent ſon ſecours!
Qui l'eût penſé ! Zama, l'objet de ſes amours,

Qu'il crut perdre à jamais, à ſes yeux ſe préſente.
Eſt-ce un ſonge, dit-il, que le ſommeil enfante ?
Revois-je enfin l'objet qui put ſeul m'enflammer ?
Il dit : Zama tremblante a peine à s'exprimer ;
Sa voix manque, & ſon teint pâlit & ſe colore
Comme le Firmament au lever de l'Aurore.
Le charme des regards, le trouble, les ſoupirs,
Longtems des deux Amans enchantent les deſirs :
Mais de notre Héros la ſurpriſe eſt extrême.
En langage Eſpagnol, l'Indienne qu'il aime
L'interroge, & lui peint ſa joye & ſon ardeur.
Zama, s'écria-t-il, d'où naît ce ſon flatteur ?
Par quel divin ſecours puis-je ici vous entendre ?
Ce bonheur imprévu, que j'ai peine à comprendre,
Dans votre Iſle enchantée eût comblé tous mes vœux.
Quel bras vous enleva de ce rivage heureux ?
Apprenez-moi quel ſort me rend ici vos charmes.

A ces tranſports touchans, Zama verſa des larmes,
Frémit, prit pour appui ſa compagne Zulma,
Et d'un ton de voix foible en ces mots s'exprima :

Pardonne, cher Colomb, à mon ame ſéduite
Les ſoupçons offenſans que m'inſpira ta fuite :
L'Amour me fit ſentir, en ces affreux momens,
Tout ce qu'un tendre cœur éprouve de tourmens.
Pour ſuivre ton Vaiſſeau, l'ardeur qui me ſeconde
Dans un léger Canot me tranſporta ſur l'Onde :
Quand j'abordai la Poupe où je crus te trouver,
Sans pitié les Nochers oſerent m'enlever :
Au milieu d'eux en vain je te cherchois ſans ceſſe.
Mon langage ignoré redoubloit ma triſteſſe ;
Nul mortel de ton ſort ne pouvoit m'éclaircir.
Quel aſpect effrayant vint alors me ſaiſir ?

Au Port que je quittois, d'un mont joint à la nue,
Mon Pere au ſein des flots tombe & meurt à ma vue,
Tu vois, par ce tableau qui m'arrache des pleurs,
Les maux que j'ai cauſés, mon deſtin, mes malheurs;
Je donnois le trépas à qui je dois la vie;
Au gré des vents, ſans toi, je fuyois ma Patrie.
Conçois mon déſeſpoir, ma crainte & mes remords.
Quand pour ſçavoir ton ſort, le tems & mes efforts
M'eurent des Caſtillans enſeigné le langage,
Fieſqui, dont ma douleur attendrit le courage,
Me dit que le jour même où je t'avois perdu,
Dans un ſombre brouillard ſur les mers répandu,
Son Navire égaré ne revit plus ta Flotte.
L'eſpoir de la rejoindre enflammoit le Pilote.
Mon cœur, qui de ton Dieu déjà goûtoit la loi,
Sçut qu'en vain ſans la ſuivre il vouloit être à toi.
Ce culte, où de l'Hymen la chaîne eſt éternelle,
Sans peine eût mon hommage; un Pontife fidèle
M'offrit dans l'eau ſacrée à l'Etre que tu ſers:
Zulma ſuivit mon ſort; d'angéliques Concerts
Entendus ſur les flots célébrerent la fête.
Ce prodige, & l'éclair qui brilla ſur ma tête,
De te rejoindre ici m'annonçoient le bonheur.

A ces mots, le Génois, qu'emporte ſon ardeur,
Par ſes embraſſemens interrompt ſon Amante.
Zama, s'écria-t-il, que ton récit m'enchante!
Oui, quand pour moi ton cœur au vrai culte eſt ſoumis,
L'eſpoir de ton Hymen me doit être permis.
Le nom de ton Epoux, dans ce jour de victoire,
Eſt le ſeul dont mon ame idolâtre la gloire:
Si ton cœur y conſent, jurons-nous à l'Autel
Aux yeux de l'Univers un amour éternel.

Hélas ! reprit Zama, tu vois que je ſoupire,
Que m'unir à ton ſort eſt le bien où j'aſpire :
De ta félicité qui charme ma langueur,
Faut-il par mes récits te ravir la douceur !...
Quand pour te retrouver nous abordions la terre,
Le Peuple de ces lieux nous déclara la guerre,
On nous mit dans les fers .... Enfin à Xaraga
La déroute des ſiens attira Vaſcona.
Ce jour, dont à regret je retrace l'hiſtoire,
Par notre arrêt de mort nous apprit ta victoire.
Au Temple où je ſuivis ton peuple déſolé,
Fieſqui joint à ſa troupe aux Dieux fut immolé.
En vain le fer ſacré qui leur ôta la vie,
Sur moi, ſur ma Compagne arrêta ſa furie ;
La Reine, ſans pitié, vit nos attraits naiſſans:
Sous le prétexte humain de ranimer nos ſens,
Sa main nous abreuva d'une liqueur perfide.
Dès cet inſtant, hélas ! la ſoif la plus avide
Dans mon ſein déchiré repandit ſon ardeur.
Le bruit de tes combats augmentoit ma douleur :
Je tremblois pour tes jours, & dans l'Inde allarmée
L'eſpoir de m'éclaircir du ſort de ton armée
Des prez ſur les côteaux portoit mon vol errant.
Quand, pour calmer ma ſoif, j'approchois d'un torrent,
Ton fidèle Interprête, en garde ſur ſes rives,
Accourut au bruit ſourd de nos courſes craintives :
Dans l'ombre dont le ſoir obſcurciſſoit les airs,
Au lieu d'un ennemi qu'il crut charger de fers
Il reconnut mes traits ; quelle fut ſa ſurpriſe !
Inſtruit de nos malheurs & de notre entrepriſe,
Pour marcher vers ta tente il aida nos efforts :
Ma joye à ton aſpect, mon ardeur, tes tranſports,
De mes jours affoiblis ont prolongé la trame :
Mais l'effort que je fais pour t'exprimer ma flamme

Epuiſe mes eſprits, & les maux que je ſens
Sur ma langue altérée arrêtent mes accens :
Je n'ai plus qu'un moment à jouir de ta vue,
Vainement je combats le venin qui me tue.
Cher Epoux, ſoutiens-moi : la nuit couvre mes yeux ;
Ah ! ces tendres ſoupirs ſont mes derniers adieux ....
Je ſuccombe, j'expire .... A cette voix mourante,
Du plus ſenſible Amant concevez l'épouvante,
Non, Amour : tu peux ſeul en peindre les tourmens.
Exprimant ſa douleur par ſes gémiſſemens,
A chercher des ſecours Colomb en vain s'empreſſe ;
Zama, qu'un poiſon lent anéantit ſans ceſſe,
Mourante dans ſes bras, n'entend plus ſes ſanglots.
A ce ſpectacle affreux, O Ciel ! dit le Héros,
C'eſt donc pour la ravir à mon ame éperdue,
Qu'en ce funeſte jour tu la rends à ma vue ?
Immole-nous enſemble ; ou plutôt que tes coups
Aujourd'hui ſur moi ſeul épuiſent ton courroux.
Hélas ! pour me rejoindre elle a perdu la vie ....
Quoi ! c'eſt moi qui la livre à la Parque ennemie ? ..
Chere Zama ! pourquoi doutois-tu de mes vœux ?
Tes vertus, ta beauté t'aſſuroient de mes feux ;
Que ne m'attendois-tu ſur ton heureux rivage ?
Mon eſpoir, qui déjà t'y portoit mon hommage,
Au ſein de la Victoire en formoit le projet ....
Regrets d'un tendre Hymen, dont mon cœur perd l'objet,
Vous n'attendriſſez plus cette beauté mourante.
Mon ardeur dans ſes bras n'a plus rien qui l'enchante.
O douleur ! Sort cruel ! perfide Vaſcona !
Mais que vois-je ? l'Amour rend la vue à Zama ....
Pour former des accens ſes lèvres ſe raniment !

Aux plaintes d'un Epoux que tant d'horreurs oppriment,
L'indienne un moment triomphe de ſes maux,
R'ouvre ſes yeux éteins, & prononce ces mots :

Il n'eſt plus tems, Colomb, de répandre des larmes:
Mon ame, qui du Ciel goûte déjà les charmes,
Ne met plus ſon bonheur qu'en l'eſpoir de ſes dons.
Veux-tu les mériter ? dompte tes paſſions,
Sers ton Dieu, ſuis ſes loix ; faits qu'un jour dans ſa gloire
Nos Deſtins réunis couronnent ta victoire.

A ce diſcours, l'effroi dans tous les yeux eſt peint ;
Zama ſeule eſt en paix : ſa vie enfin s'éteint ;
Non comme un fer ardent dans l'onde qui murmure,
Mais telle qu'un flambeau privé de nourriture,
Qui par dégrés expire & ſe perd dans les airs.
Ainſi, pour ſe rejoindre au Dieu de l'Univers,
L'ame de l'Indienne au Firmament s'envole :
Sur la Terre, où Colomb en eût fait ſon Idole,
Son corps paroît en paix goûter un doux ſommeil ;
La mort plait dans ſes traits ; & ſon teint moins vermeil
Du calme des Elus eſt l'image céleſte.
Sa compagne à ſes pieds finit ſon ſort funeſte.
Le peuple accourt, gémit, étouffe ſes ſanglots,
Et d'un ſpectacle affreux arrache le Héros.
Par ſon ordre aux Autels, les Habitans de l'Ebre
Changent les chants d'Hymen en appareil funèbre :
Un riche Mauſolée éterniſe en ce jour
Son déſeſpoir, Zama, ſa gloire, & ſon amour.

Lorſqu'à ces triſtes ſoins il eut livré ſon ame,
Dans une grotte obſcure occupé de ſa flamme,
Pour déplorer ſes maux, il fuyoit les humains :
La Mort, qu'il imploroit, menaçoit ſes deſtins.
Le Ciel entend ſes cris : une main inviſible
Sur cet Amant troublé verſe un ſommeil paiſible.
Au fond de ſa penſée un moment dans l'oubli
L'objet de ſes regrets demeure enſeveli.

En cet inſtant, Zama, déjà dans l'Empirée
Du nectar des Elus boit la coupe ſacrée.
Dans l'Inde, la premiere elle abjura l'erreur ;
Dieu, content de ſa foi, couronne ſon ardeur :
L'avenir eſt préſent à ſes yeux qu'il éclaire.
Va, dit-il, de Colomb ſois l'Ange tutélaire ;
De ſa fidélité qu'il reçoive le prix ;
Dévoile les Deſtins à ſes regards ſurpris.

Il dit : l'éloignement, le tems, ni les obſtacles
Ne peuvent d'un inſtant différer ſes miracles :
Plus rapide que l'œil & l'éclair dans les airs,
Des Indes, à ſa voix, Zama fend les deſerts.
Près de l'antre où Colomb paſſe une nuit cruelle,
Le parfum qu'elle exhale annonce une Immortelle ;
Reſſemblant à l'Aurore en ce ſombre ſéjour,
L'éclat qu'elle répand y raméne le jour.
Aux regards du Génois cette céleſte image,
Pour ne point l'éblouir, ſe voile d'un nuage ;
Et le globe azuré qu'elle tient en ſes mains
Lui dépeint l'Univers & l'ordre des Deſtins.
A ſa voix, ce Héros qui crut la voir en ſonge,
Sort de l'abîme affreux où la douleur le plonge,
Un feu plus doux l'enflamme & le rend à la paix.
Raſſure-toi, dit-elle, & reconnois mes traits :
Qu'un inſtant a changé le ſort de ton amante !
N'en plains point les malheurs : mon ame triomphante,
Pour toujours d'un corps vil abandonnant les fers,
Dans ſa félicité ne craint plus de revers.
Je vois du haut des Cieux, à l'abri du tonnerre,
L'erreur, les paſſions empoiſonner la Terre,
Le feu pur, qui pour toi brûle au fond de mon cœur,
A nourrir tes vertus conſacre ſon ardeur.
Elle dit : le Génois dans ſa ſurpriſe extrême,
Tranſporté par l'amour, vole à l'objet qu'il aime,

Se proſterne à ſes pieds, en veut fixer les pas;
Mais les airs qu'il embraſſe échappent de ſes bras.

Mon être intelligent, dit cette ombre viſible,
N'offre plus aux humains de ſubſtance ſenſible.
Jouis de mon ſçavoir, contemple en un inſtant
Les Deſtins de l'Europe (*a*) & le ſort qui t'attend.
Pour couronner ta foi, l'Auteur de la Nature
A tes regards ici peint la Race future.
Ce Globe, par mes mains juſqu'à toi parvenu,
T'apprend qu'aux Anciens l'orbe en fut mal connu (*b*);
On crut notre Hémiſphere un Empire de l'Onde:
Ce Continent, borné par les Pôles du Monde,
De l'Aurore au Couchant prolonge au loin ſes bords:
La Mer, qui de l'Aſie en ſépare les Ports,
Plus que tu ne penſois (*c*) te montre d'étendue:
Sur le Globe en tournant par cette onde inconnue (*d*),
Au Port d'où tu partis reviendront tes Vaiſſeaux.
Bientôt un Luſitain (*e*) né pour braver les eaux,
S'y frayant une route au Midi de l'Afrique,
Deviendra le Héros d'un fameux chantre Epique.
Tandis que ſur le Gange on craindra ſes exploits,
Ici ton camp vainqueur méconnoîtra (*f*) tes loix.

(*a*) L'Auteur, ayant aſſocié des Italiens, des François, des Anglois, à l'entrepriſe de Colomb, a cru qu'il ſeroit intéreſſant pour ce Génois de ſçavoir non-ſeulement le deſtin avenir des Eſpagnols; mais celui de toute l'Europe, & le progrès que feroient les Sciences auxquelles il s'étoit appliqué. On a vu dans le ſecond Chant un eſquiſſe de l'Hiſtoire Ancienne; ce neuviéme Chant donne une idée de l'Hiſtoire Moderne.

(*b*) Les Anciens ne connoiſſoient ni l'étendue ni la figure du Globe Terreſtre. Le Prêtre Virgile fut condamné comme hérétique, en 748, pour avoir ſoutenu qu'il y avoit des Antipodes.

(*c*) Colomb croyoit que les Iſles qu'il avoit découvertes étoient l'autre extrémité des Indes où Alexandre avoit porté ſes conquêtes; qu'elles n'étoient pas fort éloignées du Gange, & que l'Iſle Eſpagnole étoit le Cipango de Marc Paul de Veniſe. *Charlev.* page 107.

(*d*) Vaſco Nunez de Balboa, en traverſant du Darien à l'Iſthme de Panama, découvrit du haut d'une montagne la Mer du Sud, en 1513. Nos vaiſſeaux, qui entrent dans cette Mer par le Détroit de Magellan, en faiſant le tour du Monde, reviennent en Eſpagne par le Cap de Bonne Eſpérance.

(*e*) Vaſco de Gama, Gentilhomme de la Maiſon d'Emmanuel Roi de Portugal, natif de Synis, découvrit le Cap de Bonne Eſpérance en 1497. Ses découvertes ſont le ſujet de la Luſiade du Camoëns, fameux Poëte Portugais, mort en 1579, âgé de 50 ans.

(*f*) Colomb eut des peines incroyables

Songe que tes travaux ne ſont point à leur terme.
Ce nouvel Univers que l'Océan renferme
T'ouvrira ſes tréſors : mais du vaillant Colomb
Ce vaſte continent ne prendra point le nom :
Un Toſcan (*g*) ravira ce prix à ta victoire.
Le Ciel t'éprouve ainſi ; ſois humble dans ta gloire :
Un jour la Calomnie (*h*) en ternira l'éclat.
Pour prix de tes bienfaits, l'Ibérien ingrat
Oſera contre toi ſoulever ſa Patrie ;
Mais la Reine, à ta voix, ſourde aux cris de l'Envie,
Enchaînant à ton char tes ennemis jaloux,
Voudra qu'en ces climats tout rampe à tes genoux :
De ton nom immortel plus grand que ta puiſſance
Le ſang des Souverains chérira l'alliance (*i*) ;
Rien ne l'effacera des faſtes à venir.
Vers la Gloire, où ton vol doit un jour parvenir,
Tu traces aux Héros une route nouvelle.
Cortèz dans ſes exploits te prendra pour modele.
Aux champs de l'Equateur, vers l'Iſthme que tu vois,
Au plus grand Roi (*k*) de l'Inde il donnera des loix :
Mais d'un peuple craintif triomphateur barbare,
Il immolera tout à ſa fureur avare.

à former ſon établiſſement dans l'Iſle de S. Domingue. Les révoltes fréquentes de ceux qui étoient ſous ſes ordres, l'obligerent de les traiter avec ſévérité ; ce qui lui ſuſcita des ennemis à la Cour d'Eſpagne. *Charlevoix*, T. I, p. 199.

(*g*) Américc Veſpucci, Florentin, partit d'Eſpagne ſur la Flotte d'Alphonſe d'Ojeda, en 1497, aborda au Méxique, & prétendit avoir le premier découvert la Terre Ferme que Colomb avoit touchée avant lui ; mais, par un bonheur extrême, il a eu cet honneur par deſſus tous les Rois de l'Univers, que ſon nom a été donné à un Continent qui compoſe la moitié du Monde connu. On peut attribuer l'avantage qu'il a eu ſur Colomb, à ce qu'il écrivit une Relation de ſes Voyages qu'il dédia à René II. de Lorraine, Roi de Sicile, en 1506. *Herrera*, *Antonio Leon.*

(*h*) Après pluſieurs accuſations, dont Colomb s'étoit juſtifié à la Cour d'Eſpagne, il eſſuya une nouvelle diſgrace en 1500. D. Bovadilla fut envoyé pour commander à S. Domingue. Il paſſa ſes ordres en faiſant mettre aux fers l'Amiral & ſes freres, qu'il envoya en Eſpagne. Le Roi & la Reine, inſtruits de leur arrivée, ordonnérent de les amener à la Cour avec toutes les marques de la plus grande diſtinction. Voyez la Relation touchante de leur réception dans le P. Charlevoix, Tome I, p. 201.

(*i*) Don Diege Colomb, Fils aîné de l'Amiral, épouſa Dona Maria de Tolède, Niéce du Duc d'Albe ; & Iſabelle, ſa Fille, fut mariée à Don George de Portugal en 1527.

(*k*) Le Méxique, qui contient environ 600 lieues de longueur depuis la

Pizarre (*l*) t'eſt connu, ſçache que ſes combats
Aux rives du Couchant ſoumettront les Incas.
Le dernier de ces Rois, chef d'un Empire immenſe ;
Croit avoit pour aïeul le Soleil (*m*) qu'il encenſe ;
Et ſon peuple éclairé, fameux par mille exploits,
Aiſément du vrai culte embraſſera les loix.
Il oſeroit en vain braver les fils du Tage ;
La ſoif de s'enrichir les anime au carnage :
Tu verras ſous leur joug gémir ces Indiens.
Lorſqu'un de tes Nochers (*n*) avide de faux biens,
Au Cap le plus auſtral de ce riche Hémiſphere,
Découvrira ſur l'onde une route à l'Ibere ;
Sur ſes pas Dercilla (*o*) : jaloux de ſes travaux,
Deviendra de ces bords l'Orphée & le Héros.
Que vois-je ? ſur ces monts, où le Ciel ſe repoſe,
Carjaval livre au fer les mines du Potoſe (*p*).
Quel déluge de maux s'exhale de leur ſein ?
Le ſouffle empoiſonné qui ſort de ce terrein
Avertit les mortels d'en fuir les dons perfides ;
Mais la cupidité rend les cœurs intrépides.

riviere de Chagre, dans l'Iſtme de Panama, juſques à celle de Norte qui ſe jette dans la Mer Vermeille, étoit gouverné par des Rois. Le dernier, vaincu par Cortez, fut Monteſume, Prince puiſſant & magnifique, qui eut une fin tragique & peu digne de ſon rang. *Hiſt. du Méxique.*

(*l*) Voyez la Remarque (*p*) du premier Chant, page 5.

(*m*) Les Incas ſe croyoient deſcendus du Soleil ; c'eſt ainſi qu'on nommoit les Empereurs du Pérou, depuis l'Inca Mango Capac qui fit bâtir Cuſco en 1125. Leurs Peuples adoroient le Soleil. Ils avoient des mœurs & des loix, ce qui les rendit plus propres à embraſſer notre culte. Pizarro fit étrangler l'Inca Atabalypa pour avoir révélation de ſes Tréſors, après lui avoir fait ſouffrir les plus cruels tourmens. *Garcilaſſo de la Vega.*

Le Pérou s'étend à la Côte Occidentale de l'Amérique Méridionale ; depuis l'Equateur juſqu'au Tropique du Capricorne.

(*n*) Ferdinand Magellan, Portugais, découvrit, en 1520, le Détroit qui porte ſon nom, & fut juſques aux Iſles Philippines par la Mer du Sud, où il mourut empoiſonné. *Oſorio Mariana.*

(*o*) Don Alonzo Dercilla, Gentilhomme de la Chambre de l'Empereur Maximilien, combattit à la Bataille de S. Quentin, & parcourant l'Europe, il ſéjourna en Angleterre, d'où il partit pour le Chili : il y fit des prodiges de valeur contre les Révoltés de la Province d'Araucana, & chanta les événemens de cette guerre, dont il fut l'Achille & l'Homere. Son Poëme a pour titre, *La Araucana*, imprimé en 1597. *M. de Voltaire, Eſſay ſur le Poëme Epique*

(*p*) Potoſi, Montagne la plus abondante en or, ſituée aux confins du Pérou & du Chili. Les Mines en furent découvertes, en 1545, par les Eſpagnols, conduits par Guança, Indien.

Quand ces monts d'or creuſés, & de cruels combats
Dépeupleront Madrid, l'Europe & nos Etats,
L'avare ſans pitié, pour ouvrir ces abîmes,
Ira juſqu'en Afrique acheter des victimes (*q*).
Colomb, pour tant de ſang répaudu ſur ces bords,
Le ſeul vrai bien dont l'Inde enrichira vos ports
Eſt l'Antidote (*r*) ſûr qu'au Pérou, ſans culture,
Contre un poulx déréglé prépara la Nature:
Et pour de vains tréſors l'Eſpagne en ces climats
Epuiſera ſes champs d'armes & de Soldats.

O Potoſe fatal! dangereux héritage!
Dit le Génois frappé des maux qu'il enviſage!
Quoi! pour un vil métal tant de peuples divers
Creuſeront leurs tombeaux dans cet autre Univers!
J'y viens d'un Dieu de paix annoncer les maximes;
Si j'y dois par mes ſoins enfanter tant de crimes,
Que n'ai-je dans les Mers terminé mes deſtins!

Du Ciel, reprit Zama, reſpecte les deſſeins.
Quand tu répands ſa Loi, plains l'erreur du vulgaire
Qui transforme en poiſon ce baume ſalutaire,
Rome (*s*), ſenſible aux maux de nos brûlans climats,
De l'avide Eſpagnol bornera les Etats:
Le ſort aux Luſitains, jettés ſur ce rivage,
Des Mines du Bréſil deſtine l'héritage.

(*q*) On va chez les Rois de la Côte de Guinée, en Afrique, acheter des Negres pour le travail des Mines. Les exhalaiſons en ſont funeſtes aux Européans, & même aux Indiens.

(*r*) Le Quinquina, ſpécifique contre la fiévre, apporté par les Jéſuites en Europe, en 1640, où il ſe vendoit au poids de l'or. C'eſt l'écorce d'un arbre de la grandeur du Cerifier, qui croît au Pérou ſur les montagnes de Quito.

(*s*) Alexandre VI, pour prévenir les différends qui pourroient naître entre les Couronnes d'Eſpagne & de Portugal, au ſujet des nouvelles découvertes, fit tracer, en 1493, la célébre Ligne de Démarcation.

Ligne imaginaire tirée d'un Pôle à l'autre, qui coupoit, en deux parties égales; l'eſpace qui ſe trouve entre les Iſles Açores & celles du Cap Verd. Tout ce qui étoit au couchant de cette Ligne devoit appartenir à la Couronne de Caſtille, & ce qui étoit à l'orient étoit concédé au Roi de Portugal.

Pour joindre à leurs tréſors le rubis, le ſaphir,
Cabral (*t*) découvrira cette nouvelle Ophir (*u*) ;
Et ſur tes pas, Colomb, l'Europe entreprenante
Au nord de l'Inde un jour regnera triomphante.
Si ce climat glacé (*x*) refuſe à ſon vainqueur
Les monts d'or que la Terre enfante à l'Equateur ;
Aux Bretons (*y*), aux François, Rois aux Cercles polaires
La Chaſſe (*z*) y produira des biens plus néceſſaires :
Mille peaux d'animaux deviendront leurs tréſors,
Une Pêche (*a*) abondante enrichira leurs ports.

Dans ce vaſte Archipel (*b*) la main de l'induſtrie
Tirera des Roſeaux (*c*) une Manne chérie :
Jamais le Mont Hybla (*d*) n'eut un miel ſi flatteur.
Oui, ces champs inconnus au fer du Laboureur,
Cultivés par le luxe, en ſeront plus fertiles.
Pour tant de fruits nouveaux, à l'Europe inutiles,

(*t*) Alvarès Cabral, Portugais, découvrit, en 1502, la Contrée du Bréſil, où il fut jetté par une tempête. Ce Pays a environ 1200 lieues d'étendue à la Côte orientale de l'Amérique méridionale, depuis la riviere des Amazônes juſqu'au Paraguai. Le terroir en eſt fertile, & abonde en mines d'or & d'argent. On y a découvert depuis peu beaucoup de diamans. Diverſes Relations aſſurent que des hommes y vivent quelquefois juſqu'à 150 ans. *Jean de Laet. Herrera.*

(*u*) Bochart dit qu'il y a deux terres d'Ophir, l'une dans l'Arabie, d'où David fit venir quantité d'or ; & l'autre dans l'Inde, où Salomon envoya ſa Flotte ; que celle-ci étoit la Taprobane des Anciens, maintenant l'Iſle de Ceylan, où il y a un Port nommé Hippor que les Phœniciens appelloient Ophir. On y trouve encore les mêmes productions que les Navires de Salomon rapportoient à Jeruſalem.

(*x*) Dans l'Amérique Septentrionale, les Anglois poſſédent la Floride, la Virginie, la Caroline, la Nouvelle Angleterre, &c. La grande Contrée du Miſſiſſipi & le Canada appartiennent aux François.

(*y*) On entend par ce nom les Anglois.

(*z*) La Chaſſe, dont les habitans du Nord de l'Amérique font leur occupation, produit un grand commerce de Pelleterie.

(*a*) Il ſe fait une Pêche conſidérable de Morue au Banc de Terre-Neuve, à l'entrée du Fleuve S. Laurent & aux Iſles du Cap Breton. Ce Poiſſon, ſalé ou ſeché, produit un commerce lucratif qui ſe répand dans toute l'Europe.

(*b*) Un Archipel eſt une étendue de Mer entrecoupée par un grand nombre d'Iſles. Les Anciens ne connoiſſoient d'Archipel que celui de la Mer Egée. Depuis on a découvert celui du Méxique, des Maldives, où il y a plus de 1200 Iſles, des Philippines, où on en compte 11000, des Moluques, & les Celebes, &c.

(*c*) La Canne de Sucre eſt une eſpece de roſeau qui croît de la hauteur de cinq pieds. Il eſt diviſé par nœuds éloignés de cinq pouces, remplis d'une moëlle blanche dont ſe fait le Sucre.

(*d*) Hybla, Montagne de Sicile, abondante en thym, & célébre par ſon excellent miel. Pluſieurs Poetes Latins en font mention, & entr'autres Martial, Liv. XI, Epigr. 43.

Mella jubes Hyblæa tibi, vel Hymmetia naſci.

Le Commerce vainqueur des Vents & des Saiſons,
Des deux Mondes ſans ceſſe échangeant les moiſſons,
Par ſes nombreux Vaiſſeaux ſurchargera les ondes.
En Pilotes fameux ces races ſi fécondes,
Ne le ſeront pas moins en Sçavans, en Héros.
A l'Aigle des Céſars un de leurs fiers rivaux (*e*)
Bientôt de la Caſtille unira les domaines
Si Valois (*f*) dans Pavie en porte un jour les chaînes,
Ce Captif généreux, loin d'en venger l'horreur,
Sçaura par ſes vertus ſurpaſſer ſon vainqueur.
La France, où ſous ce Roi renaîtra la Science,
Du Pontife (*g*) Romain bornera la puiſſance,
Et toujours au vrai culte aſſervira ſa foi....
Faut-il qu'un Roi Breton (*h*) en brave alors la loi?
Siecle affreux, où le Vice aidé du Fanatiſme
Sous un maſque pieux favoriſe le Schiſme.
La fille (*i*) de Henri renverſe ſes projets;
Par l'Hymen à l'Ibere elle unit ſes Sujets:
A ſon gré, du Saint Siége ils reprennent la chaîne.
Sa ſœur regne, & bientôt à l'Erreur les ramene.
Tout doit d'Eliſabeth (*k*) craindre l'orgueil jaloux;
Eſſex, Norfolk, Marie, en ſubiſſent les coups.

(*e*) Charles V, Roi d'Eſpagne, élu Empereur, en 1519, après la mort de Maximilien, ſon grand-pere, poſſéda à la fois l'Empire, l'Eſpagne, les Pays-bas, une partie de l'Italie.

(*f*) François I, ſurnommé le Reſtaurateur des Sciences, après pluſieurs conquêtes en Italie, aſſiégea Pavie où il fut pris, en 1525. Sa priſon, à Madrid, dura près d'un an. Il n'en ſortit que ſous des conditions dures : ſa généroſité cependant le porta à accorder un paſſage à Charles V. à travers la France, pour aller châtier les Gantois révoltés.

(*g*). Léon X. & François I, firent un Concordat à Boulogne, en 1515, par lequel les Elections, pour remplir les Bénéfices, furent abolies.

La Collation des Bénéfices conſiſtoriaux, en France, appartient, depuis ce tems-là, au Roi; & la Proviſion au Pape, qui en expédie les Bulles.

(*h*) Henry VIII, Roi d'Angleterre, n'ayant pu obtenir du Pape la diſſolution de ſon mariage avec Catherine d'Arragon, pour épouſer Anne de Boulen, une des filles de la Reine, le fit caſſer par Thomas Crammer, Archevêque de Cantorbery, en 1533. Le Pape excommunia le Roi, qui ſe ſépara de l'Egliſe Romaine.

(*i*) Marie, Reine d'Angleterre, fille de Henry VIII. & de Catherine d'Arragon, épouſa, en 1554, Philippe II, Roi d'Eſpagne, rétablit la Religion Catholique, & mourut en 1558.

(*k*) Fille d'Henry VIII & d'Anne de Boulen, ſuccéda à Marie & rétablit la Religion Anglicane. Les Ecoſſois s'étant mis ſous ſa protection, elle fit arrêter Marie Stuart, leur Reine, & lui

Cette Reine d'Ecoſſe, en France couronnée,
A Londres par le fer finit ſa deſtinée.
Sur la Seine, où l'Hymen l'enchaina peu d'inſtans,
Son Epoux (*l*) regne & meurt à la fleur de ſes ans;
Fils d'un Prince immolé dans des courſes de lance
A ſes Freres (*m*) en pleurs il laiſſe ſa puiſſance.
Leur Mere (*n*) de la Haine allume le flambeau:
Par elle des François l'un ſe rend le bourreau;
L'autre, ennemi du Schiſme, en devient la victime.
Mais lorſque ſur le Rhin ce Serpent né du crime,
De ſa patrie armée (*o*) enflamme les Soldats,
Des ſages inſpirés éclairent ces climats.
Dans la Pruſſe, un mortel (*p*) rival de Ptolémée,
De ſes Cieux criſtallins détruit la renommée:
Par ce Germain la Terre arrachée au repos,
Du Soleil immobile embraſſe les travaux:
Ainſi tu vois Vénus, Mercure, en leur carriere;
Quelquefois entre nous & l'Aſtre de lumiere;
Et tantôt au-delà de ce flambeau des airs,
Par des feux empruntés éblouir l'Univers.
La Sphere que je tiens t'éclaircit ce Problême:
Tandis que tout le Nord ſuit ce nouveau ſyſtême,

Que

fit trancher la tête le 8 Février 1587. Elle condamna au même ſupplice le Comte de Norfolk & le Comte d'Eſſex, ſon favori, ſous prétexte de conſpiration.

(*l*) François II, Roi de France, qui épouſa, étant Dauphin, Marie Stuart, Reine d'Ecoſſe, étoit fils de Henry II, tué d'un coup de lance, dans un Tournois, par Montgommery.

(*m*) Charles IX, ſecond fils d'Henry II, ordonna la journée de la Saint Barthélemy, le 24 Août 1572; & mourut, en 1574, d'une hémorragie. Le ſang lui ſortoit par toutes les parties du corps.

Son frere, Henry III, qui lui ſuccéda, fut aſſaſſiné à S. Cloud, en 1589, par un fanatique.

(*n*) Catherine de Médicis, Epouſe d'Henry II, vit régner trois de ſes enfans tour à tour. Son ascendant ſur leurs eſprits & ſa ſuperſtition, cauſerent beaucoup de maux à la France. Elle mourut à Blois en 1589.

(*o*) En 1517, Luther, Religieux Auguſtin, prêcha à Wittemberg, en Allemagne, contre l'abus des Indulgences & la puiſſance du Pape. Cette héréſie & celle de Calvin, qui occaſionnerent des guerres cruelles, furent adoptées par une grande partie de l'Europe.

(*p*) Nic. Copernic naquit à Thorn, dans la Pruſſe Royale, en 1473, & publia ſon Syſteme du Soleil immobile, & du mouvement de la Terre, en 1515, contre l'opinion de Ptolemée qui place la Terre immobile au centre de l'Univers, le Soleil & les Planettes tournant au-tour dans des Cieux criſtallins. Tycho-Brahé, Gentilhomme de Dannemarc, né en 1546, imagina un autre Syſtême qui tendoit à peu près

la

Que dans l'âge prochain à Rome un Apollon (*q*)
Célébre les Lieux Saints où triompha Bouillon (*r*) :
Rival de Salomon (*s*), dont ſa foi ſuit l'exemple,
Un Pontife au vrai culte éleve un nouveau Temple ; (*t*)
Par ſes Autels le Tybre efface le Jourdain.

A ces mots, le Génois, inſtruit par le Deſtin,
De ces tems à venir admirant la ſcience,
Dans ſon raviſſement rompt ainſi le ſilence.
O Zama ! toi dont l'œil voit le Dieu d'Iſraël,
Quand tu quittes pour moi les délices du Ciel,
D'un plus long avenir apprends-moi les merveilles ?
Par ta voix la Sageſſe enchante mes oreilles,
Et ta préſence accroît mes deſirs curieux.

Autant que le permet la volonté des Cieux
Je te ſatisferai, répond l'Ombre brillante :
Mais que ces jours prédits flattent peu ton attente !
Dans l'Europe, où le Schiſme éterniſe l'Erreur,
La Superſtition aſſouvit ſa fureur :
Du flambeau de la Haine elle embraſe la terre ;
Les freres à ſa voix ſe déclarent la guerre ;
Et ſes conſeils pervers, voilés d'un ſoin pieux,
Font d'un Dévot timide un traître audacieux.
Ah ! ſi ce monſtre (*u*) armé du Ciſeau de la Parque,
Immole dans Paris le plus parfait Monarque,
Dans le ſiecle ſuivant, pour venger ce Héros,
Un Génie (*x*) immortel célébre ſes travaux :

la même raiſon des apparences céleſtes ; mais celui de Copernic a prévalu.

(*q*) Torquato Taſſo, célébre par ſon Poëme de la Jéruſalem délivrée, né, en 1544, à Sorrento dans le Royaume de Naples, mourut à Rome ſur le point d'être couronné Poëte, en 1595.

(*r*) Voyez la Remarque (*r*) du huitiéme Chant, page 136

(*s*) Salomon fit bâtir à Jéruſalem ce Temple renommé dont on voit la deſcription dans l'Ancien Teſtament.

(*t*) L'Egliſe de S. Pierre de Rome eſt le plus ſuperbe Edifice qui ait jamais été fait. Le Bramante ſous Jules II, & Michel Ange ſous Paul III, en ont été les principaux Architectes.

Le Cavalier Bernin a donné le deſſein de la Place qui eſt devant cette Egliſe, & le Pape Alexandre VII. l'a fait exécuter.

(*u*) Ravaillac, ſous le prétexte ſpécieux de la Religion, aſſaſſina Henry IV. le 14 Mai 1610.

(*x*) M. de Voltaire.

Ce Virgile François, Quinte-Curſe fidele,
Pour peindre un Alexandre (*y*) a les crayons d'Apelle.
Le Conquérant du Nord en Pologne, à ſon gré,
Fait régner un Héros (*z*) ſage, juſte, éclairé :
Le bras qui le couronne & force cent murailles,
A ſon tour eſt vaincu par le ſort des batailles.
Qu'à jamais les mortels exaltent ſon vainqueur (*a*) :
D'un peuple encor ſauvage ardent Légiſlateur,
Pour l'éclairer, il oſe abandonner ſon trône ;
Et dans l'Europe inſtruit par Minerve & Bellone,
Du tréſor des beaux arts il enrichit ſes champs.
Ce Héros qui des Grecs eût obtenu l'encens
D'une Reine (*b*) du Pôle apprend que la victoire
N'eſt pas le ſeul triomphe illuſtre dans l'hiſtoire :
Renoncer aux honneurs ſurpaſſe mille exploits :
Chriſtine ſur le trône en deſcend par ſon choix :
Son ame aux doctes Sœurs ſacrifie un Empire,
Rome attire ſes pas, tout le Nord en ſoupire ;
Elle parcourt la France, y cherche le berceau
D'un Sçavant (*c*) qu'à ſa Cour le ſort mit au tombeau.
Ce Vainqueur d'Ariſtote, accablé par l'envie,
De ſon Siecle éclairé paroît l'heureux Génie ;

(*y*) Charles XII, Roi de Suéde, dont M. de Voltaire a écrit la vie.

(*z*) Staniſlas Lecſinski, Roi de Pologne & Duc de Lorraine.

(*a*) Pierre I, Empereur de Moſcovie, paſſa dix-huit mois inconnu au Village de Sardam, dans la Nort-Hollande, pour apprendre l'art de conſtruire les vaiſſeaux. Il voyagea en Angleterre & en France, où il acquit la connoiſſance des Sciences qu'il établit dans ſon Empire, dont les Peuples étoient alors barbares.

(*b*) Chriſtine, Reine de Suéde, ſuccéda à ſon Pere Guſtave Adolphe, & gouverna avec beaucoup de prudence juſqu'à ſon abdication, en 1654. Enſuite elle vint en France & ſe retira à Rome, où l'amour des Sciences l'avoit attirée.

(*c*) Deſcartes, né d'une famille noble en Touraine, que ſon mérite avoit fait appeller à la Cour de Suéde par la Reine Chriſtine, mourut à Stockolm, en 1650, âgé de 54 ans. Sa Philoſophie détruiſit celle d'Ariſtote, enſeignée longtems dans les Ecoles ; ce qui lui ſuſcita grand nombre d'ennemis.

Dans ſon ſyſtême du Monde, il rejette le Vuide d'Epicure, pour établir le Plein. Dieu forma, dit-il, une maſſe immenſe de matiere homogène, dont toutes les parcelles ſont dures, cubiques & anguleuſes ; enſuite il leur imprima un mouvement double, les fit tourner ſur leur centre, & divers pelotons d'entr'elles au-tour d'un centre commun ; ce qu'il nomme Tourbillons, dont les Etoiles fixes ſont les Soleils.

A l'aide d'un criſtal (*d*) à Florence inventé,
Il lit dans l'Empirée, en peint l'immenſité ;
Chaque Etoile à ſes yeux eſt le Soleil d'un Monde :
Comme on voit, en nageant, les habitans de l'Onde
Preſſer l'eau qui les preſſe, y tracer un chemin,
Ces tourbillons flottans circulent dans le Plein.
Un Aſtronome (*e*) Anglois, contraire à ce ſyſtême,
Prend pour premier mobile un plus hardi problême :
Dans le Vuide à ſon gré les Aſtres s'attirant,
En raiſon de leur maſſe ont un cours différent.
Le ſage Obſervateur qui regle ainſi la Sphere,
Soumet toute hypothèſe à ſon calcul ſevere,
Il ſonde la Nature, en voit les profondeurs,
Et du Jour qui l'éclaire offre aux yeux les Couleurs.
Qu'Albion (*f*), ſa Patrie, eſt fertile en merveilles ! [les :]
Bacon (*g*), Locke (*h*) ; Addiſſon (*i*) l'inſtruiſent par leurs veil-
Shakeſpaer (*k*) y triomphe ; & l'Homere (*l*) du Nord
De nos premiers Parens y chante l'heureux ſort :

(*d*) Les Lunettes ou le Téleſcope dont Galilée, né à Florence, ſe ſervit le premier. Ce Mathématicien mourut à Piſe, en 1642, âgé de 78 ans.

(*e*) Iſaac Newton, né dans la Province de Lincoln en Angleterre, en 1642, mort en 1727, avoit déjà compoſé, à l'âge de 24 ans, ſes principes de Mathématiques, & ſon traité de l'Optique. Voyez la remarque (*n*) du huitiéme Chant, page 135.

Ce Philoſophe eſt auſſi l'Auteur du ſyſtême de l'Attraction, qui établit que les Planettes s'attirent réciproquement en raiſon inverſe des quarrés de leur diſtance ; c'eſt-à-dire que, ſi un Corps étoit deux fois plus éloigné du centre de ſa révolution, l'action de ſa force centrale ſur lui en ſeroit quatre fois plus foible, *& vice verſâ*.

(*f*) Voyez la Remarque (*f*) du troiſiéme Chant, page 41.

(*g*) François Bacon, Chancelier d'Angleterre, mort en 1626 âgé de 66 ans, étoit non ſeulement bon Juriſconſulte, Poëte & Hiſtorien ; mais encore excellent Philoſophe & ſçavant Théologien.

(*h*) Jean Locke, né près de Briſtol, mort en 1704 âgé de 73 ans, célébre par ſon Eſſai ſur l'Entendement Humain, ſur la Tolérance & ſur l'Education des Enfans.

(*i*) Joſeph Addiſſon, mort Secrétaire d'Etat d'Angleterre, en 1719, âgé de 47 ans, compoſa des Poëſies Angloiſes & Latines, qui lui acquirent le titre du plus beau genie de ſa Nation. Ses Diſcours répandus dans le Spectateur, ont fait la réputation de cet excellent Ouvrage périodique.

Ce genre, imité en France par M. de Marivaux, y a eu le plus grand ſuccès. Cet Auteur s'étoit déjà rendu célébre par ſes Piéces de Théatre, & par deux des plus ingénieux Romans qui ayent paru dans un genre dont il eſt l'inventeur.

(*k*) Guillaume Shakeſpear, Poëte Tragique & Comique, regardé comme le Corneille des Anglois, mort en 1616. Ce mot ſe prononce ainſi, Chaikeſpir.

(*l*) Jean Milton, né à Londres en 1608, d'une famille noble, compoſa

Qu'ils ſoient connus par toi dans cet autre Hémiſphere ;
Mais du Chantre (*m*) d'Eden fuis l'orgueil téméraire ;
D'un rebèle à ſon Prince (*n*) il eſt le défenſeur.
Si Londres laiſſe un tems régner l'Uſurpateur,
Des Rois qu'elle bannit la France eſt la reſſource.

En ces lieux où les Arts ſemblent prendre leur ſource,
Que vois-je ! au même ſiecle un Miniſtre fameux (*o*)
Aſſujettit les Grands ; & par ſes ſoins heureux,
Bragance (*p*) dans Lisbonne eſt remis ſur le Trône.
Louis (*q*) meurt ; ſon fils regne, il eſt cher à Bellonne :
Un Caton (*r*), un Sylla (*s*) dirigent ſes combats :
Sous ce nouvel Auguſte on trouve un Mécénas (*t*) :
Lutece (*u*) a comme Athene un Portique, un Lycée :
Dans ces Temples ſçavans ſa gloire eſt encenſée.

pluſieurs Ouvrages en Latin & en vers Italiens. Devenu aveugle à l'âge de 52 ans, il acheva ſon Poëme du Paradis perdu, ſur le deſſein qu'il en avoit conçu dans ſa jeuneſſe, en voyant repreſenter, à Milan, une Comédie d'Andrieno intitulée Adam, ou le Péché originel. Il mourut en 1674, âgé de 66 ans.

(*m*) Milton prêta ſa plume à Cromvvel pour faire l'apologie du meurtre de Charles I.

(*n*) Cromvvel régna ſous le nom de Protecteur, & mourut en 1658. Son fils Richard le remplaça ; & fut dépoſé comme incapable dans la même année. Charles II, fils de Charles I, fut rétabli. Son Frere, Jacques II, lui ſuccéda ; mais il fut obligé de ſe retirer en France, en 1688, la Nation ayant appellé au Trône Guillaume, Prince d'Orange, ſon neveu & ſon gendre.

(*o*) Armand du Pleſſis, Cardinal de Richelieu, premier Miniſtre ſous Louis XIII, mort en 1642.

(*p*) La Maiſon de Bragance, qui avoit ceſſé de régner pendant près de 200 ans, fut rétablie, par la politique du Cardinal de Richelieu en 1640, dans la perſonne de Jean II de Bragance, dont la Poſtérité gouverne encore le Portugal, devenu puiſſant par ſes richeſſes.

(*q*) Louis XIII, mort en 1643 : ſon fils, Louis XIV ſurnommé le Grand, né en 1638, lui ſuccéda.

(*r*) M. de Turenne, mort en 1675, peut à juſte titre être comparé à Caton le Cenſeur pour ſes belles actions & ſa ſageſſe. Ce dernier ne ſe reprochoit que trois choſes : d'avoir paſſé un jour ſans rien apprendre, d'avoir dit ſon ſecret à ſa femme, & d'être allé par eau lorſqu'il pouvoit aller par terre.

(*s*) Louis de Bourbon, ſurnommé le Grand Condé, comparable à Sylla par ſes talens pour la Guerre, ſon goût pour les Lettres, & le Parti qu'il ſe forma contre le Gouvernement pendant la minorité de Louis XIV, mourut à Chantilli en 1686.

(*t*) M Colbert, Miniſtre, mort en 1683, âgé de 64 ans.

(*u*) Nom que les Grecs & les Latins donnoient anciennement à la ville de Paris.

(*x*) L'Académie Françoiſe y fut fondée en 1635 ; l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, en 1663 ; & l'Académie des Sciences en 1666.

Chez Louis, un Sophocle (*x*), un nouvel Amphion (*y*),
Un rival d'Eurypide (*z*), un autre Anacréon (*a*)
Surpaſſent en talens l'Antiquité profane :
Demoſthène (*b*) renaît, Eſope (*c*), Ariſtophane (*d*) ;
Vitruve (*e*), Praxitele (*f*), un Zeuxis (*g*), des Saphos (*h*) ;
De ce regne éclatant conſacrent les Héros.

Tu crains, Colomb, pourſuit ſon immortelle Amante ;
Que tant d'hommes fameux que la nature enfante
N'épuiſent ſes tréſors : non, les âges ſuivans
Ne ſont pas moins féconds en Guerriers, en Sçavans.
Un Céſar (*i*) aux Bourbons aſſujettit l'Eſpagne :
Le Sang mâle d'Autriche, éteint en Allemagne,
D'une autre Zénobie (*k*) anime la valeur.
Un Monarque (*l*), orgueilleux d'en être le vainqueur ;
Ramenant dans le Nord les beaux Arts qu'il encenſe,
De Lycurge (*m*) & de Mars réunit la ſcience.

(*x*) Pierre Corneille, dit le Grand, mort en 1684, âgé de 78 ans.

(*y*) Jean-Baptiſte Lully, mort en 1687, âgé de 54 ans.

(*z*) Jean Racine, mort en 1699, âgé de 59 ans.

(*a*) Guillaume Amfrie, Abbé de Chaulieu, mort en 1720, âgé de 84 ans.

(*b*) Jacques-Benigne Boſſuet, Evêque de Meaux, mort en 1704, âgé de 76 ans.

(*c*) Jean de la Fontaine, mort en 1695, âgé de 74 ans.

(*d*) Jean-Baptiſte Pocquelin de Moliere, mort en 1673, âgé de 53 ans.

(*e*) Charles Perrault, mort en 1703, âgé de 76 ans.

(*f*) François Girardon, né à Troyes en Champagne, mort en 1715, âgé de 88 ans. La Fontaine dit dans ſes vers à M. Simon de Troyes :

Votre Phidias & le mien,
Et celui de toute la Terre,
Girardon notre ami, l'honneur du nom Troyen, &c.

(*g*) Charles le Brun, mort en 1690, âgé de 72 ans.

(*h*) Madame Deshoulieres, morte en 1694, âgée de 60 ans ; Madame Dacier, morte en 1720, âgée de 69 ans.

(*i*) Céſar, Duc de Vendôme, né en 1654, mort en Eſpagne en 1712.

(*k*) Marie-Théreſe d'Autriche, fille de Charles VI, Empereur, ſeule héritiere de ſa Maiſon, Epouſe du Duc de Lorraine, élu Empereur en 1745.

(*l*) Fréderic-Guillaume, Roi de Pruſſe, aujourd'hui régnant, a fondé à Berlin une Académie. Les Loix qu'il a fait rédiger ſous le nom de Code Fréderic, & ſon exercice militaire, ont été adoptés par une partie des Potentats de l'Europe.

(*m*) Légiſlateur de Lacédémone.

Dans l'Empire des Lys invincible aux combats,
On trouve une Uranie (*n*), un Euclyde (*o*), un Atlas (*p*).
Des Sçavans ſous Louis, de ſon Aïeul émule,
Bravent dans leurs travaux plus de dangers qu'Hercule,
De l'Ourſe à l'Equateur meſurent l'Univers,
Et du Globe applati peſent l'Onde & les Airs.
Tandis que leurs calculs enfantent ces merveilles,
Que de fils d'Apollon enchantent mes oreilles!
Quoi! Lucien (*q*), Pindare (*r*), Eſchyle (*s*), Phydias (*t*):
Renaiſſent ſur la Seine: & vainqueur aux combats
Le Titus des Bourbons rend la paix (*u*) aux deux Mondes:
Mais bientôt ſes Voiſins le bravent ſur les ondes.
S'il retient ſon courroux, dès qu'il veut ſe venger,
Un peuple de Héros (*x*) affronte le danger;

(*n*) Madame la Marquiſe du Châtelet, qui a trop tôt fini ſa carriere, morte en Lorraine en 1749.

(*o*) Un Euclyde ici eſt mis pour pluſieurs, MM. Nicole, de Mairan, de Montigny, Fontaine, Clairaut & Dalembert ſe diſputent l'honneur d'éclairer notre Siécle. Le dernier s'eſt encore rendu immortel dans un autre genre par ſa Préface de l'Encyclopédie, Ouvrage d'une vaſte entrepriſe, dans lequel MM. Diderot, de Jaucourt, Duclos, Marmontel, Watelet, &c. donnent à l'envi des preuves de la ſagacité de leur génie, & de l'étendue de leurs connoiſſances.

(*p*) MM. Caſſini, le Monnier, le Camus, &c. ſont à juſte titre nos Atlas.

Pour déterminer la figure du Globe terreſtre, Louis XV a envoyé, en 1735, au Nord MM. Clairaut, le Monnier, & Maupertuis; & ſous l'Equateur, MM. de la Condamine, Godin & Bouguer. Le réſultat de leurs opérations reſpectives a été que le Globe de la Terre eſt applati vers les Pôles, & ſoulevé par l'Equateur.

Ces travaux immenſes éterniſent les noms de ces fameux Géometres. Voyez les utiles & intéreſſantes relations qu'en ont fait MM. de la Condamine & de Maupertuis.

(*q*) M. de Fontenelle, auſſi admirable par la douceur de ſes mœurs, que célébre par ſes Ouvrages, & qui jouit encore, dans ſa centiéme année, de cette raiſon aſſaiſonnée d'agrément qui l'a toujours rendu cher à la ſociété.

(*r*) Jean-Baptiſte Rouſſeau, mort en 1741, âgé de 72 ans.

(*s*) M. de Crébillon, actuellement vivant, âgé de près de 80 ans.

(*t*) La France qui poſſéde aujourd'hui les plus habiles Sculpteurs de l'Europe, entr'autres MM. Bouchardon, Pigale, le Moine, &c. a auſſi les meilleurs Peintres, tels que MM. Vanloo, Pierre, Boucher, &c.

(*u*) La Paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748; éternel monument de la modération de Louis XV. Ce Monarque vient d'en donner un nouvel exemple: il n'a repris les armes qu'après avoir tenté tous les moyens de maintenir le repos de l'Europe.

(*x*) On ſçait combien les Princes de Wirtemberg, de Beauveau, le Duc de Fronſac, MM. de Maillebois, de Lanion, du Menil, de Monti, d'Egmont, de Briqueville, de Roquepine, de Chabriant, &c. ſe ſont diſtingués dans la priſe de Minorque.

Richelieu les conduit ; Louis a la victoire.
Ce Prince, dont les Fils perpétueront la gloire,
Leur prodigue les dons de Minerve & de Mars.
Dans Paris, qui de Rome a le luxe & les arts,
L'Anatomie (*y*) excelle ; à l'œil de la Phiſique,
La Matiere découvre une force électrique (*z*) :
Des Arts un Archimede (*a*) explique les reſſorts,
Un nouveau Prométhée (*b*) organiſe les corps.
Oui ; le goût, la valeur, les talens, l'opulence
Promettent à jamais d'éterniſer la France. . . .
Mais de tant de progrès, vains aux yeux des Elus,
Ceſſons de parcourir les ſuccès ſuperflus.
Déjà l'Aube du jour perce ta grotte ſombre,
Il ne t'eſt plus permis d'y contempler mon ombre.
Si tes ſoins curieux ne ſont pas ſatisfaits,
En peu de mots, Colomb, apprends moi tes ſouhaits :
Je ſens qu'à tes regards je deviens inviſible.

Zama, dit le Génois, à mes maux ſois ſenſible :
La vie ici, ſans toi, m'eſt un poids odieux :
Dis-moi donc ſi bien-tôt je dois te ſuivre aux Cieux ;
Si la Mort ? . . . . A ces mots qu'interrompt ſon amante,
Non, dit-elle, le ſort trompe encor ton attente :
L'Ebre jaloux des bords où brille ton berceau,
De tes ans glorieux deviendra le tombeau (*c*) :
Penſe à ſervir le Dieu qui loin de toi m'appelle.
Comme un ſonge à l'inſtant diſparoît l'Immortelle.

(*y*) Perſonne n'a porté plus loin l'art de la Chirurgie que MM. Morand, Pibrac, Petit, Faget, la Martiniere, le Cat, &c.

(*z*) Découverte de notre ſiécle, ſur laquelle MM. Dalibar, de Laure, & Nollet, font tous les jours de ſçavantes recherches. On ſçait à quel point de perfection M. l'Abbé Nollet a porté la préciſion des Expériences Phyſiques.

(*a*) M. de Buffon, connu dans toute l'Europe par ſon nouveau ſyſteme du Monde, ſon Hiſtoire naturelle, & l'invention d'un miroir ardent, qui trouve la poſſibilité de celui d'Archimède.

(*b*) M. de Vaucanſon, célébre par ſon Fluteur automate, & par ſes grands talens pour les Méchaniques.

(*c*) Chriſtophe Colomb, mort à Valladolid en 1506, a été inhumé dans l'Egliſe des Chartreux de Séville.

L'Amiral ébloui, l'effroi peint ſur le front,
Tel qu'un homme épuiſé par un travail profond,
A peine à recueillir ſon ame encore errante.
De l'Ombre qui le fuit le ſouvenir l'enchante :
Inſtruit de l'avenir, s'il en craint les hazards,
L'eſpoir d'en triompher fixe ſeul ſes regards.

Fin du neuviéme Chant.

LA COLOMBIADE,

DIXIEME CHANT.

ARGUMENT

DU DIXIEME CHANT.

VASCONA recommence la guerre. Combat ſingulier de Macatex & de Marcouſſy terraſſé par ce Géant. Colomb fait brûler les morts, & éleve un tombeau à ſon ami. Eruption des Volcans. Frayeur des Sauvages. Ils conſultent les Magiciens. Serrano, déguiſé, apprend le projet des Indiens. Iſca tente de ſurprendre les Caſtillans pendant la nuit. Au point du jour la Cacique paroît dans la plaine. Déroute de ſon armée. Colomb refuſe un combat ſingulier qu'elle lui propoſe. Vaſcona lui tire une fléche qu'il pare. Les Caſtillans pourſuivent l'Amazone. Ses Amans la défendent & raniment ſon Armée. Les Eſpagnols la détruiſent. Macatex eſt vaincu par le Génois ; le reſte, épouvanté par une Eclypſe qu'il prédit, lui rend les armes. Mort de la Reine. Colomb rend graces à Dieu de ſa victoire. Les Démons, adorés dans l'Inde, ſe replongent dans les Enfers.

RPJCB

DIXIÉME CHANT.

LE Génois, qui longtems dans l'ombre & loin des armes,
Des diſcours de Zama ſe rappella les charmes,
Apprend que les vaincus, raſſemblés ſur les Monts,
Y forment contre lui de nouveaux Bataillons;
Mais ce Héros qu'un Dieu couvroit de ſon Egide,
Aux coups de la fortune offre un front intrépide:
Malgré les Pins en feu qu'on jette ſur ſon Camp,
Par ſes ſoins le Bonique (*a*) éteint l'embraſement.
Ce fleuve, rempli d'or, teint du ſang des Batailles,
Abreuvant nos Guerriers, leur ſervoit de murailles,
Tout à coup, dans la nuit, un peuple de Géans
Lance en l'air des Rochers ſur les Européans.
Nos troupes, qu'à la fuite excitent ce ravage,
De cent traits enflammés affronterent l'orage:
L'eſpoir de la vengeance en vain preſſe leurs pas,
Le Camp des Ennemis eſt vuide de Soldats.
Cachés dans les Rochers, la fronde eſt leur défenſe.
Macatex, qui ne peut y montrer ſa vaillance,
Agité, bouillonant, tel qu'un Tigre jaloux,
Par d'affreux hurlemens exhale ſon courroux.
Il s'arme, prend ſa courſe; &, pouſſé par la Haine,
Auſſi prompt que les Vents, deſcend ſeul dans la Plaine.
Il parut envoyé du Camp de Vaſcona,
On reſpectoit ſes jours, quand ſa voix, qui tonna,
Par ces mots inſultans répandit l'épouvante.
Venez, Nains orgueilleux qu'un vil métal enchante;
Qui de vous, ſans ſecond, oſe éprouver mon bras?
Les timides Oiſeaux s'attroupent aux combats;

(*a*) Fleuve. Voyez la Remarque (*u*) du ſeptiéme Chant.

Mais l'Aigle courageux vole ſeul au carnage.
Quel effroi dans vos Camps vous tient en eſclavage?
Je n'oppoſe à vos coups que ma valeur ſans art ;
L'armure qui vous ceint vous couvre d'un rempart ;
La foudre eſt en vos mains : quelle eſt donc votre crainte?
Par ſa rage, à ces mots, ſi ſa voix eſt éteinte,
Son regard étincelle, & ſon front incarnat
Du Pourpre qui le peint ſurpaſſe encor l'éclat.
Le Chef des Caſtillans, laſſé de tant d'audace,
Sans égard pour ſon rang, court braver la menace :
A ſa droite, Cortez, Amboiſe, Arcy, Dias,
S'arment d'un fer vengeur, & retiennent ſes pas.
Marcouſſy les dévance ; il veut que la Victoire,
Dans ce fameux Combat, éternile la gloire :
Aux champs de Mars, dit-il, tu ſçais, noble Génois,
Que la valeur Françoiſe eſt féconde en exploits.
Les miens te ſont connus, je t'ai prouvé mon zéle ;
As-tu dans ton Armée un ami plus fidéle ?
S'il faut périr pour toi, qui peut donc en ces lieux
Diſputer à mon bras un prix ſi glorieux ?
Il ravit à l'inſtant un droit qu'on lui conteſte :
C'eſt un autre David, plein d'une ardeur céleſte,
D'un nouveau Goliath il affronte les coups.
Inſenſé, lui dit-il, qu'eſpere ton courroux ?
Comptes-tu ſur ta force ? Un Dieu que j'ai pour guide
Peut d'un mot diſperſer ton Armée intrépide :
De ta témérité viens recevoir le prix.
Il dit ; le fier Géant l'écoute avec mépris :
De l'orgueil, répond-il, étouffons le murmure,
Et par d'illuſtres faits étonnons la Nature.
Il avance, à ces mots ; la maſſe de ſon corps
Ralentit ſa vîteſſe ; &, malgré ſes efforts,
L'agile Neuſtrien a ſur lui l'avantage.
Tout ce que peut l'ardeur, la force & le courage

Entre ces deux Rivaux s'éprouve en un inſtant :
Acharnés au combat, par un ſuccès flottant,
L'un paroît la tempête, & l'autre le tonnerre.
De ſon ſang le barbare alloit rougir la terre,
Quand de l'Européan il rompt le bouclier :
Marcouſſy déſarmé brave en vain ce Guerrier :
Tel qu'un roc fond ſoudain ſur le champ qu'il menace,
Le Géant tombe joint au Héros qu'il terraſſe.
Brave François, la Parque abrége ainſi tes jours :
On pourſuit ton vainqueur ; &, dans mille détours,
Il échappe aux Soldats qu'à ſa ſuite il entraîne.
Les Caciques, contr'eux, ranimés par la Haine,
D'Achille & de Turnus ſurpaſſent les exploits.
Tandis que Macatex, en fuyant dans les bois,
Egare ſur ſes pas la jeuneſſe du Tage,
Aux cendres d'un ami l'Amiral rend hommage ;
De ſes regrets ainſi gémiſſent les échos.

Intrépide François, hélas ! quand mes ſanglots
Te demandent en vain à la Parque ennemie,
Tu deſcends chez les morts pour me ſauver la vie !
Tu fis plus ; ta ſageſſe & tes conſeils guerriers
Empêcherent l'Amour de flétrir mes Lauriers.
Au milieu du danger, qui toujours nous menace,
Quel appui déſormais ſoutiendra mon audace ?
Quel bras de mes ſuccès partagera le prix ?
Ton cercueil, ſous ce Roc qui répond à mes cris,
Rendra ce Champ célébre, & ta Gloire immortelle ;
Mais qui me tiendra lieu d'un ami ſi fidèle ?
Je perds l'unique bien cher à l'humanité.

Par ce diſcours touchant Marcouſſy regretté
Des honneurs du tombeau reçoit l'éclat funebre :
Des fléches qu'on lança contre les fils de l'Ebre,

Ils dreſſent à leurs morts un Bucher glorieux.
Quel prodige ! la flamme à peine brille aux yeux,
Qu'un orage de ſang éteint ces funérailles ;
La Terre exhale aux Cieux le feu de ſes entrailles.
Cent bombes tonnent moins qu'un ſeul de ces Volcans :
Tout tremble, & les rochers s'écroulent dans les champs.
L'Eſpagnol étonné frémit ; mais le Sauvage
Dans ces torrens de feu voit un fatal préſage.
Quoi ! les Morts irrités, s'écrioient les Vieillards,
Du gouffre de la Terre ouvrent-ils les remparts ?
Des Spectres tranſparens au ſein des airs s'étendent !
Dans l'horreur que par-tout ces déſaſtres répandent,
Chacun court à l'Oracle, & croit, plus que jamais,
Les Européans nés du Démon des Forfaits.
Dans leurs vaillantes mains le fer à qui tout céde,
Leurs coups de feu, dont l'Inde ignoroit le reméde,
Conſternoient l'habitant de ces brûlans Climats :
Vainement Vaſcona le rappele aux combats.
Il demande la paix, & la Reine en furie
Des plus ſçavans Devins conſulte la Magie.
Par leur bouche l'Enfer lui répond en ces mots :

Princeſſe, dès longtems nos myſtiques travaux
A l'art des Etrangers opoſent des preſtiges ;
Leurs armes, il eſt vrai, ſurpaſſent nos prodiges.
Enfin nos Pronoſtics & la voix des Deſtins
Dévoilent à nos yeux le ſort de ces Humains.
Ils ſont nés du Soleil ; ce Dieu, pour les défendre,
De nos Volcans éteints a rallumé la cendre ;
Mais ces enfans du Ciel, cruels, ambitieux,
Dégradent par leurs mœurs le ſang de leurs Aïeux.
Je ſçais que le Jour ſeul ranime leur eſſence ;
Leur feu céleſte meurt quand la Nuit prend naiſſance.
Sur la Terre abbatus, ſans force & ſans pouvoir,
Ils reſſemblent aux fleurs qui ſe fanent le ſoir,

Et qu'au frais du matin l'Aurore voit renaître.
Bravons ces Demi-Dieux ; le jour va disparoître :
Le Démon des Combats nous en promet le prix.

A l'instant, tout le Peuple applaudit à grands cris.
Surpris & convaincus du sçavoir des Oracles,
Les fuyards rassurés mépriſent nos miracles.
Isca, qui les conduit, choisit d'obscurs sentiers,
Et croit, dans le sommeil, surprendre nos Guerriers.

Pour rompre les complots de l'Esprit de Mensonge,
Serrano s'éveilloit, averti par un Songe.
Armé comme un Sauvage, il parcourt les forêts,
Se mêle aux Ennemis, s'instruit de leurs projets ;
Aussi vîte qu'un trait les rapporte aux Ibéres.
Chacun le glaive en main attend les Insulaires,
Et reconnoît qu'un Dieu favorisoit l'Argo,
Quand dans un port de l'Inde il trouva Serrano.
Pour seconder du Sort la sage prévoyance,
Le Héros dans la nuit met sa troupe en défense.

Dès que le Crépuscule eût obscurci les champs,
Isca par cent détours joint les Européans,
Les attaque, & déjà sur la foi des oracles
Pense avec ses Guerriers les vaincre sans obstacles.
Dieux ! quelle est sa surprise ! il trouve leurs remparts
Hérissés de mousquets, de piques & de dards.
Son espoir l'aveugloit, sa crainte est sans mesure :
Trop tard de ses Devins il connoît l'imposture
Son orgueil abusé se transforme en fureur ;
Il cherche le trépas, le donne, & sa valeur
A Serrano vaincu fait mordre la poussiere :
Pour punir Canaric d'avoir servi l'Ibere,

Cruel Azor, tes coups terminerent ſon ſort.
Naba, qui, dans les fers combat encor la mort;
Arrachant de ſon ſein le trait qui le déchire,
En frappe ſon vainqueur, & ſans gémir expire.
Banex, au déſeſpoir d'être pris par Morgant,
Le terraſſe, l'immole, & ſe perce le flanc:
Tous deux tombent aux pieds de leur troupe éperdue.
Sans les ſoins du Génois, l'Inde encore inconnue
Cacheroit tant d'exploits aux Filles d'Apollon.
Pour les joindre à ta gloire, intrépide Colomb,
Quand je ſuis aux combats, tes ſuccès, tes déſaſtres;
Ton ame, qui, ſans doute, habite au ſein des Aſtres,
Voit mon vol qui s'égare. Ah! pour prix de mes Vers,
Tire-moi du Dédale, où ſans toi je me perds.
Dis-moi comment Iſca trompé dans ſon attente
Succomba dans la nuit ſous ta main triomphante.
Tel que dans la tempête un Pilote incertain
Abandonne ſa flotte à ſon fatal deſtin,
Il livre ſa cohorte au bras qui la foudroye.
Des Dogues d'Albion elle devient la proye:
Le plus audacieux, l'affreux Bérézillo (*b*)
Obtint par ſa valeur les honneurs d'un tombeau:
Son nom effraye encor ce nouvel hémiſphere.
Malgré tant de ſuccès, Dieu vengeur de l'Ibere,
Toi ſeul peut réſiſter aux Guerriers, qui des monts
Viennent comme un torrent forcer nos bataillons.
La Reine eſt à leur tête, & paroît à la vue
Un Aſtre dont l'éclat perce ſoudain la nue;

(*b*) Bérézillo, Chien fameux dans les Combats, eut la paye d'Arbalétrier tant qu'il vécut, fut la terreur des ennemis, & finit glorieuſement ſa carriere. Les Caraïbes, ayant fait une irruption dans l'iſle, les Caſtillans & leur Dogue en détruiſirent un grand nombre; le reſte fut obligé de ſe rembarquer. Ce brave Chien les pourſuivit à la nage; mais s'étant approché trop près d'un Canot, il fut tué d'un coup de fléche. Sa mémoire s'eſt longtems conſervée dans les Indes, où les Eſpagnols lui éleverent un tombeau. *Charlevoix*, page 281.

Dans

Dans les vallons obſcurs ; où Mars conduit ſes pas,
A ſes ordres la terre enfante des Soldats.
Là, ſous les Rochers creux qui du camp font l'enceinte,
Les cris des Indiens ; leur front ſaiſi de crainte ;
Le bruit de la trompette, une greſle de dards,
La pouſſiere, le fer, le tonnerre de Mars ;
Tout redoubloit l'horreur de cet inſtant funeſte,
Quand l'Eternel, aſſis ſur la voute céleſte ;
Balance les Deſtins ; & voit que des Enfers
Ses Guerriers triomphans vont reſſerrer les fers.
A ſa voix, les faux Dieux dont l'Inde craint la foudre
S'abiment dans le Stryx, leur Temple tombe en poudre :
Le Ciel, qui s'éclaircit au gré des Caſtillans,
Pour eux de ſon flambeau rend les feux plus brillans :
Contre leurs ennemis l'Aquilon ſe déchaîne ;
Vers leurs regards troublés fait voltiger l'arêne ;
Briſe leur haut panache, & repouſſant leurs dards
Des poiſons qu'ils lançoient inonde leurs remparts.
Cet orage ſiniſtre, & l'oracle du Mage ;
Qui les livra la nuit aux horreurs du carnage,
Des plus audacieux font chanceler les pas.
La Superſtition glace tous les Soldats ;
Les Arcs reſtent oiſifs, la fuite ſuit la crainte.
Vaſcona ſoutient ſeule une ardeur preſqu'éteinte ;
Vole de rang en rang, & n'eſt plus en ce jour
Une Amazône ardente à venger ſon amour ;
C'eſt Bellone altérée & de ſang & de crime :
La rougeur de ſon teint peint le feu qui l'anime ;
Elle éblouit les yeux, & prononce ces mots.

Quoi ! cette Iſle jadis ſi féconde en Héros
N'a donc plus que mon bras pour ſoutenir ſa gloire ?
Je ſçaurai d'un ſeul coup décider la victoire.

Tandis que ſes accens retentiſſent dans l'air,
Elle vole au Génois plus prompte qu'un éclair :
Charmés de ſes appas, les deux camps en ſilence
Ont l'oreille attentive aux cris de ſa vengeance.
Téméraire Etranger, qui braves mon courroux,
Toi ſeul, dit Vaſcona, dois éprouver mes coups:
Si le ſort de la guerre eſt ſujet au caprice,
Ma valeur ſçut toujours me le rendre propice :
Pour mieux punir mon cœur d'avoir brûlé pour toi,
Ma main doit t'immoler ; l'honneur m'en fait la loi:
Par mes exploits vainqueurs que ta gloire flétrie
Couronne mon triomphe, & venge ma Patrie.

Colomb, que tant d'audace & ſurprend & confond,
Court aux pieds de la Reine ; & déſarmant ſon front :
O vous ! s'écria-t-il, qui de nos Héroïnes
Surpaſſez la valeur & les beautés divines,
Tout fléchit ſous vos coups, tout chérit vos regards ;
Mais lorſque votre ardeur brave trop les hazards,
Je dois veiller pour vous, & sûr de la victoire,
Eviter un combat qui terniroit ma gloire.
Ah ! plûtôt que la Paix termine nos debats !
Songez que la Fortune ôte & rend les Etats.
L'Etre qui la régit nous couvre de ſon ombre ;
Que peuvent contre nous & la force & le nombre ?
Vous le voyez, tout fuit : & pour mieux vous prouver
Que j'ai pour moi le Ciel que vous oſez braver,
Avant l'heure où le Jour paſſe d'un Monde à l'autre,
Le Soleil votre Dieu, qu'éclypſera (c) le notre,

(c) Colomb, inſtruit qu'il devoit arriver une Eclypſe, aſſembla les Caciques, & leur annonça que bientôt ſes ennemis ſeroient un exemple terrible de la vengeance du Dieu des Eſpagnols. Pour preuve de ce que je vous annonce, leur dit-il, vous verrez le Soleil rougir, s'obſcurcir & vous refuſer ſa lumiere ; ce ne ſera que le prélude de vos malheurs. L'accompliſſement de ſa prédiction le fit paſſer pour un Dieu. *Charlev.* page 252.

N'aura plus de flambeau pour éclairer vos coups.
Du ſort qui vous pourſuit évitez le courroux :
Prenez ſoin de vos jours : qu'un vainqueur, grande Reine,
Des nœuds de la Concorde enchaîne ici la Haine.

Il dit : le cours des Cieux prédit par ſon ſçavoir
Devoit de l'Héroïne intimider l'eſpoir :
Non ; loin que Vaſcona tremble au bord de l'abîme,
Son aveugle fureur à ſe perdre l'anime.

Crois-tu m'épouvanter par tes oracles vains ?
Songe, dit-elle, ingrat, à finir tes deſtins.
Au même inſtant ſon arc ſeconde ſon attente,
Le trait part, mais l'Amour rend ſa main chancelante ;
Colomb, ton bouclier en reçut les poiſons.
Alors, en vain ton bras retient tes bataillons,
Ils pourſuivent la Reine ; elle échappe à l'orage :
Son péril éclatant rend aux ſiens le courage ;
Et ſes Amans fougueux, armés pour la venger,
Replongent leurs Soldats dans l'oubli du danger.
Zanex, tel qu'Adonis, & plus bouillant qu'Alcide,
Fond ſur les Caſtillans comme un Aigle rapide :
On l'entoure, il combat, & brave en vain le ſort ;
Dans ſon ſein, jeune Arcy, ton fer porte la mort,
Son ſang coule, & ſa voix ainſi ſe fait entendre :

Anabo, que tes pleurs n'arroſent point ma cendre.
Du moins, au champ des Morts, cher Auteur de mes jours,
Je ne reverrai plus ce peuple de vautours.
Pour prix de nos bienfaits, ils nous livrent la guerre ;
Quel droit ont ces ingrats de ravager la Terre ?
S'ils ſervoient un Dieu juſte, il auroit aux combats
Couronné tes vertus, puni leurs attentats.

Je meurs pour te défendre, & ſauver ma Patrie.
Mon ſort chez les Héros me rend digne d'envie ;
Tant d'Eſpagnols vaincus, dont j'ai dompté l'orgueil,
Du plus brillant trophée honorent mon cercueil.
Guerriers qui m'écoutez, achevez ma victoire,
Vengez nos Dieux, la Reine, & conſacrez ma gloire.
Il expire à ces mots. Quel eſt donc ton pouvoir ?
O deſtin ! s'écrioit ſon pere au déſeſpoir ;
Quand d'un tronc deſſéché tu conſerves l'ombrage,
Quoi ! d'un arbre fécond tu prives ce rivage ?
Avant de moiſſonner mes rejettons naiſſans,
Que n'as-tu par tes coups terminé mes vieux ans ?
D'un trait dont il s'immole il abrege ſa plainte,
Sur ſon fils ce vieillard fixe ſa vue éteinte,
Il meurt, leur ſang ſe mêle au-delà du trépas.

A cet affreux récit, un de leurs vieux Soldats,
Tel qu'un chêne élevé qui porte au loin ſon ombre,
Conduit au champ de Mars ſes deſcendans ſans nombre.
Mes enfans, leur dit-il, loin de craindre pour moi,
Abandonnez mes jours, & vengez votre Roi.
Qui peut mieux me payer de vous avoir fait naître ?
Anabo dans la Guerre apprit à me connoître,
J'y conduiſis ſes pas ; & pour prix de mes ſoins
Il me combla d'honneurs, il prévint mes beſoins.
Si ma vigueur encor ſecondoit mon courage,
Que d'ennemis détruits aſſouviroient ma rage !
En de plus jeunes mains je remets mon carquois :
Ma force & mon ardeur n'ont pû, par mille exploits,
Dompter de cent hyvers l'épuiſement funeſte :
Recevez mes conſeils, le ſeul bien qui me reſte.

Soudain ſes trois cens fils, comme un eſſain d'Aiglons,
S'animent au carnage, & de nos bataillons

Affrontent ſans terreur le fer & le tonnerre :
Sous leurs efforts Vaſquez alloit mordre la terre ;
On vole à ſon ſecours : ſuivi des ſiens, Dias
L'arrache aux ennemis, & les livre au trépas ;
Le rempart qui le couvre eſt l'effroi qu'il inſpire.
La race du vieillard dans le combat expire :
Le pere au déſeſpoir tombe mort de douleur.
Le peuple Cannibale en devient le vengeur :
Quel fut ici le ſort d'un Héros d'Ibérie !
Les femmes ſur Dias déchaînant leur furie,
De leurs ongles aigus lui déchirent le ſein.
Si chez les Grecs Penthée eut un pareil deſtin,
Ce nouvel Univers eût auſſi ſes Bacchantes.
J'y contemple à regret tant de ſcènes ſanglantes.
La Diſcorde y triomphe, & ſous nos étendards
Les horreurs qu'elle inſpire enchantent ſes regards.
Si ſon bras nous ſoumet la gauche de l'Armée,
La Vengeance à la droite à nous perdre animée,
Du géant Macatex enflammoit les Soldats :
On croit voir Briarée armé de mille bras.
Cet Amant, qu'au carnage excite la Guerriere,
Brave les Dieux, l'Enfer, & la Foudre, & l'Ibere.
Colomb eſt le ſeul Chef qu'il appelle à grands cris,
Le reſte des Guerriers excite ſes mépris :
Ainſi, lorſqu'un Chaſſeur d'un Lion ſuit la trace,
Des Tigres & des Ours il dédaigne l'audace.
Mais dès qu'à ce Titan ſe montre le Génois,
Ses Armes, ſon Courſier, l'éclat de ſes exploits,
Frappent d'étonnement le Barbare intrépide :
Tel qu'eſt un voyageur ſur un penchant rapide,
Il balance, s'arrête, & peſant ſes efforts,
Voit ſi du précipice il peut franchir les bords.

Du Héros qu'il redoute il brave la vaillance.

Apprends, s'écrioit-il, Guerrier plein d'arrogance,
Que de tes feux tonnans je mépriſe les coups.
Mon bras des Deſtins même affronte le courroux:
Ils outragent l'objet qui m'attache à la vie;
Mourir pour le défendre eſt ma plus chere envie:
Mais, avant que j'expire, il faut que ton trépas
Venge ici les Autels, la Reine & nos climats.
A ces mots, dans les airs ſa fléche envenimée
Alloit porter la mort au Chef de notre Armée:
Ah! contre un ennemi que garde un Dieu vainqueur,
Que peuvent des Humains la force & la valeur?
Colomb, en butte aux traits que lance le Sauvage,
Les pare, & ſous ſon caſque en affronte l'orage:
Il meſure de l'œil l'Athlete qu'il attend;
Et quand de l'attaquer ſon bras trouve l'inſtant,
Dans le ſein du Barbare il plonge ſon épée:
Le Géant, dans ſon ſang dont la terre eſt trempée,
Tombe; & ſes cris affreux épouvantent les airs.
Acheve, diſoit-il, ſerpent vomi des mers,
Vautour toujours avide & d'or & de carnage;
En hâtant mon trépas, tu ſerviras ma rage.
Il implore la Parque, elle arrive à pas lents,
La force du vaincu prolonge ſes tourmens:
En blaſphémant les Dieux enfin ce monſtre expire.

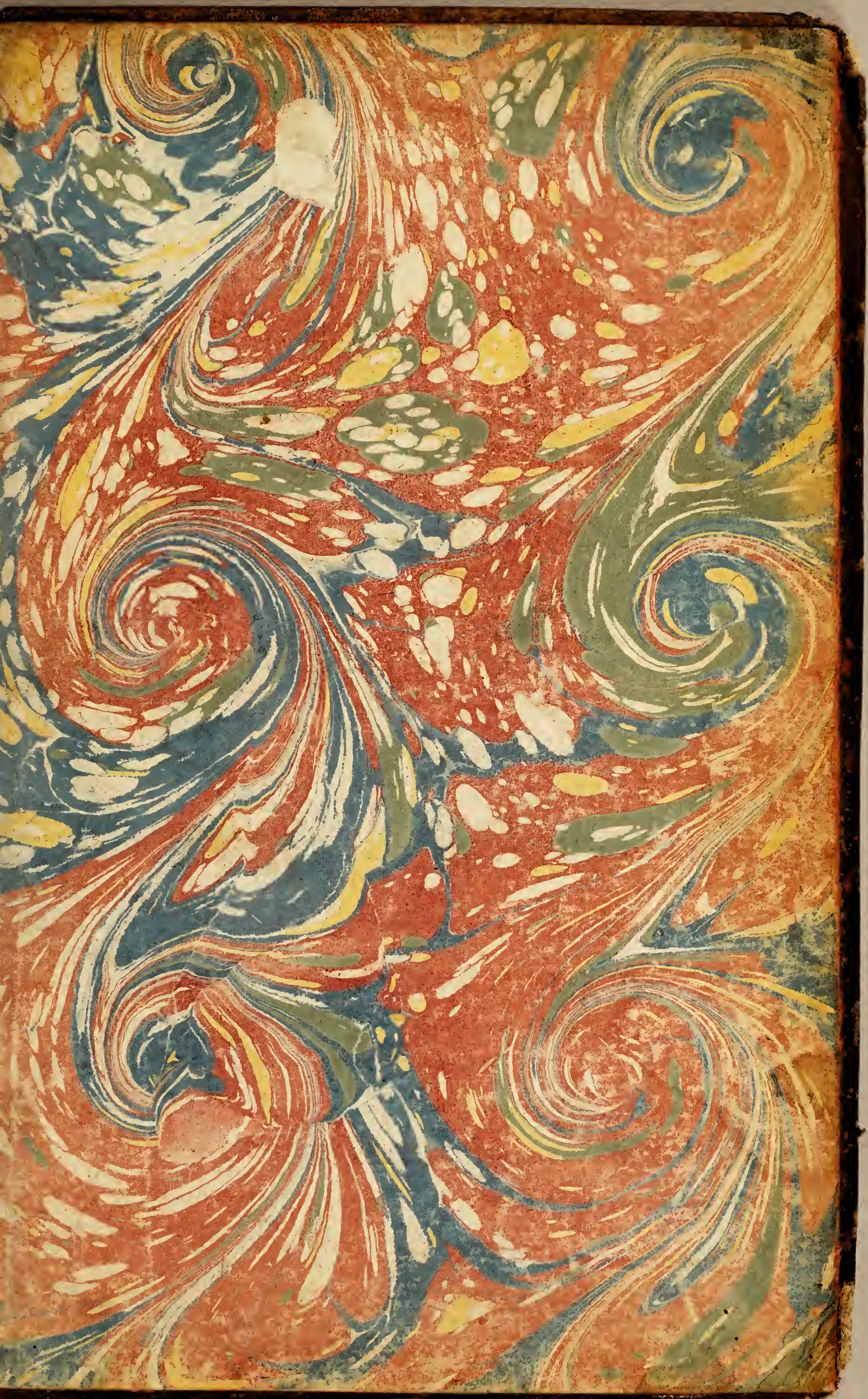
A peine des Enfers il abordoit l'Empire,
Qu'à midi le Soleil, par Diane voilé,
Abandonne à la nuit l'Indien déſolé.
Par ton ſçavoir, Colomb, cette Eclypſe prédite
Aſſure les projets que ta valeur médite:
L'ennemi conſterné redoute ton courroux,
Tout fuit comme un éclair, ou tombe à tes genoux.

Dans mille feux lancés par les foudres du Tage,
Un trait, dont nul Guerrier n'honora ſon courage,
Soit qu'il vint des Enfers, ou du ſéjour divin,
De la fiere Amazône oſa percer le ſein.
Par un dernier effort ſa main l'arrache encore;
Mais un venin mortel dans ſes flancs la dévore,
Son arc tombe à ſes pieds, ſon regard preſque éteint
Voit ſe changer en lys l'incarnat de ſon teint:
Par ſes derniers ſoupirs pleins d'amour & de rage,
Elle invite le Ciel à venger ſon outrage;
Et dans l'Iſle, où ſon bras enchaîna tant de Rois,
Ses peuples ſubjugués reſpectent le Génois.
De lauriers immortels la Gloire le couronne:
La Victoire, en briſant le glaive de Bellonne,
Voit la Haine épuiſée éteindre ſes flambeaux;
Les mânes des vaincus demandent des tombeaux:
Ce champ, dont leurs Aïeux admiroient la verdure,
Rougi de flots de ſang fait frémir la Nature:
La Mort égale ici les Chefs & les Soldats.
O Sort! ainſi des Rois tu détruis les Etats!
Tu mis Carthage en poudre, Argos, Rome & Palmire:
Là, le Luxe aux vainqueurs offroit un riche empire;
Mais dans l'Iſle que Mars ſoumet aux Caſtillans,
Loin que l'éclat du Trône & le faſte des Grands
Excitent nos Guerriers à preſſer le carnage,
Le ſein nud des vaincus, les morts ſans héritage,
Du Soldat effréné trompent l'avide eſpoir.

Colomb, dont la ſageſſe égale le pouvoir,
Humble dans ſon triomphe, & ſûr de ſa conquête,
Au Souverain des Cieux en conſacre la Fête.
Regner n'eſt point le prix qu'il cherchoit aux combats,
Il fait plus; à l'Europe il donne des Etats:

Par lui les Dieux de l'Inde, ennemis de l'Ibere,
Virent tomber leur Temple en ce riche hémiſphere :
Mais un Démon, vengeur de l'Inde & des Enfers,
De tréſors & de maux remplit notre Univers.
Grand Dieu ! fais que ta Loi, portée au nouveau Monde,
En moiſſons de vertus y ſoit auſſi féconde.

FIN.

Ca/

E756
D815c
cop. 2